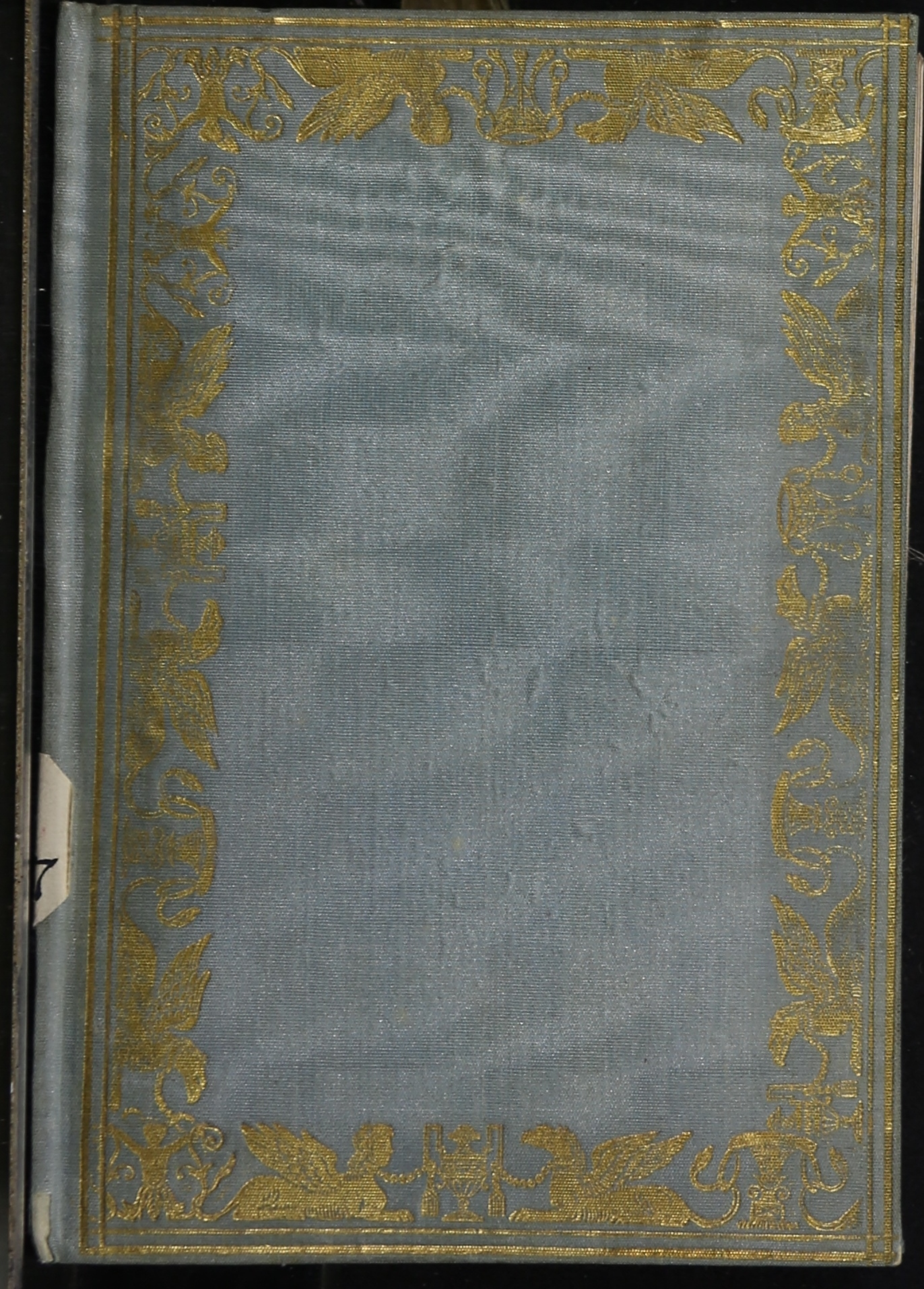
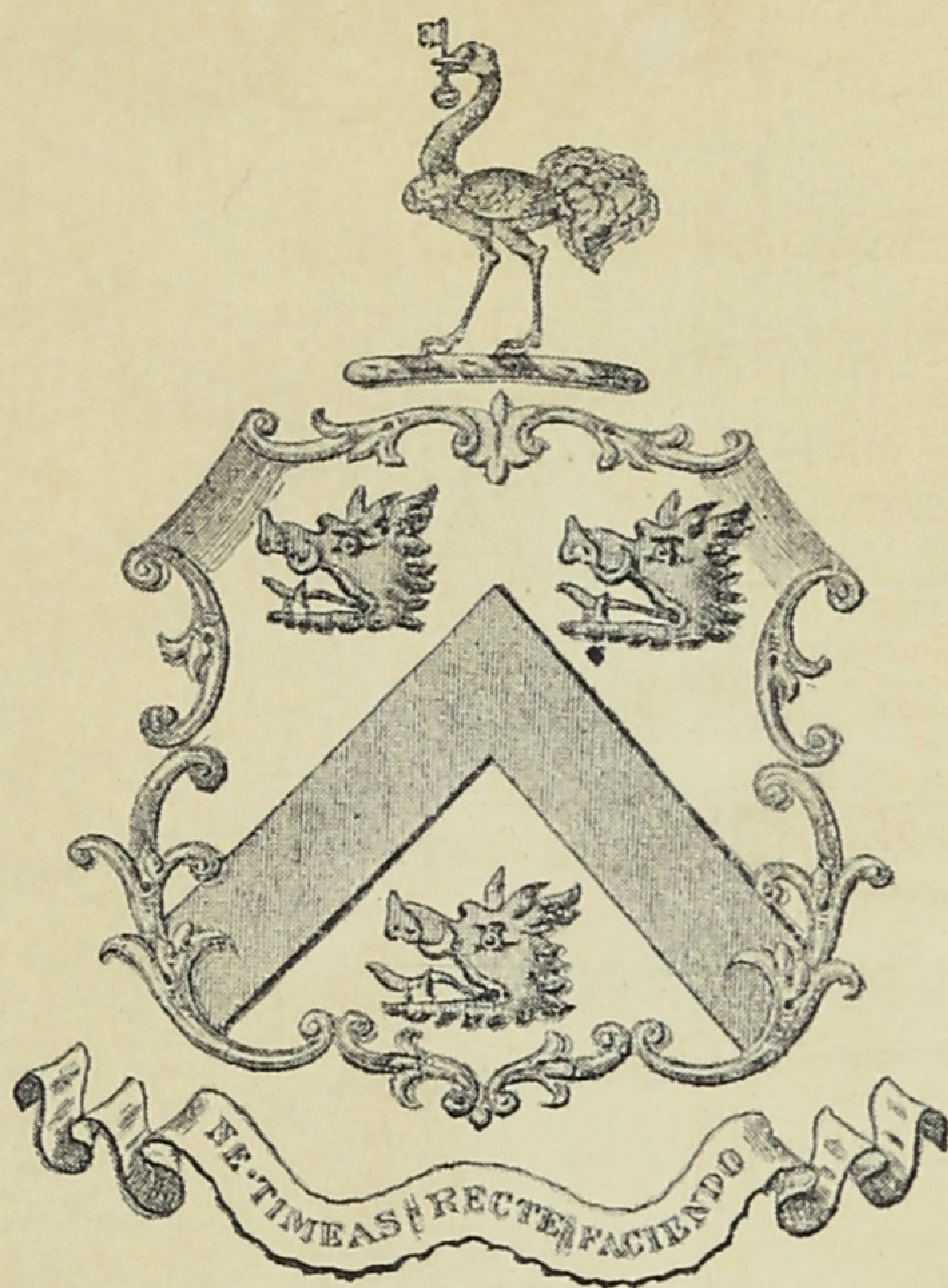



NE·TIMEAS RECTE FACIENDO

ALMANACH

DES DAMES.

SE VEND A PARIS,

Chez TREUTTEL et WURTZ, rue Bourbon, n° 17;

Et aux adresses suivantes :

DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de bois;
JANET, rue Saint-Jacques, n° 59;
LENORMANT, rue de Seine, n° 8, faubourg Saint-Germain.
PÉLICIER, Pal.-Royal, galerie des offices, n° 10;

A STRASBOURG,

Chez TREUTTEL et WURTZ, rue des Serruriers, n° 30.

A LONDRES,

Même maison de commerce, 30 Soho-square.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Almanach des Dames, pour l'An 1825.



A. Delvaux del. et sc.

A PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Bourbon, N.º 17.
A TUBINGUE, Chez J.ⁿ G.ⁿ Cotta, Libraire.

1825

CALENDRIER

POUR L'AN 1825.

SAISONS.

LE PRINTEMPS commencera le 20 mars, à 9 h. 28 min. du soir, le soleil entrant au signe du Bélier, époque de l'équinoxe du Printemps.

L'ÉTÉ commencera le 21 juin, à 6 h. 58 m. du soir, le soleil entrant au signe de l'Écrevisse, époque du solstice d'Été.

L'AUTOMNE commencera le 23 septembre, à 8 h. 51 min. du soir, le soleil entrant au signe de la Balance, époque de l'équinoxe d'Automne.

L'HIVER commencera le 22 décembre, à 1 h. 55 min. du matin, le soleil entrant au signe du Capricorne, époque du solstice d'Hiver.

ÉCLIPSES.

Le 1er juin, Éclipse de lune visible à Paris, à 0 h. 2 m. du matin; fin à 0 33 m.

Le 25 novembre, Éclipse de lune, en partie visible à Paris, à 3 h. 23 minutes du soir; fin à 5 h. 16 m.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or..... — 2.
Épacte .... — XI.
Cycle solaire...... — 14.
Indict. Rom....... — 13.
Lettre Dominicale . — B.

Nota. On a indiqué dans ce Calendrier toutes les fêtes, mais on ne célèbre en France que celles de *Pâques*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, l'*Assomption*, la *Saint-Louis*, la *Toussaint*, et *Noël*. Celles de l'Épiphanie, de la Fête-Dieu, des apôtres s. Pierre et s. Paul, les fêtes patronales des Diocèses et Paroisses, se célèbrent le Dimanche le plus proche de chaque fête. L'anniversaire de la Dédicace des Églises est fixé au Dim qui suit l'octave de la Toussaint.

JANVIER 1825.

Les jours croissent de 32 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	CIRCONCIS.		13
2	*Dimanche.*	s. Basile.		14
3	Lundi.	*ste. Geneviève.*		1
4	Mardi.	s. Rigobert.	P. L. le 4,	16
5	Mercredi.	s. Siméon S.	à 11 h. 48	17
6	Jeudi.	L'ÉPIPHANIE.	m. du soir.	18
7	Vendredi.	s. Théau.		19
8	Samedi.	s. Lucien.		20
9	*Dimanche.*	s. Furcy, a.		21
10	Lundi.	s. Paul, erm.		22
11	Mardi.	s. Théodose.	D. Q. le 11,	23
12	Mercredi.	s. Arcade.	à 4 h. 3 m.	24
13	Jeudi.	Bapt. de N. S.	du soir.	25
14	Vendredi.	s. Hilaire, doct.		26
15	Samedi.	s. Maur.		27
16	*Dimanche.*	s. Guillaume.		28
17	Lundi.	s. Antoine.		29
18	Mardi.	Ch. s. P. à R.		30
19	Mercredi.	s. Sulpice.	N. L. le 19,	1
20	Jeudi.	s. Sébastien.	à 3 h. 52 m.	2
21	Vendredi.	ste. Agnès.	du mat.	3
22	Samedi.	s. Vincent.		4
23	*Dimanche.*	s. Ildefonse.		5
24	Lundi.	s. Babylas.		6
25	Mardi.	Conv. s. Paul.		7
26	Mercredi.	ste Paule, v.		8
27	Jeudi.	s. Julien, év.	P. Q. le 27,	9
28	Vendredi.	s. Charlemag.	à 8 h. 34 m.	10
29	Samedi.	s. Franç. de S.	du matin.	11
30	*Dimanche.*	*Septuagésime.*		12
31	Lundi.	s. Pierre Nol.		13

FÉVRIER.

Les jours croissent de 45 m. le matin et de 45 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Ignace.		14
2	Mercredi.	PURIFICATION		15
3	Jeudi.	s. Blaise.	P. L. le 3 à	16
4	Vendredi.	s. Gilbert.	11 h. 25 m.	17
5	Samedi.	ste. Agathe.	du matin.	18
6	*Dimanche.*	*Sexagésime.*		19
7	Lundi.	s. Romuald.		20
8	Mardi.	s. Jean de M.		21
9	Mercredi.	s. Apolline.		22
10	Jeudi.	ste. Scholast.	D. Q. le 10,	23
11	Vendredi.	s. Severin.	à 2 h. 5 m.	24
12	Samedi.	ste Eulalie.	du matin.	25
13	*Dimanche.*	*Quinquagésime.*		26
14	Lundi,	s. Valentin.		27
15	Mardi.	s. Jovite.		28
16	Mercredi.	*Les Cendres.*		29
17	Jeudi.	ste. Marianne.	N. L. le 17,	30
18	Vendredi.	s. Siméon, év.	à 10 h. 14 m.	1
19	Samedi.	s. Gabin,	du soir.	2
20	*Dimanche.*	*Quadragésime.*		3
21	Lundi.	s. Pépin.		4
22	Mardi.	ste. Isabelle		5
23	Mercredi.	Ch.s.Pier 4. T.		6
24	Jeudi.	s. Mathias.		7
25	Vendredi.	s. Cesaire.		8
26	Samedi.	s. Taraise.	P. Q. le 26,	9
27	*Dimanche.*	*Reminiscere.*	à 1 h. 51 m.	10
28	Lundi.	s. Romain.	du mat.	11

MARS.

Les jours croissent de 51 m. le matin et de 54 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Aubin, évêq.		12
2	Mercredi.	s. Simplice.		13
3	Jeudi.	ste. Camille.		14
4	Vendredi.	s. Casimir.		15
5	Samedi.	s. Drausin.	P. L. le 4,	16
6	*Dimanche.*	ste. Colette.	à 9 h. 31 m.	17
7	Lundi.	s. Th. d'Aquin.	du soir.	18
8	Mardi.	s. Jean de D.		19
9	Mercredi.	ste Françoise.		20
10	Jeudi.	ste. Doct.		21
11	Vendredi.	40 martyrs.	D. Q. le 11,	22
12	Samedi.	s. Euloge.	à 2 h. 36 m.	23
13	*Dimanche.*	*Lætare.*	du soir.	24
14	Lundi.	s. Lubin.		25
15	Mardi.	s. Zacharie.		26
16	Mercredi.	s. Abraham,		27
17	Jeudi.	ste. Gertrude.		28
18	Vendredi.	s. Alexandre.		29
19	Samedi.	s. Joseph.	N. L. le 19,	30
20	*Dimanche.*	*La Passion.*	à 4 h. 32 m.	1
21	Lundi.	s. Benoît.	du soir.	2
22	Mardi.	s. Aprodise.		3
23	Mercredi.	s. Victorien.		4
24	Jeudi.	s. Simon, m.		5
25	Vendredi.	ANNONCIAT.		6
26	Samedi.	s. Ludger.		7
27	*Dimanche.*	*Rameaux.*	P. Q. le 27,	8
28	Lundi.	s. Gontran.	à 3 h. 19 m.	9
29	Mardi.	s. Eustase.	du soir.	10
30	Mercredi.	s. Rieul, évêq.		11
31	Jeudi.	ste. Balbine.		12

AVRIL.

Les jours croissent de 49 m. le matin et de 50 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	*Vendredi saint.*		13
2	Samedi.	s. François.		14
3	*Dimanche.*	PAQUES.	P. L. le 3,	15
4	Lundi.	s. Ambroise.	à 6 h. 32 m.	16
5	Mardi.	s. Vincent.	du matin.	17
6	Mercredi.	s. Prudence.		18
7	Jeudi.	s. Hégésippe.		19
8	Vendredi.	s. Perpétue.		20
9	Samedi.	ste. Marie.		21
10	*Dimanche.*	*Quasimodo.*	D. Q. le 10,	22
11	Lundi.	s. Léon.	à 5 h. 18 m.	23
12	Mardi.	s. Justin.	du mat.	24
13	Mercredi.	s. Marcelin.		25
14	Jeudi.	s. Tiburce.		26
15	Vendredi.	s. Abbon.		27
16	Samedi.	s. Paterne.		28
17	*Dimanche.*	s. Anicet.		29
18	Lundi.	s. Parfait.	N. L. le 18,	1
19	Mardi.	s. Elphege.	à 9 h. 29 m.	2
20	Mercredi.	s. Hildegonde.	du matin.	3
21	Jeudi.	s. Anselme.		4
22	Vendredi.	ste. Opportune.		5
23	Samedi.	s. George.		6
24	*Dimanche.*	ste Beuve.		7
25	Lundi.	s. Marc, évêq.		8
26	Mardi.	s. Clet, pape.	P. Q. le 26,	9
27	Mercredi.	s. Polycarpe.	à 0 h. 47 m.	10
28	Jeudi.	s. Vital, m.	du matin.	11
29	Vendredi.	s. Robert.		12
30	Samedi.	s. Eutrope.		13

MAI.

Les jours croissent de 37 m. le matin et de 37 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	s. Jacq. s. Ph.		14
2	Lundi.	s. Athanase.	P. L. le 2,	15
3	Mardi.	Inv. de la S. C.	à 3 h. 9 m.	16
4	Mercredi.	ste. Monique.	du soir.	17
5	Jeudi.	Conv. s. Aug.		18
6	Vendredi.	s. Jean P. Lat.		19
7	Samedi.	s. Stanislas.		20
8	*Dimanche.*	s. Desiré.		21
9	Lundi.	*Rogations.*	D. Q. le 9,	22
10	Mardi.	s. Gordien.	à 9 h. 30 m.	23
11	Mercredi.	s. Mamert.	du soir.	24
12	Jeudi.	ASCENSION.		25
13	Vendredi.	s. Servais.		26
14	Samedi.	s. Boniface.		27
15	*Dimanche.*	s. Isidore.		28
16	Lundi.	s. Honoré, év.		29
17	Mardi.	s. Eric, roi.		30
18	Mercredi.	s. Félix.	N. L. le 18,	1
19	Jeudi.	s. Célestin.	à 0 h. 15 m.	2
20	Vendredi.	s. Bernardin.	du matin.	3
21	Samedi.	s. Hospice.		4
22	*Dimanche.*	PENTECOTE.		5
23	Lundi.	s. Didier, év.		6
24	Mardi.	ste. Susanne.		7
25	Mercredi.	s. Donatien. 4 T.		8
26	Jeudi.	s. Philip. de N.		9
27	Vendredi.	s. Renon.		10
28	Samedi.	s. Germain.	P. Q. le 25,	11
29	*Dimanche.*	*La Trinité.*	à 7 h. 1 m.	12
30	Lundi.	s. Hubert.	du matin.	13
31	Mardi.	ste. Pétronille.		14

JUIN.

Les jours croissent de 8 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Qua de la Lune.
1	Mercredi.	s. Probas.	P. L. le 1,	15
2	Jeudi.	FÊTE-DIEU.	à 0 h. 7 m.	16
3	Vendredi.	ste. Clotilde.	du matin.	17
4	Samedi.	s. Quirin.		18
5	*Dimanche.*	s. Boniface.		19
6	Lundi.	s. Claude.		20
7	Mardi.	s. Paul de C.		21
8	Mercredi.	s. Médard.	D. Q. le 8,	22
9	Jeudi.	s. Prime. 4 *T.*	à 2 h. 27 m.	23
10	Vendredi.	s. Landry.	du soir.	24
11	Samedi.	s. Barnabé.		25
12	*Dimanche.*	s. Justin.		26
13	Lundi.	s. Antoine.		27
14	Mardi.	s. Rufin.		28
15	Mercredi.	s. Modeste.	N. L. le 15,	29
16	Jeudi.	s. Ferréole.	à 0 h. 31 m.	30
17	Vendredi.	s. Adolphe.	du soir.	1
18	Samedi.	ste. Marine.		2
19	*Dimanche.*	s. Gervais. s.P.		3
20	Lundi.	s. Silvère.		4
21	Mardi.	s. Leufroy.		5
22	Mercredi.	s. Paulin.		6
23	Jeudi.	s. Basile.	P. Q. le 23,	7
24	Vendredi.	s. Jean-Bapt.	à 11 h. 24 m.	8
25	Samedi.	s. Prosper.	du matin.	9
26	*Dimanche.*	s. Babolein.		10
27	Lundi.	s. Crescent.		11
28	Mardi.	s. Irénée.	P. L. le 30,	12
29	Mercredi.	s. Pierre s. P.	à 10 h. 13 m.	13
30	Jeudi.	Com. de s. Paul.	du matin.	14

JUILLET.

Les jours diminuent de 28 m. le matin et de 29 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	s. Martial.		15
2	Samedi.	Visit. de N. D.		16
3	*Dimanche.*	s. Anatole.		17
4	Lundi.	Tr. de s. Mart.		18
5	Mardi.	ste. Zoé.		19
6	Mercredi.	s. Tranquillin.		20
7	Jeudi.	s. Aubierge.		21
8	Vendredi.	ste. Elisabeth.	D. Q. le 8,	22
9	Samedi.	s. Cyrille.	à 7 h. 33 m.	23
10	*Dimanche.*	ste. Félicité.	du matin.	24
11	Lundi.	Tr. de s. Ben.		25
12	Mardi.	s. Gualbert.		26
13	Mercredi.	s. Turiaf.		27
14	Jeudi.	s. Isaac.		28
15	Vendredi.	s. Henri, emp.	N. L. le 15,	29
16	Samedi.	N. D. du M. C.	à 10 h. 34 m.	1
17	*Dimanche.*	s. Spérat.	du soir.	2
18	Lundi.	s. Clair.		3
19	Mardi.	s. Vincent de P.		4
20	Mercredi.	ste. Marguerite.		5
21	Jeudi.	s. Victor.		6
22	Vendredi.	ste. Magdel.	P. Q. le 22,	7
23	Samedi.	s. Apollinaire.	à 3 h. 44 m.	8
24	*Dimanche.*	ste. Christine.	du soir.	9
25	Lundi.	s. Jac. s. Chr.		10
26	Mardi.	Tr. de s. Marc.		11
27	Mercredi.	s. Pantaléon.		12
28	Jeudi.	ste. Anne.		13
29	Vendredi.	ste. Marthe.	P. L. le 29,	14
30	Samedi.	s. Abdon.	à 10 h. 6 m.	15
31	*Dimanche.*	s. Germ. l'Aux.	du soir.	16

AOUT.

Les jours diminuent de 48 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant de la Lune.
1	Lundi.	ste. Sophie.		17
2	Mardi.	s. Étienne, pap.		18
3	Mercredi.	Inv. de s. Ét.		19
4	Jeudi.	s. Dominique.		20
5	Vendredi.	s. Yon.		21
6	Samedi.	Trans. de N. S.		22
7	*Dimanche.*	s. Gaëtan.	D. Q. le 7,	23
8	Lundi.	s. Justin.	à 0 h. 23 m.	24
9	Mardi.	s. Romain.	du matin.	25
10	Mercredi.	s. Laurent.		26
11	Jeudi.	S. de la S. Cou.		27
12	Vendredi.	ste. Claire.		28
13	Samedi.	s. Hippolyte.		29
14	*Dimanche.*	s. Eusèbe. *V. J.*	N. L. le 14,	1
15	Lundi.	ASSOMPT.	à 7 h. 7 m.	2
16	Mardi.	s. Roch.	du matin.	3
17	Mercredi.	s. Mamès.		4
18	Jeudi.	ste. Hélène.		5
19	Vendredi.	s. Louis, év.		6
20	Samedi.	s. Bernard.	P. Q. le 20,	7
21	*Dimanche.*	s. Privat.	à 9 h. 43 m.	8
22	Lundi.	s. Symphorien.	du soir.	9
23	Mardi.	s. Timothée.		10
24	Mercredi.	s. Barthélemy.		11
25	Jeudi.	s. LOUIS.		12
26	Vendredi.	s. Zéphirin.		13
27	Samedi.	s. Césaire.		14
28	*Dimanche.*	s. Augustin.	P. L. le 28,	15
29	Lundi.	s. Méderic.	à 0 h. 9 m.	16
30	Mardi.	s. Fiacre.	du soir.	17
31	Mercredi.	s. Ovide.		18

SEPTEMBRE.

Les jours diminuent de 51 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Jeudi.	s. Leu s. Gilles.		19
2	Vendredi.	s. Lazare.		20
3	Samedi.	s. Grégoire.		21
4	*Dimanche.*	ste. Rosalie.		22
5	Lundi.	s. Bertin.	D. Q. le 5,	23
6	Mardi.	s. Onésipe.	à 4 h. 17 m.	24
7	Mercredi.	s. Cloud.	du soir.	25
8	Jeudi.	NAT. de N. D.		26
9	Vendredi.	s. Omer.		27
10	Samedi.	s. Nicolas Tol.		28
11	*Dimanche.*	s. Patient.		29
12	Lundi.	s. Serdot.	N. L. le 12,	30
13	Mardi.	s. Maurille.	à 3 h. 9 m.	1
14	Mercredi.	Ex. de la S. C.	du soir.	2
15	Jeudi.	s. Cyprien.		3
16	Vendredi.	ste. Euph.		4
17	Samedi.	s. Lambert.		5
18	*Dimanche.*	s. JeanChr.		6
19	Lundi.	s. Janvier.	P. Q. le 19,	7
20	Mardi.	s. Eustac.	à 6 h. 38 m.	8
21	Mercredi.	s. Matthieu. 4 *T*	du matin.	9
22	Jeudi.	s. Maurice.		10
23	Vendredi.	ste. Thècle.		11
24	Samedi.	s. Andoche.		12
25	*Dimanche.*	s. Firmin.		13
26	Lundi.	ste. Justine.		14
27	Mardi.	s. Côme s. Dam.	P. L. le 27,	15
28	Mercredi.	s. Céran.	à 4 h. 23 m.	16
29	Jeudi.	s. Michel.	du matin.	17
30	Vendredi.	s. Jérôme.		18

OCTOBRE.

Les jours diminuent de 52 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	s. Remy, év.		19
2	*Dimanche.*	ss. Anges Gard.		20
3	Lundi.	s. Denis l'Ar.		21
4	Mardi.	s. Franç. d'As.		22
5	Mercredi.	ste. Aure.	D. Q. le 5,	23
6	Jeudi.	s. Bruno.	à 6 h. 31 m.	24
7	Vendredi.	s. Serge.	du matin.	25
8	Samedi.	s. Demètre.		26
9	*Dimanche.*	s. Denis, évêq.		27
10	Lundi.	s. Géréon.		28
11	Mardi.	s. Nicaise.	N. L. le 12,	29
12	Mercredi.	s. Wilfrid.	à 11 h. 39 m.	1
13	Jeudi.	s. Géraud.	du soir.	2
14	Vendredi.	s. Caliste.		3
15	Samedi.	ste. Thérèse.		4
16	*Dimanche.*	s. Gal, abbé.	P. Q. le 18,	5
17	Lundi.	s. Cerboney.	à 7 h. 17 m.	6
18	Mardi.	s. Luc, évang.	du soir.	7
19	Mercredi.	s. Savinien.		8
20	Jeudi.	s. Sendou.		9
21	Vendredi.	ste. Ursule.		10
22	Samedi.	s. Mellon.		11
23	*Dimanche.*	s. Hilarion.		12
24	Lundi.	s. Magloire.		13
25	Mardi.	s. Crépin.		14
26	Mercredi.	s. Rustique.	P. L. le 26,	15
27	Jeudi.	s. Frumence.	à 10 h. 11 m.	16
28	Vendredi.	s. Sim. s. Jude.	du soir.	17
29	Samedi.	s. Faron, évêq.		18
30	*Dimanche.*	s. Lucain.		19
31	Lundi.	s. Quentin *V. J.*		20

NOVEMBRE.

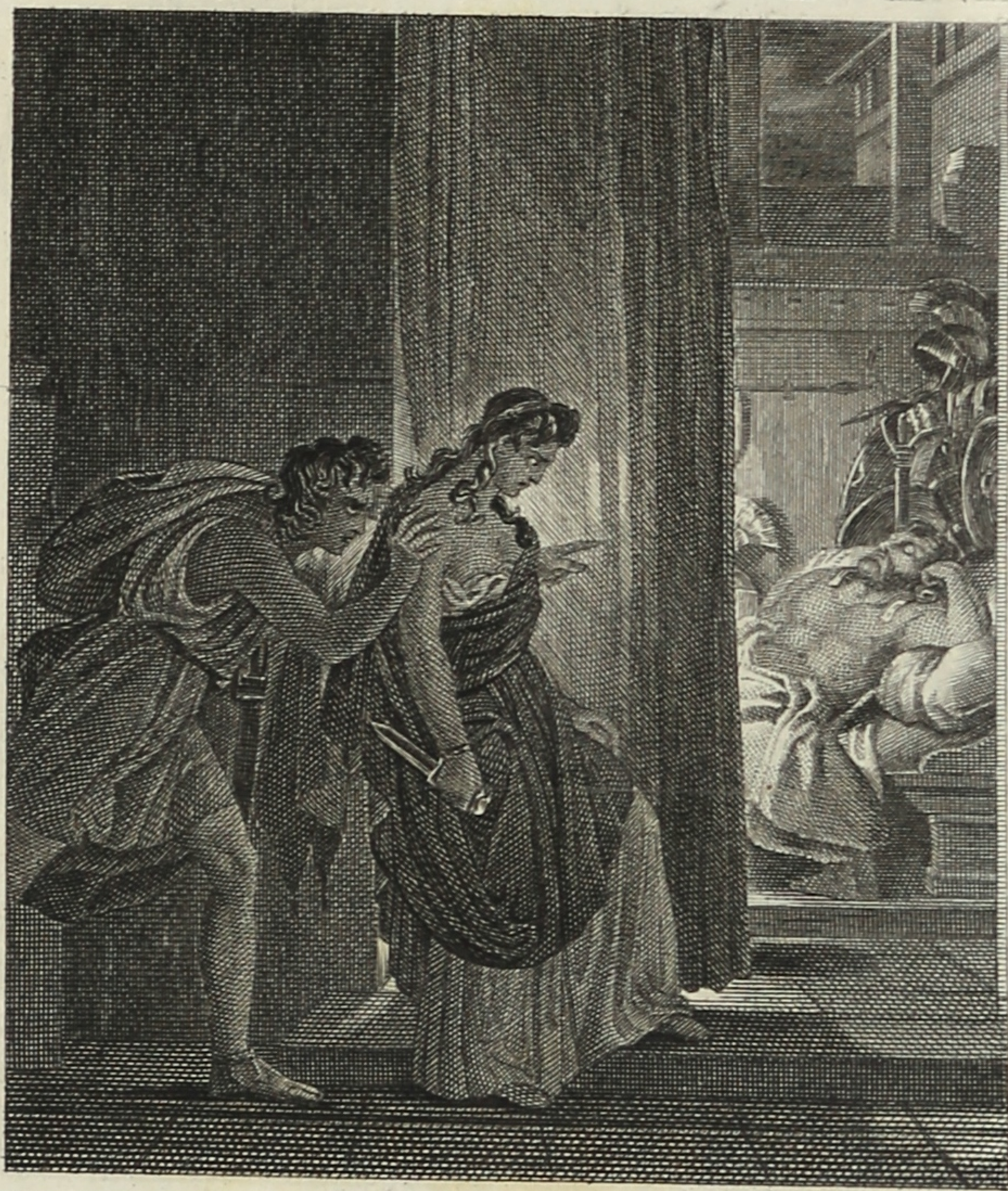
Les jours diminuent de 41 m. le matin et de 38 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	LA TOUSS.		21
2	Mercredi.	*Les Trépassés.*		22
3	Jeudi.	s. Marcel.	D. Q. le 3,	23
4	Vendredi.	s. Charles.	à 6 h. 31 m.	24
5	Samedi.	ste. Berthile.	du soir.	25
6	*Dimanche.*	s. Léonard.		26
7	Lundi.	s. Willebrod.		27
8	Mardi.	stes. Reliques.		28
9	Mercredi.	s. Mathurin.		29
10	Jeudi.	s. Léon, pape.	N. L. le 10,	1
11	Vendredi.	s. Martin, év.	à 9 h. 23 m.	2
12	Samedi.	s. René.	du matin.	3
13	*Dimanche.*	s. Brice.		4
14	Lundi.	s. Maclou.		5
15	Mardi.	s. Eugène.		6
16	Mercredi	s. Edme.		7
17	Jeudi.	s. Agnan.	P. Q. le 17,	8
18	Vendredi.	s. Mandé.	à 1 h. 40 m.	9
19	Samedi.	ste. Elisabeth.	du matin.	10
20	*Dimanche.*	s. Edmond.		11
21	Lundi.	Prés. de N. D.		12
22	Mardi.	ste. Cécile.		13
23	Mercredi.	s. Clément.		14
24	Jeudi.	ste. Flore, v.		15
25	Vendredi.	ste. Catherine.	P. L. le 25,	16
26	Samedi.	ste. Gen. Ard.	à 4 h. 21 m.	17
27	*Dimanche.*	s. Vital.	du soir.	18
28	Lundi.	s. Philippe.		19
29	Mardi.	s. Saturnin.		20
30	Mercredi.	s. André.		21

DÉCEMBRE.

Les jours diminuent de 10 m. le matin et le soir jusqu'au 21.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Jeudi.	s. Éloi.		22
2	Vendredi.	s. Franç.-Xav.		23
3	Samedi.	s. Mirocle.	D. Q. le 3,	24
4	*Dimanche.*	ste. Barbe.	à 4 h. 17 m.	25
5	Lundi.	s. Sabas.	du matin.	26
6	Mardi.	s. Nicolas.		27
7	Mercredi.	ste. Fare.		28
8	Jeudi.	*Conception.*		29
9	Vendredi.	ste. Gorgonie.	N. L. le 9,	30
10	Samedi.	ste. Valère.	à 8 h. 44 m.	1
11	*Dimanche.*	s. Fuscien.	du soir.	2
12	Lundi.	s. Damase.		3
13	Mardi.	ste. Luce.		4
14	Mercredi.	s. Nicaise. *4 T.*		5
15	Jeudi.	s. Mesmin.		6
16	Vendredi.	ste. Adélaïde.		7
17	Samedi.	ste. Olymp.		8
18	*Dimanche.*	s. Gatien.	P. Q. le 17,	9
19	Lundi.	s. Meuris.	à 7 h. 15 m.	10
20	Mardi.	s. Philogone.	du matin.	11
21	Mercredi.	s. Thomas, ap.		12
22	Jeudi.	s. Ischirion.		13
23	Vendredi.	s. Yves.		14
24	Samedi.	s. Delphin. *V. J.*		15
25	*Dimanche.*	NOEL.	P. L. le 25,	16
26	Lundi.	s. Étienne.	à 9 h. 22 m	17
27	Mardi.	s. Jean évang.	du matin.	18
28	Mercredi.	ss. Innocents.		19
29	Jeudi.	s. Thom. de C.		20
30	Vendredi.	ste. Colombe.		21
31	Samedi.	s. Sylvestre.		22



Guérin pinx^t. A. Delvaux sc.

Clytemnestre.

N° II.

CLYTEMNESTRE.

TABLEAU DE M. GUÉRIN.

M. Guérin a tiré son sujet de la tragédie grecque, et, toutefois, n'a emprunté d'Eschyle que ce qui lui a paru propre à faire valoir la composition du tableau.

Clytemnestre qui, pendant l'absence d'Agamemnon, avoit été séduite par Égyste, conçoit de justes craintes au retour de son mari. Poussée au crime par son amant, elle surprend le malheureux roi pendant son sommeil et le massacre dans la couche nuptiale. La disposition de cette scène tragique s'explique à la simple inspection de la gravure.

Sur le second plan, à droite du spectateur, on aperçoit Agamemnon profondément endormi. Au-dessus de sa tête s'élèvent, en forme de trophée, ses armes suspendues au chevet de son lit. Dans le fond,

entre les pilastres, on aperçoit une partie du palais d'Agamemnon, et un ciel foiblement éclairé par la lumière de la lune.

Au travers d'un rideau de pourpre, à demi ouvert, on voit percer la vive clarté d'une lampe placée tout près du lit, et formant une masse de lumière rougeâtre sur laquelle se dessine nettement et avec vigueur la figure de Clytemnestre. Celle d'Égyste ressort à-peu-près de la même manière.

L'artiste a joint à l'effet des passions véhémentes, celui qui naît des deux principaux moyens d'illusion: le coloris et le clair obscur. Sous l'un et l'autre rapport, le tableau a obtenu les éloges les plus flatteurs; et beaucoup de gens, dont l'opinion doit être de quelque poids, le considèrent comme la production la plus énergique du pinceau de M. Guérin. Quant aux critiques, les plus sévères ont paru se borner aux observations suivantes.

On regrette que l'Égyste, qui pourtant ne joue que le second rôle dans cette scène tragique, ne soit pas vu en entier dans le tableau. La suppression d'une partie de cette figure est une espèce de licence contraire aux principes de la composition; mais par l'effet de l'ombre où le personnage est placé, cette suppression est peu sensible.

Quoiqu'elle soit vue sur un plan reculé, la figure

d'Agamemnon est un peu trop petite par comparaison à celle du premier plan. La distance n'est point assez considérable pour qu'il y ait une aussi grande dégradation de lignes. La lumière que l'on suppose entre la tête d'Agamemnon et le rideau au travers duquel on l'aperçoit, a paru un peu trop forte, et fournir un reflet trop brillant. Plus pâle, plus mystérieuse, elle eût été d'un effet plus naturel; mais celui que l'artiste a imaginé est très ingénieux et tout-à-fait nouveau : cette lumière rougeâtre, dont le tissu du rideau est en quelque sorte imprégné, ne fait que mieux valoir la figure de Clytemnestre, qui, vue presque toute dans l'ombre, et sous un aspect terrible, conserve néanmoins cette noblesse de caractère que donnent la grandeur et la correction des formes.

Ce tableau, exposé pour la première fois au salon du Louvre en 1817, fait aujourd'hui partie de la galerie française du Luxembourg.



Hersent pinx.t A. Delvaux sc.

Le Duc de Bordeaux et Mademoiselle.

N° III.

MGR LE DUC DE BORDEAUX

ET

MADEMOISELLE.

TABLEAU DE M. HERSENT.

Rien de plus simple ni de plus parfait que ce charmant tableau : on ne sait lequel on doit admirer le plus, ou du talent qui brille dans la manière dont tous les détails sont rendus, ou de la touchante naïveté répandue sur l'ensemble de l'ouvrage. Tout y satisfait le goût le plus pur et le plus élevé.

C'est dans un berceau, qu'entourent de leurs plis moëlleux de doubles rideaux de mousseline et de tissu de soie, que le jeune prince est couché. Sa sœur, d'une main caressante, va chercher la sienne; et ses regards, pleins de la plus aimable expression, s'arrê-

tent sur lui. Un tapis parsemé de lys et de roses; quelques broderies rehaussées d'or; des franges, des glands d'argent, voilà tout le luxe des ornements. Aucun des insignes du pouvoir, aucune des marques de la grandeur, n'indiquent le rang des illustres orphelins; mais si aucun accessoire épisodique, si la pompe des décorations, n'annoncent point leur haute origine, leurs traits, reproduits avec une franchise, avec une fidélité admirables, disent assez qu'ils sont les nobles rejetons d'un prince dont le souvenir est venu se placer près de celui de Henri-le-Grand dans tous les cœurs généreux.

Ce tableau, peint en 1821, appartient à S. A. R. madame la duchesse de Berry.



M.me Haudebourt-Lescot pinx.t A. Delvaux sc.

L'Ecrivain public.

Nº IV.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC;

PAR Mme HAUDEBOURG-LESCOT.

Madame Haudebourg-Lescot a consacré son pinceau gracieux et facile aux scènes les plus riantes et les plus douces, qu'elle sait rendre piquantes et toujours nouvelles, malgré son goût prédominant, pour ne pas dire exclusif, pour tout ce qui rappelle Rome et ses environs, où elle a passé une partie de sa jeunesse. — Une intention fine, délicatement exprimée, un sentiment exquis des convenances, impriment à ses ouvrages un caractère particulier, qui les fait distinguer plus encore que le choix des sujets qu'elle aime à traiter et la physionomie des personnages qu'elle met en scène.

Ces qualités précieuses se font remarquer dans son joli tableau de *l'Écrivain public*. Quel touchant embarras, quelle naïveté dans l'air, le maintien de cette

jolie Frascatane, qui, obligée d'emprunter le secours d'un étranger pour faire connoître sa pensée à l'objet de son affection, semble ne dévoiler qu'à regret et en balbutiant les sentiments qui remplissent son cœur ! Son amie, plus vive et plus expérimentée, rit de son trouble et de ses craintes ; l'écrivain, avec le flegme d'un homme qui a parcouru tous les échelons de la vie, et qui en connoît toutes les vicissitudes, regarde la jeune Napolitaine d'un œil scrutateur, et l'écoute avec l'attention la plus grande. Que de vérité et d'esprit dans toute cette figure ! Celle du paysan oisif, qui, appuyé sur une borne, attend que le secrétaire public puisse lui prêter son ministère ; celle de l'enfant occupé à dévorer un plat de macaronis, sont d'autant plus remarquables, qu'elles forment avec les autres le contraste le plus heureux et la plus piquante opposition.

Faire large et vigoureux, richesse de couleurs, tons chauds et brillants, tout concourt à faire de ce joli tableau un ouvrage qui soutient avantageusement la comparaison avec les meilleures compositions du même auteur.

Ce tableau, exposé au salon de 1817, appartient à S. A. R. madame la duchesse de Berry.



Michallon pinx.t A. Delvaux sc.

Campagne de la Grèce.

N° V.

CAMPAGNE DE LA GRÈCE;

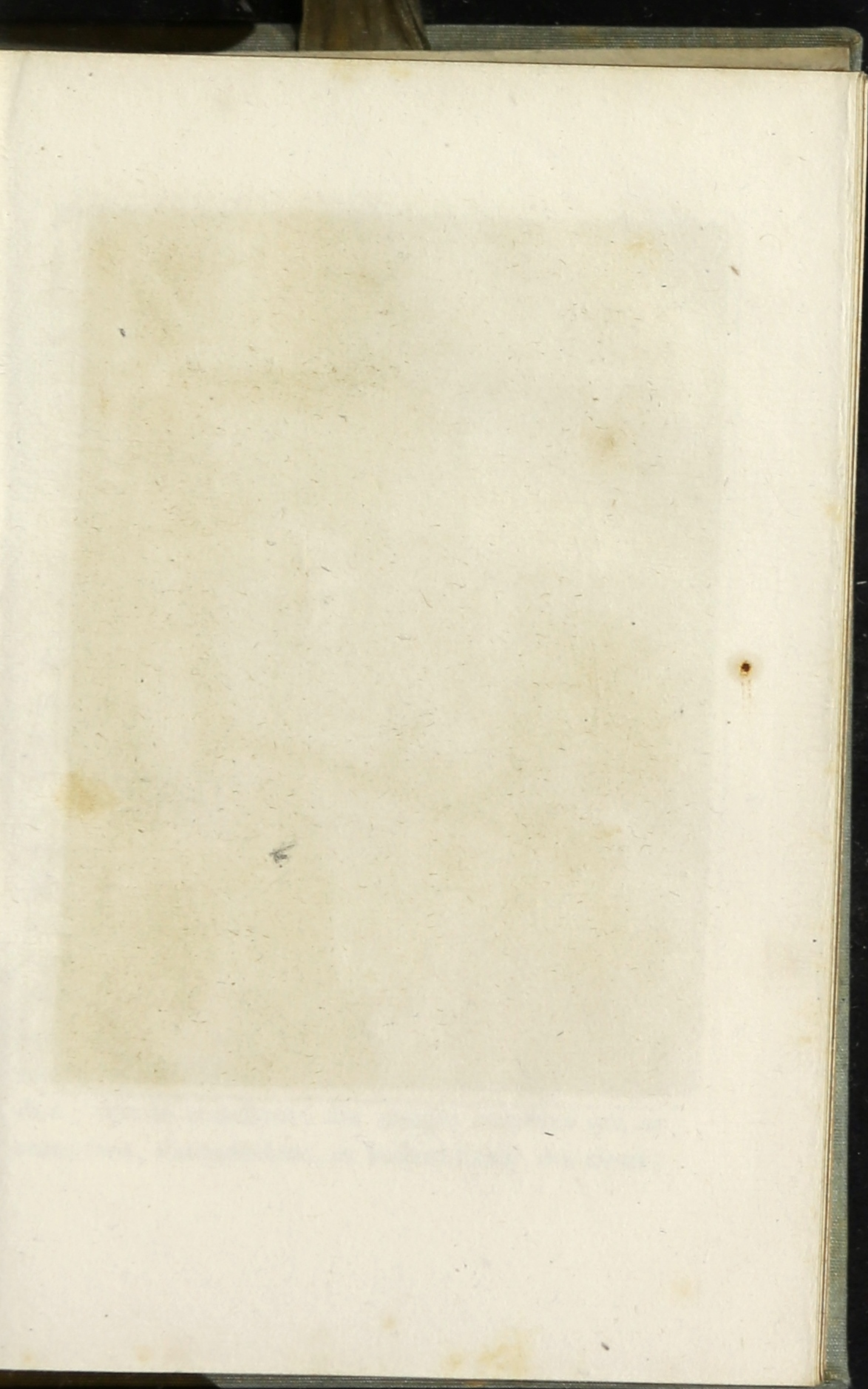
PAR M. MICHALLON.

La disposition de ce paysage est simple et heureuse ; il y a de l'air dans le ciel, de l'étendue dans la campagne, de l'harmonie dans les tons. Les inégalités du sol sont rendues avec non moins de fermeté que de vérité. Cet horizon, légèrement chargé des premières vapeurs du soir, ces arbres dont les vents d'automne ont déja jauni le feuillage, ces eaux transparentes qui suivent doucement leur cours ; tout se revêt, dans cette composition, des couleurs d'une imagination rêveuse et poétique.

Ce tableau, exposé au salon en 1814, et dans lequel le peintre, à peine à son adolescence, montroit déja un talent si naturel, une si grande élévation dans la pensée, arrêta les yeux de Mr le duc de Berry, et valut à M Michallon la protection particulière de ce

prince généreux et protecteur éclairé des beaux arts. Dans ses nouveaux ouvrages, ce jeune peintre justifia les espérances qu'il avoit données. Le premier prix de paysage lui fut décerné en 1817, et lui permit d'aller à Rome, comme pensionnaire du gourvernement, pour suivre ses heureuses études sur la terre classique des beaux arts. A son retour de Rome, tout sembloit promettre à M. Michallon de longs jours de succès et de gloire, lorsque la mort vint le frapper inopinément, et l'arracher à l'amitié dont il venoit à peine de recevoir les nouveaux embrassements; aux arts, qui venoient de lui sourire et de déposer sur son front la couronne du triomphe.

Achille Etna Michallon, auteur du tableau dont nous donnons la gravure, étoit né à Paris en 1797. Il fut éléve de Bertin et de Valenciennes. Son père, Claude Michallon, né à Lyon en 1751, et mort à Paris en 1799, y exerça la sculpture avec distinction.





Demarne pinx.t A. Delvaux sc.

Le Coup de Vent.

N° VI.

LE COUP DE VENT;

PAR M. DEMARNE.

Sur le premier plan, un cavalier fait l'aumône à des mendiants assis au pied d'une croix en ruine; près d'eux passe une jeune paysanne qui chasse devant elle une chévre à la blanche toison; à droite, un pâtre va traverser un ruisseau que ses vaches passent déja : il se hâte de regagner le hameau voisin. Au-delà du champ de blé qui occupe le second plan, le conducteur d'un chariot couvert et des voyageurs à cheval semblent pressés d'arriver au gîte. Le vent souffle avec impétuosité; il ébranle le vieil arbre planté à l'un des angles du champ; il courbe les frêles épis; il agite la surface du ruisseau, qui perd son immobilité accoutumée; enfin il pousse avec rapidité, vers le couchant, des nuages sombres qui se succédent, s'amoncélent, et voilent l'azur des cieux:

tout annonce un prochain orage, tout avertit les voyageurs et les bergers du besoin de chercher promptement un abri contre la tempête qui les menace.

Tel est l'ensemble de cette petite composition, d'un effet pittoresque, d'une couleur harmonieuse et agréable; mais où l'on ne retrouve point, du moins dans quelques parties, et notamment dans les figures, ce style pur, cette touche élégante qui donnent tant de prix aux ouvrages de M. Demarne.

Ce tableau a été vu avec plaisir au salon de 1819. Il appartient à S. A. R. madame la duchesse de Berry.



L. Le Brun pinx.t A. Delvaux sc.

M.me Le Brun.

Nº VII.

Mme LEBRUN,

PEINTE PAR ELLE-MÊME.

Madame Lebrun, célèbre peintre de portraits, est fille d'un peintre qui lui donna les premiers éléments de son art, et qui s'attacha à former son goût comme il avoit formé son cœur. Elle est sœur d'un poëte agréable, M. Vigée, ravi aux lettres il y a quelques années. Après la mort de son père, elle passa dans l'atelier de Vernet, et, dès l'âge de seize ans, elle se fit remarquer par ses talents. Comme Angélica Kauffmann, elle dut sa célébrité naissante à plusieurs portraits d'un grand mérite. Elle fit hommage à l'Académie de ceux de La Bruyère et de l'abbé Fleury, et reçut, par l'organe de d'Alembert, secrétaire perpétuel, ses entrées à toutes les séances publiques de l'Académie françoise, distinction honorable qui enflamma le génie de la jeune artiste. Par

son union avec M. Lebrun, marchand de tableaux, homme estimable par ses qualités personnelles et ses connoissances dans les arts du dessin, elle se trouva placée, en quelque sorte, au milieu des chefs-d'œuvre des trois écoles. Madame Lebrun les étudia avec fruit; ils l'inspirèrent, et donnèrent à son talent ces qualités qui firent dire qu'aucun peintre de la dernière école françoise n'avoit possédé à un plus haut degré la grace, la fraîcheur de coloris, et l'heureuse entente des draperies. Les personnes les plus distinguées de la capitale voulurent avoir leurs portraits de sa main; et elle mit le comble à sa gloire par son beau portrait historique d'une reine à jamais célèbre par ses malheurs et son courage.

Objet de la considération générale, et jouissant d'une fortune honnête, madame Lebrun réunissoit chez elle des artistes, des hommes de lettres; société aimable et modeste que recherchèrent les plus grands seigneurs. La révolution mit un terme à ces travaux honorables, à ces plaisirs paisibles. Madame Lebrun se rendit en Italie, où ses succès furent aussi brillants qu'en France. A Rome, M. Menageot, son ami, directeur de l'école de France, lui fit donner un logement à l'hôtel même de l'Académie. Reçue membre de l'Académie de Saint-Luc, elle lui fit don de son

portrait, qu'elle peignit spécialement pour cette destination. S'étant rendue à Naples, où depuis long-temps sa réputation l'avoit précédée, elle reçut de la reine, de la cour, et des personnes les plus distinguées, l'accueil le plus flatteur. Elle y peignit le célèbre Paësiello, et lady Hamilton, dont elle reproduisit les traits dans la bacchante qu'elle exposa au salon du Louvre. Forcée, par l'empressement des artistes, de laisser son portrait à Parme et à Florence, c'est celui qui orne la galerie de cette dernière ville que nous donnons aujourd'hui.

De la riante et pittoresque Italie elle se transporta dans les froides régions du nord, et visita successivement Vienne, Berlin, et Saint-Pétersbourg. Par-tout accueillie avec distinction des personnes titrées, et avec enthousiasme par les artistes, elle a par-tout justifié sa grande renommée, et reproduit les traits de presque toutes les têtes couronnées de l'Europe.

Inscrite à une époque fatale sur la liste des émigrés, son mari obtint enfin sa radiation, et madame Lebrun rentra dans sa patrie, qu'elle n'avoit cessé de regretter vivement. Depuis son retour, elle a peint madame de Staël en Corinne, et madame Catalani. Elle vit aujourd'hui dans une retraite agréable, embellie par l'amitié.



Mme Cheradame pinxt. A. Delvaux sc.

Mme de Genlis.

Nº VIII.

Mme LA COMTESSE DE GENLIS,

NÉE STÉPHANIE-FÉLICITÉ

DUCREST DE SAINT-AUBIN.

Née en 1746, près d'Autun, en Bourgogne, l'aimable auteur de tant de charmants ouvrages parut très jeune sur la scène du monde. Ses graces, sa beauté, et un talent admirable pour la musique, la firent bientôt accueillir dans les meilleures sociétés de Paris; et son mariage, en lui assignant un rang distingué, la rapprocha de la famille du duc d'Orléans. Devenue niéce de madame de Montesson, le duc de Chartres vit chez elle madame de Genlis, et, entraîné par le charme irrésistible de son esprit, il résolut de lui confier l'éducation de ses enfants.

Pour justifier ce choix honorable, elle publia successivement plusieurs ouvrages d'éducation: *Adèle*

et Théodore, *les Annales de la vertu*, *les Veillées du château*, et sur-tout *le Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, qui furent favorablement accueillis du public.

Forcée de quitter la France, pour se mettre à l'abri des orages politiques dont la famille du duc d'Orléans fut bientôt atteinte, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, madame de Genlis se rendit en Belgique et de là en Suisse, où mademoiselle d'Orléans se sépara d'elle pour aller joindre sa tante, la princesse de Conti, à Fribourg. Madame de Genlis voyagea ensuite en Allemagne, et resta longtemps dans les environs de Hambourg, où elle a publié plusieurs ouvrages, entre autres, un précis de sa conduite rempli de faits curieux, *les Souvenirs de Félicie*, *les Vœux téméraires*, *les Mères rivales*.

Après sa radiation de la liste des émigrés, elle obtint du premier consul une pension et un logement à l'Arsenal. Le succès prodigieux de la jolie nouvelle intitulée *Mademoiselle de Clermont*, l'encouragea à publier tous ces romans historiques, dont le genre a été si souvent critiqué, sans que ces critiques aient diminué le nombre des lecteurs et des admirateurs de madame de Genlis. *La duchesse de la Vallière*, *madame de Maintenon*, *Jeanne de France*, *mademoiselle de La Fayette*, sont au nom-

bre des plus heureuses productions de cette plume élégante et facile. Nous ne dirons rien des derniers écrits de madame de Genlis, qui peut-être auroit dû terminer sa carrière littéraire par son excellente *Histoire de Henri-le-Grand*.

Depuis la restauration, S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans s'est chargé de la pension de madame de Genlis, qui a toujours vécu, depuis sa rentrée en France, entourée d'égards, et l'objet des plus tendres soins de sa respectable famille.

ALMANACH
DES DAMES.

LA GUERRE D'ESPAGNE.

ODE

A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR
LE DUC D'ANGOULÊME.

« Du génie et des arts, ô belliqueuse amante !
« Noble France ! guerrière intrépide et charmante,
« La gloire de ton nom se perd dans les vieux temps :
« Un sceptre de lauriers atteste ta puissance ;
« La nuit qui couvre ta naissance
« Rayonne d'héroïsme et d'exploits éclatants.

« Pharamond te créa pour plaire à la victoire ;
« Son regard, devançant les regards de l'histoire,
« Entrevit quels honneurs tu devois obtenir :

« Comme le fondateur de la ville éternelle [1],
« Sur ton sort sa voix solennelle
» Consulta tous les dieux qui donnoient l'avenir.

« Bientôt un dieu plus grand te toucha de sa flamme ;
« Il t'envoya du ciel le lis et l'oriflamme ;
« Sa colombe de feu passa sur ton berceau.
« Pour chasser loin de toi les hordes étrangères,
« N'as-tu pas de saintes bergères
« Qui lèvent en son nom la lance ou le roseau ?

« Oh ! si quelques honneurs manquoient à ton épée,
« S'il étoit une palme à tes mains échappée,
« J'irois, j'évoquerois la grande ombre d'Henri ;
« Et ce roi, mon aïeul, dont je suivrois la trace,
« Dont le nom protége ma race,
« Reverroit sur mon front le panache d'Ivri.

« Mais le fer reste oisif entre mes mains guerrières.
« Quels empires n'ont vu s'abaisser leurs barrières
« Devant tes étendards chargés de tant d'exploits ?
« Ta gloire, au premier rang, brille parmi les gloires ;
« A la trace de tes victoires
« Les pas du voyageur visitent tous les rois.

[1] Romulus, savant dans l'art des augures, fixa le jour de la fondation de Rome d'après l'observation des signes célestes.

« D'aucun beau souvenir ta splendeur n'est absente.
« On vit à tes genoux l'Europe obéissante,
« Deux fois du nom de reine en tremblant te nommer :
« Le lointain Capitole, aux colonnes altières,
« Dans l'enceinte de tes frontières
« S'est étonné deux fois de se voir renfermer. »

C'est ainsi que parloit, dans les murs de Lutéce,
D'un fils de saint Louis l'héroïque tristesse,
Loin des nobles sentiers qu'il brûloit de s'ouvrir ;
Comme, sur les débris des royaumes en cendre,
Soupiroit jadis Alexandre,
Parcequ'il n'avoit plus la terre à conquérir.

Aux armes ! ! ! La révolte impie et souveraine
Descend vers nos cités des hauteurs de Pyrène ;
Aux armes ! ! ! la foiblesse implore un défenseur.
Des révolutions qui souillèrent le monde,
Pour remplacer la peste immonde,
Se léve dans Madrid l'épouvantable sœur.

L'humanité nous offre une palme sublime ;
Partons, comme ces preux, ces vainqueurs de Solime,
Que la foi rallioit aux feux de son flambeau ;
De la gloire avec eux partageons la couronne ;
Hâtons-nous de sauver un trône,
Ou nous n'irons comme eux délivrer qu'un tombeau.

Vengeons des royautés l'antique privilége :
Malheur aux nations dont la main sacrilége
Se léve contre un roi que Dieu lui-même a fait !
Le monde avec horreur les a désavouées,
Et sur leurs têtes dévouées
Une marque brûlante imprime leur forfait.

Telle en des jours de deuil, d'un sang royal baignée,
A ses affreux destins la France résignée,
Conduisoit ses enfants sous le couteau mortel,
Comme si tout un peuple, effrayé de son crime,
Pour satisfaire à la victime
Devoit tomber comme elle au pied du même autel.

Ou telle de Juda la race criminelle
Traîne dans tous les lieux sa sentence éternelle :
Sur son front réprouvé l'anathème est écrit;
Et, s'abusant toujours d'espérances prochaines,
Elle livre à toutes les chaînes
Des bras qu'elle a trempés au sang de Jésus-Christ.

Peuples, rassurez-vous... Un long cri d'espérance
Annonce aux Espagnols le héros de la France ! ! !
Mais tout-à-coup la terre a tremblé sous ses pas...
Dans les bois, sur les monts, sous les plages brûlantes,
Se rouvrent des tombes sanglantes.....
Quels spectres vont sortir de la nuit du trépas ?

Ce sont nos vieux guerriers, vainqueurs dans cent batailles,
Et dont on vit sept ans les tristes funérailles
De ces champs envahis féconder les sillons;
Ils se lèvent du sein des ténébreux royaumes;
De leurs six cent mille fantômes
Apparoissent debout les pâles bataillons.

L'œil plonge avec effroi dans leur sépulcre vide;
Quelques lauriers brisés pressent leur front livide.
Doutant, s'épouvantant du glorieux dessein :
« Arrête, disent-ils, quelle est donc ta démence?
« Contemple l'hécatombe immense
« Que la terrible Espagne engloutit dans son sein.

« Sais-tu dans quelle arène, hélas! tu vas descendre?
« Tu n'y peux faire un pas sans fouler notre cendre;
« Elle est sur le chemin de toutes les cités.
« Quand la terre trembloit sous le guerrier célèbre,
« Sais-tu que les enfants de l'Èbre
« Du joug universel furent seuls exceptés?

« Sais-tu que, l'œil tourné vers la douce patrie,
« Nous avons épuisé leur lente barbarie?
« Qu'ils ont brûlé nos mains à d'horribles flambeaux;
« Et que, nous sillonnant de hideuses blessures,
« L'acier aux profondes morsures

« A de nos corps souffrants séparé les lambeaux [1] ?

« Tu ne leur livreras que des batailles vaines,
« Des Maures, leurs vainqueurs, le sang coule en leurs veines:
« Au soleil africain s'embrasent leurs fureurs.
« Crains les piéges cachés, les poisons, l'incendie.
« De ces lions de Numidie
« Les antres sont gardés par toutes les terreurs.

« Fuis le laurier trompeur que ton bras veut atteindre :
« Tu rallumes des feux qui ne pourront s'éteindre;
« Ils consument l'Espagne, ils dévorent ton camp.
« Des bourreaux demi-nus vois l'ivresse homicide;
« De leur liberté régicide
« Le spectre, au chant féroce, erre autour du volcan.

« La France lui répond et retourne aux abîmes,
« Parthénope avec lui fraternise de crimes,
« Des antiques états les appuis sont brisés :
« Le fléau grandit, vole, et traversant les ondes,
« Court féconder dans les deux mondes
« Les germes de révolte en leur sein déposés.

[1] Dans cette guerre désastreuse, des prisonniers françois furent sciés entre deux planches, après avoir eu les pieds et les mains brûlés.

« Tel le feu souterrain, dans sa course électrique,
« Tonne des Apennins aux rochers d'Amérique,
« Et des monts de Taurus aux campagnes d'Enna.
« Le globe entier ressent la terrible étincelle;
« Quand le Ténériffe chancelle,
« Se réveillent soudain les fureurs de l'Etna.

« Vois des hauteurs des cieux se pencher sur l'Espagne
« Un martyr, qu'un enfant, qu'une épouse accompagne...
« Tremble que ton espoir ne se change en remords.
« Tremble.... » Mais des François l'élite généreuse,
A cette image douloureuse,
S'élance et livre aux vents la menace des morts.

Déja du haut des monts et des tours crénelées
Volent le plomb mortel et les foudres ailées;
Tandis que tout un peuple, échappé du trépas,
Courbe sur le héros les arches de feuillages,
Qui, de villages en villages,
Des sœurs de Saint-Camille ombragèrent les pas.

Il protége et combat... L'agile renommée
Suit à peine le vol de sa brillante armée;
Il brise les remparts, franchit les escadrons :
La révolte troublée au milieu de sa joie,
Fuit, traînant sa royale proie,
De cités en cités et d'affronts en affronts.

Un cercle foudroyant de bronzes infidèles,
De vastes flots, d'écueils, de murs, de citadelles,
D'imprenables rochers, la reçoit dans son sein:
Tel la fable nous montre un géant homicide,
    Pour échapper au grand Alcide,
Sous un mont caverneux enfermant son larcin.

Mais d'un tel ennemi comment fuir les approches?
La montagne assiégée entend ses larges roches
Sous la lourde massue éclater en débris;
Ses flancs s'ouvrent... Du haut des cimes ébranlées,
    Ses forêts de pins écroulées
Tombent avec le dieu sur le monstre surpris.

Il frémit de fureur, et se dresse!... il espère
Triompher, en s'armant des flammes de son père;
Mais du brûlant orage il s'enveloppe en vain;
Plongeant jusques au fond de l'impure caverne,
    A travers les feux de l'Averne
Le fils de Jupiter étend son bras divin.

Il y saisit le monstre aux flammes dévorantes:
Ses stériles éclairs, ses foudres expirantes
Disparoissent, éteints dans les flots de son sang.
Tel, au sein des rochers où son effroi recule,
    Expire aux colonnes d'Hercule
Des révolutions le monstre rugissant.

De ses derniers poisons la terre est délivrée.
Toujours des rois françois la puissance adorée
Défendit, releva les trônes et l'autel.
N'a-t-on pas vu s'enfuir de l'Europe sauvée,
    Attila devant Mérovée,
Abdérame devant le glaive de Martel?

Monarques, du vainqueur saluez le cortége!
L'exilé de Hartwel à son tour vous protége :
Semblable à ces héros bannis par les Romains,
Qui de Rome bientôt redevenoient l'idole,
    Et de l'exil au Capitole
Passoient, pour triompher du Parthe ou des Germains.

Dieu vous avoit livré l'élu de sa colère;
Un prince, en vous sauvant de l'hydre populaire,
Achéve d'affermir vos sceptres dans vos mains.
Sainte-Hélène et Cadix sur les flots se regardent :
    Un trophée, un tombeau qu'ils gardent,
Répondent à LOUIS du repos des humains.

Dans l'avenir serein nos regards peuvent lire :
France, enorgueillis-toi... Muse, reprends la lyre;
Grandis, arc belliqueux, cher au triomphateur [1]!
Monument triste et beau d'une gloire imparfaite,

[1] L'arc de triomphe de l'Étoile.

Interrompu par la défaite,
La victoire aujourd'hui t'a rendu ta hauteur.

Suspends sur nos guerriers leurs palmes en hommages,
Porte jusques aux cieux la gloire et les images
De tant d'exploits nouveaux par l'Europe applaudis;
Montre-nous, comme aux jours des victoires antiques,
Sous l'orgueil de tes grands portiques,
Un BOURBON conduisant les vainqueurs de Cadix.

Et toi, fléau sacré, guerre terrible et sainte!
De tes temples souillés purifiant l'enceinte,
Dieu t'a remis son glaive et consacre tes droits:
Dans tes hymnes brûlants que son nom retentisse;
Deviens sa seconde justice,
Sois toujours innocente entre les mains des rois.

M. ALEX. SOUMET.

LETTRE

A M. CASIMIR DELAVIGNE,

Qui avoit envoyé à l'auteur son École des Vieillards.

Saint-Point, près Mâcon, 9 février 1824.

Grace aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite,
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta Muse familière,
Qu'eût enviés Térence, et qu'eût signés Molière.
Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Havre et du Gange à Bonnard?
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords fortunés de Sparte et de Mégare
Aller d'un vers brûlant tout-à-coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siécles d'esclavage?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,

Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'Amour?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste.

Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,
Obéissant au cri d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix
Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain d'un feuilleton l'écho trompeur et mince,
Oracle suranné qu'on jette à la province,
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de tes brillants concerts:
Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul rallume,
J'ai dévoré la page, et j'attends le volume.

On dit que dans ses chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté;
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens,
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,
De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.
Ah! j'en rends grace à toi! nous pourrons adorer

Celle qu'avant tes vers il nous falloit pleurer.
Son culte entre tes mains est pur et légitime,
Tu renierois tes dieux s'ils commandoient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siécle où je naquis excuse mes terreurs :
J'entendois au berceau le bruit de ses fureurs.
Son arbre dont le sang arrosoit les racines,
Portoit, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom,
Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets d'un cachot solitaire.
Elle me disputoit aux baisers de mon père,
Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payoit d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,
Souiller, jeter aux vents la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,
Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisseloit de sang.

Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur son image est tracée.
Pardonne, ô liberté! pour effacer ces traits
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire!
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire :
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main;
Devant un sceptre juste incliner un front libre;
De la force et du droit maintenir l'équilibre;
Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.

Mais c'est assez parler de nos vaines querelles;
Le temps emportera ce siècle sur ses ailes,
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses:
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses :
Sur leur cours orageux l'homme encore emporté,
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité!
C'est la loi des esprits : tout cherche et tout travaille.
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille
Où des ombres d'un jour passent en combattant.
Pour qui? Pour un fantôme, un système, un néant;

Et quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui créve, et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.
Laissons d'un siécle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse;
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel;
Ne mêlons pas les voix de ces filles du ciel,
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris des passions de nos jours déchaînées;
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu dont la sainte harmonie
Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élévent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.

Mais adieu; de l'épître osant braver les lois,
Ma Muse inattentive éléve trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulois te parler, et voilà que je chante.

Ainsi quand sur les bords du lac qui m'est sacré,

Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes riants les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du bocage,
Glisser en dérobant quelques fleurs au rivage.
Mais du vent qui s'éléve un souffle inaperçu
Badine avec ma voile, et l'enfle à mon insu;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne;
L'onde fuit, le jour tombe; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

M. De La Martine.

ÉPITRE

EN RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermoit avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectois vainement mes poumons irrités,
Des sirops onctueux par Charlard inventés;
Mon rhume s'obstinoit, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhaloit avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris un peu tard
Qu'Apollon pour guérir vaut son docte bâtard;
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma Muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène t'adoroit au pied du mont Ithome ;
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;

Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître;
Et, chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu, reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime :
La liberté gouverne, et la licence opprime;
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur
Sous un masque romain déguisa la laideur;
Et, de la liberté simulacre infidéle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie.
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité;
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme.
Entre Euclyde et Pascal, de l'excès du savoir

Naît le doute effaré qui regarde sans voir.
La foiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance;
En punissant la faute elle insulte au malheur;
La torture à sa voix fit mentir la douleur.
Thémis, moins rigoureuse, est aujourd'hui plus juste;
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux, et frappe en maladroit.
La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes;
Et dans l'obscurité les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre.
Que faire? De Thémis briser les tribunaux,
Mettre sa toque en cendre, et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière.
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits,
Dont la justice errante a devancé les lois;

A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux, moins innocents,
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales;
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont fait plus d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.
Hé bien! de nos romans bannirons-nous tes fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant tes trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard, et Duguesclin?

Le saint amour des rois, dans sa ferveur antique,
Des plus beaux dévouements fut la source héroïque;
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens, et nos droits;
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout, et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, sur-tout chez les François,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute:
Ainsi qu'un clair ruisseau, captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,

Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?

Hé! que répondrois-tu si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage,
Vouloit voir cet esprit d'imposture et de rage,
Qui sur les bancs dorés d'un concile romain
Présida dans Constance un brandon à la main;
De Jean Hus en priant signa l'arrêt barbare;
Au front d'un Alexandre égara la tiare;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisoit les complots que souffloit Médicis,
Et poussoit Charles neuf, quand ses mains frénétiques
Frappoient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui, se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappoit d'un couvent;
Dont par-tout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace;

Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis;
Malgré ses trois mentons vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés;
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté;
C'est la religion, sœur de la liberté;
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes;
Toutes deux, s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchoient d'un même pas;
Répandoient la lumière et ne l'étouffoient pas.
L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant;

Embrase Fénélon d'un amour tolérant;
Guide Vincent de Paule, ensevelit Voltaire;
Brûle de chastes feux ces anges de la terre,
Qui, sans faste et sans crainte, à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent;
Qu'un poëte secourt, et que des rois trahissent!....
Viens, et sans condamner nos cultes différents,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos serments;
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer unissons-nous comme elles;
Et dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvants, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés.
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace;
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi;

Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits te reporte mes vœux.

M. Casimir Delavigne.

L'IMMORTELLE ET LA ROSE.

FABLE.

Dans un bosquet riant et frais,
Une immortelle aperçut une rose
Tenant sa corolle mi-close,
Pour mieux conserver ses attraits.
Aimable fleur, dit-elle, en vain tu te recueilles;
Bientôt Phébus fanera tes atours :
Il est des roses à cent feuilles,
Mais il n'en est point de cent jours.

M. Albéric Deville.

OURIKA.

ÉLÉGIE

DÉDIÉE A MADAME DE D***

Vous dont le cœur s'épuise en regrets superflus,
Oh ! ne vous plaignez pas, vous que l'on n'aime plus !
Du triomphe d'un jour votre douleur s'honore,
Et celle qu'on aima peut être aimée encore.

Moi, dont l'exil ne doit jamais finir,
Seule dans le passé, seule dans l'avenir,
Traînant le poids de ma longue souffrance,
Pour m'aider à passer des jours sans espérance,
Je n'ai pas même un souvenir.

A mon pays dès le berceau ravie,
D'une mère jamais je n'ai chéri la loi ;
La pitié seule a pris soin de ma vie,
Et nul regard d'amour ne s'est tourné vers moi !

L'enfant qu'attire une voix douce

Me fuit dès qu'il a vu la couleur de mon front :
En vain mon cœur est pur, le monde me repousse,
Et ma tendresse est un affront.

Une fois à l'espoir mon cœur osa prétendre;
D'un bien commun à tous je rêvai la douceur;
Mais celui que j'aimois ne voulut pas m'entendre;
Et si parfois mes maux troubloient son ame tendre,
L'ingrat!... il m'appeloit sa sœur!

Une autre aussi l'aima, je l'entendis près d'elle,
Même en voyant mes pleurs, bénir son heureux sort;
Et celui dont la joie alloit causer ma mort,
Hélas! en me quittant ne fut point infidéle.

Je ne puis l'accuser; dans son aveuglement
S'il a de ma douleur méconnu le langage,
C'est qu'il croyoit les cœurs promis à l'esclavage
Indignes de souffrir d'un si noble tourment.

Malgré le trait mortel dont mon ame est atteinte,
Auprès de ma rivale on me laissoit sans crainte;
Elle avoit vu mes pleurs et les avoit compris;
Mais, ô sort déplorable! ô comble de mépris!
Charles, je t'adorois!... et ton heureuse épouse
Connoissoit mon amour, et n'étoit point jalouse!

Que de fois j'enviai la beauté de ses traits!
En l'admirant mes yeux se remplissoient de larmes;
Et, triste, humiliée, alors je comparois
Le deuil de mon visage à l'éclat de ses charmes.

Pourquoi m'avoir ravie à nos sables brûlants?
Pourquoi les insensés, dans leur pitié cruelle,
Ont-ils jusqu'en ces lieux conduit mes pas tremblants?
Là-bas, sous nos palmiers, j'aurois paru si belle!

Je n'aurois pas connu de ce monde abhorré
Le dédain protecteur et l'ironie amère;
Un enfant, sans effroi, m'appelleroit sa mère,
Et sur ma tombe au moins quelqu'un auroit pleuré!

Mais, que dis-je?... O mon Dieu! le désespoir m'égare:
Devrois-je, quand aux cieux la palme se prépare,
Lorsqu'elle me promet un bonheur immortel,
Regretter la patrie où tu n'as point d'autel?

Ah! du moins qu'en mourant tout mon cœur t'appartienne!
La plainte, les regrets ne me sont plus permis.
Dans les champs paternels à d'autres dieux soumis,
Je n'eusse été qu'heureuse!... ici, je meurs chrétienne!

Mademoiselle DELPHINE GAY.

MORT DU JEUNE MONTPENSIER.

Sous les ordres d'un roi, digne amant de la gloire,
On voyoit les François voler à la victoire.
Leur émule et leur chef, Louis [1], en ce beau jour
S'avançoit, escorté par l'honneur et l'amour;
Et joignant au courage une rare prudence,
Des indomptables Francs tempéroit la vaillance.

Impatient de gloire, avide de lauriers,
Jeune, et déja promis aux combats meurtriers,
Montpensier, né d'un sang que révère la France,
Fidéle aux droits du trône, armé pour leur défense,
Accourt; et sa valeur, en ce pressant danger,
A son prince à défendre et son père à venger.

Naguère dans les champs de la belle Italie,
Succombant sous le nombre et loin de sa patrie,
Ce père, ce héros, en butte aux coups du sort,
Dans le sein de la gloire avoit trouvé la mort [2].

[1] Louis XII, père du peuple.
[2] Sous Charles VIII, en 1495.

Sur le point de combattre, aux mânes de son père,
Le fils veut apporter sa douleur tributaire.
Jusqu'aux murs de Pouzzol son dévouement pieux
Le pousse à rechercher ces restes précieux.
A peine du héros la dépouille chérie
Du jeune Montpensier frappe l'ame attendrie,
Il se jette à genoux, il arrose de pleurs
Et le marbre et l'airain symbole des douleurs.
Il s'écrie : « O mon père, appui de ma jeunesse,
« Objet de mon amour, sujet de ma tristesse,
« Je ne te verrai point sourire à mes exploits !
« Au fond de ton cercueil entends au moins ma voix :
« Le ciel l'a donc permis ! la perfide Italie
« A vu trancher le cours d'une aussi belle vie !
« Mais il te reste un fils ; et ce fils, en ce jour,
« Ou vainqueur, ou mourant, te prouve son amour.
« Eh bien ! vous l'emportez, dépouille triste et chère !
« J'expire en embrassant les cendres de mon père.
« France, viens couronner tes illustres vengeurs,
« Ils sont en Italie... Ils combattent... Je meurs !
« Je meurs !... » A peine il dit, qu'à ses pleurs il succombe !
Et pour le recevoir un père ouvre sa tombe.

O mort prématurée ! et le père et le fils
Dans le même cercueil furent ensevelis.
Digne fils d'un tel père ! et l'amour et la gloire

Dans les siécles futurs consacrent ta mémoire.
Sur ta tombe on verra le laurier reverdir;
Et mourir comme toi c'est vivre en l'avenir.

M. Talairat.



A MADEMOISELLE D***

On s'égare en suivant sa *tête;*
Rarement nous trompe le *cœur;*
Tout est durable quand la *tête*
Se laisse régler par le *cœur.*
Ah! rien n'est stable quand la *tête*
A son gré dirige le *cœur.*
Oui, seulement d'après sa *tête*
Elle me fit don de son *cœur;*
Mais l'*amour* étoit dans sa *tête*
Et ne fut jamais dans son *cœur.*
Quand, ne consultant que sa *tête*,
Ma belle me reprit son *cœur*,
Plaignez-moi! j'en perdis la *tête*,
Et l'*amour* resta dans mon *cœur.*

M. Blanchard de La Musse.

MILTON A SES FILLES.

STANCES.

Chantez, filles du vieux poëte
Dont la nuit a voilé les yeux,
Réveillez la harpe muette;
Chantez, vous qui voyez les cieux!
De leur beauté toujours nouvelle
S'enivroient mes sens éperdus:
Que votre voix me les révéle,
Puisque mes yeux les ont perdus.

Quand votre bouche enchanteresse
Soupire les premiers amours,
Un rayon de votre jeunesse
Revient caresser mes vieux jours.
Sur les poisons de ma blessure
Vos lévres épanchent le miel;
La voix de la vierge est si pure!
Sa voix est un écho du ciel.

Pourtant, si j'en crois ma mémoire,

Tant de grace anime vos traits,
Qu'un noble amant se feroit gloire
De mériter vos vœux secrets.
Heureux ceux qu'un hymen prospère
Doit amener à vos genoux!
Celle qui soigna son vieux père
Est fidèle à son jeune époux.

La harpe a des sons prophétiques,
J'en crois ses accents solennels;
Vainqueurs des haines politiques,
Mes vers fleuriront immortels.
Chantez encor, votre puissance
Ravit mon génie aux enfers;
Chantez, la grace et l'innocence
Coulent de vos chants dans mes vers.

M. Alex. Guiraud.

ÉPITRE AUX MUSES,

SUR

LES ROMANTIQUES.

Allons, Muses, debout, faisons du romantique;
Extravaguons ensemble, et narguons la critique!
Livrons-nous sans réserve aux élans vagabonds
De ce feu créateur qu'en ses gouffres profonds
D'un cœur impétueux nourrit l'indépendance.
Mon vigoureux génie, enfant de la licence,
S'indigne des liens qu'au langage des dieux
Imposa trop long-temps un goût injurieux.
Que la raison, fuyant aux accords de ma lyre,
De mes sens emportés respecte le délire!
Ma pensée est captive en ce vaste univers:
Lançons-nous dans le vague; et qu'au bruit de mes vers
Jaillissent au hasard sur la terre éblouie,
Des torrents de lumière et des flots d'harmonie.

Quoi! vous me regardez! et vos yeux secs et froids,
Semblent me demander si je parle iroquois!

Vous ne comprenez pas ces figures sublimes !
Nos grands auteurs pour vous sont donc des anonymes !
A douze éditions leurs vers sont parvenus,
Et leurs noms immortels ne vous sont pas connus !
Dormez-vous sur le Pinde? et faut-il que j'explique
Ce qu'on nomme aujourd'hui le genre romantique?
Vous m'embarrassez fort; car je dois convenir
Que ses plus grands fauteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,
On ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut nous dire!
Staël, Morgan, et Schlégel... ne vous effrayez pas,
Muses, ce sont des noms fameux dans nos climats;
Chefs de la propagande, ardents missionnaires,
Parlant le romantique et prêchant ses mystères.
Il n'est pas un Anglois, un Suisse, un Allemand,
Qui n'éprouve à leurs noms un saint frémissement.
Quand on sait l'esclavon, l'on comprend leur système,
Et s'ils étoient d'accord je l'entendrois moi-même;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné,
Je vais dire à-peu-près ce que j'ai deviné.

C'est une vérité qui n'est point la nature;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure;
C'est la mélancolie et la mysticité;
C'est l'affectation de la naïveté;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages :

Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert ou la voix du torrent,
Ou le roi des tilleuls, ou le fantôme errant
Qui, le soir, au vallon, vient siffler ou se plaindre;
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre;
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté;
Et moins on le comprend plus on est enchanté.

J'en ai fait l'autre jour une épreuve cruelle.
J'étois dans un salon, dont la dame encor belle,
Depuis dix ou trente ans tient un bureau d'esprit,
Et fait de nos auteurs la gloire ou le crédit.
Un essaim de beautés, réfléchi par vingt glaces,
Étaloit à l'envi ses attraits et ses graces;
De leurs riches atours les yeux étoient charmés.
Le cercle étoit brillant et des plus renommés :
Un auteur romantique en faisoit les délices.
C'étoit un beau jeune homme, une tête à caprices;
Son front à demi-chauve, et le désordre heureux
Où tout l'art d'Hyppolite avoit mis ses cheveux,
Son cou penché, son air tendre et mélancolique,
Ses yeux à peine ouverts, et son regard oblique,
Tout en lui déceloit une peine de cœur,
Que de son teint fleuri démentoit la fraîcheur.
En Talma tout-à-coup mon homme se dessine;
Et, s'arrachant les vers du fond de la poitrine,

Sa languissante voix, en accents douloureux,
Psalmodie un poëme en l'honneur de nos preux.
C'étoit un feu roulant d'énigmes, d'hyperboles :
Je cherchai vainement le sens de ses paroles,
Et crus que mes voisins alloient être indignés
Des bulles de savon qu'il leur jetoit au nez.
Ce furent des bravos, des transports, des extases ;
La beauté se pâmoit en répétant ses phrases ;
Et quand il eut fini de les faire claquer,
Aucun des auditeurs ne sut les expliquer.
Je ne sais, disoient-ils, mais quels vers ! quelles rimes !
Tout est beau, tout est grand ; tous ses mots sont sublim
C'est là du romantique ! Il est charmant, divin !
Cet auteur doit prétendre au plus noble destin.
Je voulus sur un vers essayer ma critique ;
Je fus apostrophé du surnom de classique,
Et de cette hérésie atteint et convaincu,
Sous ce nom flétrissant je restai confondu.

Ne me citez donc plus Voltaire ni Racine,
Ils n'avoient point reçu l'influence divine !
Ils parloient comme on parle, et leur style bien net,
Peignoit le cœur humain comme Dieu l'avoit fait.
Cette erreur a fini comme leur renommée ;
Leur immortalité vient d'être supprimée,
Et c'est de Lilliput que l'arrêt est daté.

Il faut voir de quel air Despréaux est traité!
Ce rimeur, se traînant dans l'ornière d'Horace,
Prétendoit à son tour régenter le Parnasse,
Aux lois du sens commun soumettre l'art des vers,
Limiter le génie et lui donner des fers:
Le romantique est libre et se moque des régles.
Les chaînes, les barreaux sont-ils faits pour les aigles?
C'étoit bon pour Racine et tous les beaux esprits
Que l'hôtel Rambouillet a justement flétris.
Aussi qu'a-t-il produit? *Andromaque*, *Athalie*;
Un style fatigant par sa monotonie;
Point de verve, d'élan, rien qui vise à l'effet.
Voltaire s'est permis de le trouver parfait...
Hélas! qu'en savoit-il, lui qui rimoit à peine!
Les vers trop aisément s'échappoient de sa veine;
Le style de sa prose est trop simple et trop clair;
Ses histoires d'ailleurs sont des contes en l'air.
Regnard fait rire encor la vile populace;
Mais sa plaisanterie est de mauvaise grace.
Jean-Jacques, trop diffus, manque de profondeur.
Fénélon est sans nerf, sans pompe, sans couleur.
Corneille, que soutient une vieille énergie,
S'il n'étoit inégal n'auroit point de génie;
Et Molière lui-même eût été réformé
Si le Welche et l'Anglois ne l'avoient estimé.
De ces arrêts en vain notre raison murmure;

Nous sommes les ultras de la littérature ;
Et, comme en tous pays les ultras sont des fous,
Dans Paris, sans façon, l'on se moque de nous.

Muses, à mes dépens je ne veux plus qu'on rie,
Et vous m'inspirerez suivant ma fantaisie.
Si vous dictez un vers qui ne sente l'effort,
Et qu'avant d'applaudir on comprenne d'abord,
Je le mets au rebut comme un vieil invalide.
Je veux du clair obscur, du nébuleux limpide,
De ces mots qu'à Ronsard inspiroit Apollon :
C'est le goût de mon siécle, et qui paie a raison.
Je veux que l'on m'achète, et sur-tout qu'on m'admire ;
De l'office au boudoir je veux me faire lire.
J'entends que mon libraire éléve mes écrits
A treize éditions, dussé-je en payer dix.
Je prétends qu'à tout prix on me fasse une gloire ;
Que dans tous les journaux on chante ma victoire.
J'ai la marotte enfin d'aller à l'Institut ;
Et, hors du romantique, il n'est plus de salut.

Suivez donc mes conseils, ou désertez l'Europe.
Je commence par toi, superbe Calliope,
Muse de l'épopée, et qui jusqu'à ce jour
N'a trouvé qu'un François digne de ton amour !
Console-toi ; mon siécle aura plus d'un Homère :

Nous sommes quinze ou vingt qui cherchons à te plaire.
Par mon ingrat pays fut en vain adopté
L'arrêt que Malézieu contre nous a porté.
Avant que dix moissons dans nos champs soient coupées,
Mon pays subira quinze ou vingt épopées*:
J'en fais deux pour ma part; et quoique les journaux
N'aient point à l'univers annoncé mes travaux;
Que, n'ayant point encor des prôneurs à ses gages,
Ma Minerve dans l'ombre ait tramé ces ouvrages,
Je veux au romantique en devoir le débit,
Et que tous mes rivaux en crèvent de dépit.
Ne m'inspire donc rien qui sente l'Énéïde,
L'Homère, l'Arioste, ou le chantre d'Armide:
Le vieux goût les infecte; ils ont trop de raison.
Je ne veux imiter que le sombre Milton;
Milton seul est poète, un journal le déclare;
C'est en vain que Dryden l'a traité de barbare:
Voltaire vainement nous répète vingt fois
Que, sur ses douze chants, on peut en lire trois;
Que le reste est absurde et plein d'extravagances,
Grossier, bizarre, obscur, chargé d'invraisemblances:
C'est par là qu'il nous plaît; l'ombre sert aux tableaux:
Verroit-on ses beautés, s'il n'avoit des défauts?
C'est en extravaguant qu'on est vraiment épique;
Et, moins on a de goût, plus on est romantique.

Pour toi, douce Érato, si tu tiens à Parny,
Si Dufrénoy te plaît, ton empire est fini.
Des sentiments du cœur ne sois plus l'interpréte,
La sensibilité n'est plus que dans la tête.
Le siécle n'est pas tendre, il n'est que vaporeux ;
Quand on est romantique on n'est point amoureux.
Au pied des vieux châteaux et des vieux monastères
Chante en vers ampoulés des maux imaginaires,
Fais soupirer les bois, les rochers, et les fleurs ;
Mais ne soupire pas si tu veux des lecteurs.

Laisse pleurer Thalie, on lui défend de rire ;
De nos mœurs trop long-temps elle a fait la satire :
Elle frondoit le vice, et croyoit bonnement
Que les sots étoient faits pour son amusement.
Quelque puissant du jour pourroit s'y reconnoître ;
Le public en riroit, cela ne doit pas être ;
Mais Thalie à son gré prendra ses libertés
Dans le cercle amusant de nos infirmités.
Qu'un aveugle, un boiteux, un sourd, un cul-de-jatte,
Un héros, dont le cou se perd sous l'omoplate,
Dans un drame bien noir s'introduise à propos,
Le parterre attendri poussera des sanglots.
Peut-être direz-vous qu'en adoptant les larmes
La joyeuse Thalie a perdu tous ses charmes ;
Qu'autrefois chaque Muse avoit son genre à part :

C'est ainsi que pensoient et Molière et Regnard;
Mais notre romantique a brisé ces barrières,
Confondu tous les goûts, les régles, les manières.
Nos comiques du jour veulent toucher le cœur :
Lachaussée, auprès d'eux, étoit un vrai farceur;
Et, si le goût anglois envahit notre scène,
Nous irons quelque jour rire avec Melpoméne.

Shakespear est dans ce genre un poëte sans prix :
Quelle variété régne dans ses écrits !
C'est tour-à-tour Sophocle, et Térence, et Paillasse;
Nul ne fait mieux que lui parler la populace,
Ne passe avec plus d'art du sublime au bouffon.
Rien n'est plus amusant que l'Eschyle breton :
Il nous porte à son gré du Tibre à la Tamise,
Du Nil au Capitole, et de Chypre à Venise;
Mêle aux discours des rois les lazzis des manants;
Confond les savetiers avec les conquérants;
Et des trois unités méprisant l'hérésie,
Mettroit le monde entier dans une tragédie.

L'Allemagne est encor un sol miraculeux;
Son théâtre est fertile en auteurs nébuleux.
Un classique rira de leur style emphatique,
Et du fatras pompeux de leur métaphysique :
Peut-être dira-t-il qu'aux plus mâles beautés

Ils mêlent du pathos et des absurdités;
Que l'amour dans leurs vers est un dévergondage;
Que chez eux les héros font du marivaudage.
Eux seuls sur le théâtre ont porté la terreur :
Qui n'a point lu Schiller ne connoît point l'horreur.
Du tragique bourgeois il est le vrai modèle :
De sa plume de fer le vitriol ruisselle.
S'il n'agit sur les cœurs, il agit sur les nerfs.
C'est un vrai cauchemar qu'on a les yeux ouverts :
Il suffoque; et malheur aux petites maîtresses
Qui voudroient sans éther assister à ses pièces.

Mais si parmi les Goths, les Pictes, les Teutons,
Nos rimeurs aujourd'hui vont prendre des leçons,
Que nos historiens n'en suivent point la trace,
Et des Anglois sur-tout n'imitent point l'audace.
Avec trop d'équité jugeant les souverains,
D'un œil trop philosophe ils ont vu les humains.
Avec trop de raison leur histoire est écrite;
Ils suivent de trop près Tite Live et Tacite.
Nous faisons beaucoup mieux; et, malgré les jaloux,
La prose romantique a surgi parmi nous.
En vain de ses écrits Walter Scott nous inonde,
Nous divaguions en prose avant qu'il fût au monde.
Le style romantique a, dès le consulat,
Ouvert l'académie et le conseil d'état.

On en fit des sermons et des réquisitoires;
On en fit des romans, on en fit des histoires;
Et la gauche et la droite, adoptant ce jargon,
En font à la tribune au nez de Cicéron.

Je ne veux point ici blesser la modestie
Des prosateurs fameux qu'admire ma patrie;
Mais je loûrai leur style et leurs descriptions,
La grace et la clarté de leurs inversions,
Le fracas de leurs mots, et ces phrases sublimes
Qui, pour être des vers, n'ont besoin que de rimes.
Un Boileau n'y verroit que du bruit, du clinquant;
Mais tout, jusqu'à leurs points... m'en paroît éloquent.

Vous me direz en vain que ce genre est bizarre,
Qu'il infecta Paris d'une école barbare;
Que, le maître excepté, ces nouveaux Lycophrons
Devroient tenir séance aux petites maisons;
Que, ne pouvant du maître imiter le génie,
A défaut de sa verve ils ont pris sa manie;
Que pour être immortel il faut du sens commun,
Et que les temps futurs n'en connoîtront pas un.
Que nous fait l'avenir si nous vivons célèbres?
Si le siècle applaudit nos œuvres de ténèbres;
Si nos contemporains, sur la foi des journaux,
Nous prennent bêtement pour des soleils nouveaux;

Si, courbés sous le poids des honneurs littéraires,
Nous voyons, l'or en main, accourir les libraires;
Si, grace à nos patrons, la cassette du roi
Nous paie en bons louis nos vers de faux aloi!
Irai-je démentir et la cour et la ville,
Traiter tout un public de dupe et d'imbécille?
J'aime mieux me moquer de la postérité,
Escompter en lingots mon immortalité.
L'argent et les honneurs valent mieux que la gloire;
Il faut soigner sa vie et non pas sa mémoire.
Que m'importe après tout que mon pays ait tort?
Qu'ai-je à faire d'un nom cent ans après ma mort?
Que me sert d'enrichir l'éditeur de mes œuvres,
Si j'ai toute ma vie avalé des couleuvres?
Redresse qui voudra les erreurs des mortels!
Je cède au vent qui souffle, et comme tels et tels,
J'aime mieux être enfin un seigneur en nature,
Un Chapelain vivant, qu'un Homère en peinture.

M. VIENNET.

LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Lybie,
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel :
Les peuples sont venus ; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du soleil découvre son portique ;
Et l'Arabe, en ces mots, commence le cantique :

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents ;
« Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Apparois, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadème,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image ;

Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux;
Qu'il brille, ce regard, qui des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des cieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
« Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage,
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge.
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour,
De ta centième année éclaire le retour:
Beau Phénix! Ah! dis-nous quel jour te vit éclore;
Es-tu né d'un rayon de la vermeille aurore?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts?
Ou, quand régnoient au loin les ténèbres profondes,
Reposois-tu déja dans le berceau des mondes?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
« Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatants,
O combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts des temps!

LA JEUNE CATALANE.

ÉLÉGIE.

Sœur Camille, recevez-moi;
Je veux vivre et mourir sous votre sainte loi.

Bien jeune et déja seule, on me nomme Angéline;
Je pleure mes parents que je n'ai pu sauver,
Et vous voyez une orpheline
Qui veut gagner le ciel pour les y retrouver.

Esquif abandonné, je préviens le naufrage,
A vos travaux sacrés je me voue à jamais.
Vous semblez redouter ma foiblesse et mon âge;
Je suis forte... j'ai du courage.
J'ai vu mourir ma mère, et Gusman que j'aimois.

Avril se couronnoit de ses fleurs les plus belles,
Quand ma mère me dit un jour:
Gusman doit aux autels te donner son amour,
Lorsque le citronnier prendra ses fleurs nouvelles.

Elle ignoroit, hélas ! qu'au sein de ces beaux lieux
Un horrible fléau s'amassoit sur nos têtes,
Qu'il alloit apparoître au milieu de nos fêtes,
Et qu'il devoit frapper ceux qu'on aimoit le mieux.

Quel temps pour votre hymen, dit ma mère alarmée,
Lorsque la piété, la douleur et l'orgueil
Laissent passer la mort en silence et sans deuil ;
Lorsque l'église sainte, aux fidèles fermée,
Repousse la prière et même le cercueil.

C'en est fait, et la fièvre inégale et brûlante
Dans le même tombeau va nous ensevelir.
Gusman la regardoit ; il prend ma main tremblante,
Et me dit : La vois-tu pâlir ?

Le mal l'avoit saisie au sein de sa famille,
Et son bras défaillant sembloit nous repousser,
Et ses cris répétoient : Qu'on éloigne ma fille !
Je veux mourir sans l'embrasser !...

Et moi, près de son lit, d'elle seule occupée,
Profitant du désordre où flottoit sa raison,
Sur son front, sur ses mains j'essuyois le poison ;
C'est la première fois que je l'avois trompée.

Elle mourut sans moi... Je la vis expirer,
Et je l'aurois bientôt suivie,
Si Gusman ne m'eût dit : Tu m'as donné ta vie,
Conserve-la pour moi... C'étoit pour le pleurer!...

L'indomptable fléau nous atteignit ensemble!
Je m'écriai soudain : Mon Dieu, je te bénis,
Qu'au moins le tombeau nous rassemble!
Mais Dieu ne voulut pas que nous fussions unis.

Quand le mal affoibli suspendit mon délire,
Gusman n'étoit pas là pour mon premier sourire,
Et je demeurai seule en ce lieu de douleurs!
Nos citronniers pourtant avoient repris leurs fleurs.

Mon refuge est en vous, dans vos devoirs austères,
O vous que ma patrie accueille avec transport;
Vous qui nous apportez, colombes salutaires,
Le rameau consolant dans l'arche de la mort.

Des vierges sur mon front attachez la couronne,
Et que vos saints travaux raniment ma langueur;
Seulement laissez-moi le nom de ma patronne,
Qui mit ce dessein dans mon cœur.

M. Alex. Guiraud.

ÉPITRE

A UN AMI EN DISGRACE.

Seroit-ce un songe? Hier, au faîte des honneurs,
Tu pouvois, entouré d'un essaim de flatteurs,
Commander aux plaisirs, distribuer des graces;
Aujourd'hui, te voilà courbé sous les disgraces,
Abandonné de tous et dévoré d'ennui.
Ton fragile bonheur comme un éclair a lui.
Euphémon, ma tendresse en sera plus pressante.
Quand la fortune fuit, l'amitié se présente.
On ne me vit jamais, l'encensoir à la main,
T'aduler lâchement dans ton heureux destin.
Je désertai sans bruit ton cercle parasite;
Je te suivis de loin; j'épiai ta conduite:
Tes courtisans pouvoient l'approuver au hasard;
Moi, si je t'avois vu donner dans quelque écart,
Plein de zele pour toi, ma voix improbatrice
Eût fixé tes regards sur le tableau du vice.
Tu m'aurois écouté; car, en tout temps, l'honneur
Éclaira ta raison comme il nourrit ton cœur.

L'honneur est le soutien du juste qu'on opprime.
Il falloit aux méchants une illustre victime;
Tu tombes sous leurs coups. Tu leur dois tes revers;
Non, tu leur dois plutôt d'avoir brisé tes fers.
Ivre de longs succès, si ton ame novice
Ne peut d'une disgrace endurer l'injustice,
Tu la retremperas au creuset du malheur.
Tu sauras, dédaignant l'éclat et la grandeur,
Jouir d'un doux repos. Mais de la calomnie
Laisserai-je, dis-tu, la fureur impunie?
Faut-il voir triompher mes lâches ennemis?
Aux épreuves du sort soyons d'abord soumis,
Euphémon. Tôt ou tard l'intrigue se dévoile,
Et de la vérité le temps léve le voile.
Contre la calomnie on s'armeroit en vain:
De ses serpents dans l'ombre apprêtant le venin,
C'est dans l'ombre toujours qu'elle aime à le répandre.
Eh quoi! même des morts elle souille la cendre;
De sa coupe homicide abreuve la vertu,
Et respire à l'aspect du génie abattu.
O combien je pourrois citer d'hommes célébres
Victimes, comme toi, de ses complots funébres!
Tu te plains; mais dis-moi, généreux Euphémon,
Vaux-tu mieux que Socrate, Aristide, Cimon?
Au cygne de Cambrai te crois-tu préférable?
Eh bien, tous ont ployé sous le faix qui t'accable.

L'impure calomnie osa les assaillir;
Elle put les blesser, mais non les avilir.
Comme eux, triste jouet de ses noirs stratagèmes,
Contre toi, j'en conviens, elle éclate en blasphèmes.
Ces blasphèmes, crois-moi, sont des titres d'honneur.

Au sein de l'amitié viens renaître au bonheur ;
Viens, Euphémon : bientôt nous oublierons ensemble
Les peines que sur toi l'imposture rassemble.
Tu trouveras la paix dans nos heureux foyers
Mais il faut, plus modeste, à des goûts casaniers
Savoir t'accommoder. Il faut dans la retraite
Triompher des dégoûts de ton ame inquiète,
Et, transfuge des arts que tu n'as délaissés
Que pour de vains honneurs tout-à-coup éclipsés,
Revenir à leur culte, essayer de leurs charmes,
Et contre les ennuis leur emprunter des armes.
—Qui, moi? cacher mes jours dans cette obscurité,
Diras-tu? D'un Alceste ai-je donc hérité?
Si je fus inhabile à conjurer l'orage,
Dois-je fuir les humains? Au fond d'un ermitage
Irai-je, sot boudeur, m'ensevelir vivant?
Non, je ne brûle point d'un zéle aussi fervent.

Seroit-ce ta réponse à mes conseils austères,
Euphémon? Apprends-moi ce que tu leur préfères;
Dis-moi si tu n'es pas encor désenchanté
D'un monde où tu n'as vu qu'intrigue, fausseté.

Hélas! dans cette arène où brillent tant d'athlètes,
Combien n'en est-il pas qui, comptant leurs défaites,
S'obstinent à lutter et succombent toujours!
L'ennui semble filer la trame de leurs jours.
Tout s'annonçoit pour eux d'un favorable augure;
Ils osoient se montrer, riches de leur droiture,
Sur ce pompeux théâtre où le plus doux accueil
A leurs yeux éblouis déroboit maint écueil;
Ils étoient enchantés des manières polies;
Mais la duplicité les avoit avilies.
La haine à la louange empruntoit son encens;
De la bonté l'orgueil prenoit les doux accents;
Et, tu dois l'avouer: là, celui qui s'ennuie,
Bien loin de s'affliger des dégoûts qu'il essuie,
D'un air de volupté colore son dépit,
Puis il ronge son frein, se modère et gémit.
Ce tableau s'offre à moi sous un jour plus aimable,
Diras-tu; que des sots y trouvent tout blâmable,
C'est dans l'ordre: fronder est leur triste talent.
Laissons-les contester. Convenons que, souvent,
Les graces, ce bon ton qu'on acquiert dans ce monde,
De nos prospérités sont la source féconde.
Soit; mais il faut subir ses caprices, ses mœurs;
Esclave, il faut baiser des fers chargés de fleurs.
Est-ce là le bonheur, Euphémon? Non, sans doute!
Pour le trouver, crois-moi, suivons une autre route,

Et nous le saisirons sans faire aucun effort.
Je t'ai vu quelquefois envieux de mon sort,
Quand peut-être déja le tien faisoit ombrage:
Comme un ruisseau qui fuit caché sous le feuillage,
Mes heures s'écouloient dans le calme et l'oubli;
Et leur paisible cours, par les arts embelli,
Me laissoit mieux goûter les doux fruits de l'étude.
J'étois sur l'avenir sans nulle inquiétude;
Mais aussi du présent comme je jouissois!
Du faste et des grandeurs quand tu te repaissois,
Quand dans le tourbillon tu fatiguois ta vie,
Bercé des plaisirs purs dont mon ame est ravie,
Je crayonnois un site, ou rêvois quelques vers;
Loin du bruit des cités j'oubliois l'univers;
Inspiré, je puisois dans l'onde Aganippide;
J'accusois du soleil la course trop rapide;
J'aurois voulu pouvoir seul arrêter le temps.
Alors tu te vouois à des soins importants:
Tu tenois attachés à ta noble carrière
Les nombreux intérêts d'une contrée entière;
Je vivois inconnu, tous les yeux t'observoient;
Mille soucis rongeurs en tous lieux te suivoient;
Je te voyois au loin briller, chêne superbe,
Quand moi, frêle roseau, je me cachois dans l'herbe.
Soudain avec fracas la foudre t'a brisé.
Je te suivis; du sort je suis favorisé.

Toutefois un revers te rappelle à la vie;
Esclave du public, poursuivi par l'envie,
Euphémon, tu n'a pas encor vécu pour toi.
Des devoirs rigoureux t'en imposoient la loi.
Dans le monde, il est vrai, cherchant à te distraire,
Parfois tu t'égarois. Oh! tu vas, je l'espère,
D'Armide abandonnant le palais enchanté,
Sous le toit de Bias te trouver transporté.
Viens; l'amitié fidèle est le plus sûr asile.
A l'abri des méchants le sage y vit tranquille :
Des caprices du sort il sait se consoler.
Ta disgrace n'a rien qui puisse t'accabler.
Le malheur n'est honteux qu'autant qu'on le mérite.
Il faut, cher Euphémon, que le tien te profite.
Au cri des passions garde de t'éveiller :
L'aigreur fut, en tout temps, un mauvais conseiller.
Repoussant désormais tout esprit de vengeance,
Envers tes ennemis montre de l'indulgence;
Oppose le courage à ton cœur abattu;
Mais à la calomnie oppose ta vertu.

M. J. A. Marc.

LE LIT DE MORT

D'UNE VIEILLE RELIGIEUSE.

ÉLÉGIE.

L'airain du monastère a frémi lentement ;
Redites, jeunes sœurs, votre vive prière :
    Sur une couche octogénaire,
La mère Élisabeth touche au dernier moment.

    Naguère encor sa voix pieuse
    Présidoit à vos saints concerts,
    Quand la voûte religieuse
Répétoit votre hommage au Dieu de l'univers.

Que de jours consacrés à guider la foiblesse
    Dans le sentier de la vertu !
A calmer de vos sens la dangereuse ivresse !
A ranimer la foi dans un cœur combattu !
Tous ses pensers mondains étoient pour la misère ;
Et la nuit la voyoit, dans sa cellule austère,

Filer des vêtements de lin
Pour le vieillard infirme et le pauvre orphelin.

Auprès du lit fatal d'une jeune mourante,
Elle savoit des mots qui charmoient la douleur;
Elle parloit de Dieu, d'avenir, de bonheur,
Jamais de la famille absente;
Et l'ame rassurée à sa voix consolante
Du terrestre séjour s'envoloit au Seigneur.

La voilà devant Dieu : tout gémit autour d'elle;
Mais son cœur n'a jamais connu le repentir,
Et calme elle redit d'une voix solennelle
L'hymne de ceux qui vont mourir.

Approchez, jeunes sœurs, votre seconde mère
Veut encor vous bénir une dernière fois;
Et, pour rendre à vos yeux sa perte moins amère,
Elle vous montre une humble croix.

Mais déja sa gloire s'apprête;
Bannissez vos pleurs superflus !
Que ce jour de douleur devienne un jour de fête !
Et révérez au ciel une sainte de plus.

M. Ernest de Blosseville.

LA NEIGE.

BALLADE.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé;
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher.

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protége,
Le roi pourtant regarde, et voudroit ne pas voir,
Car il craint sa colère et sur-tout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit ne dormant pas dans la secréte tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire;
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint les foibles pieds
Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés.

Lorsque arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Léve un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours;
Puis repart chancelant et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,

Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens.

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants trembloient en abaissant leur front,
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnoit la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde

Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un oblique regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et pleurante elle attend l'orage qui s'apprête;
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'empereur sourioit en versant une larme
Qui donnoit à ses traits un ineffable charme;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et, d'une voix très douce, il dit : Bénissez-les.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé.

M. le comte ALFRED DE VIGNY.

LE BON VIEUX TEMPS.

Maudit soit le temps où nous sommes :
Honneur à nos bons vieux parents !
Nos pères étoient de grands hommes
Beaucoup plus grands que leurs enfants.
Tout étoit grand dans leurs manières,
Grande soif et grand appétit,
Grandes lances, grandes rapières,
Grand feu, grande table, et grand lit.

Qu'on fût en paix, qu'on fût en guerre,
Ils se couvroient le corps d'acier ;
En gens prudents ils faisoient faire
Leurs habits chez le serrurier.
Si dans la saison printannière
Ce poids leur échauffoit le sang,
Ils se mettoient à la légère
En déshabillé de fer-blanc.

La médecine et la chimie
N'avoient pas fait de grands progrès.

Qu'arrivoit-il ? de maladie
L'on ne mouroit presque jamais.
Mais, en dépit de cet obstacle,
La mort n'alloit pas moins son train ;
Alors on mouroit d'un miracle
Comme aujourd'hui d'un médecin.

Le diable n'ayant pas encore
Imaginé les procureurs,
Thémis, qui si bien nous dévore,
Alors ménageoit les plaideurs.
D'une façon simple et touchante
On traitoit le droit au Palais,
Et quelques pintes d'eau bouillante
Jugeoient à fond tous les procès.

Jamais les époux en querelle
N'alloient étourdir le voisin.
Madame étoit-elle infidèle,
On la mettoit au souterrain.
J'avouerai cependant, mesdames,
Que cela me semble un abus ;
Car il se trouvoit plus de femmes
Dessous la terre que dessus.

Pour éclaircir quelque mystère

Entre gens issus de bon lieu,
En champ clos on portoit l'affaire
A l'arbitrage du bon Dieu.
Aussi bien qu'au temps où nous sommes
Le bon droit éclatoit d'abord;
Le ciel jugeoit comme les hommes,
Le plus foible avoit toujours tort.

On convertissoit l'ignorance
Avec un zéle des plus chauds,
Et l'on brûloit alors en France
Autant de gens que de fagots.
Par un exemple bon à suivre,
On coupoit racine à l'erreur,
Et quand on brûloit un sot livre
On en brûloit aussi l'auteur.

Je conclus que jamais notre âge
Ne vaudra le bon temps passé;
Que si l'homme étoit plus sauvage
Il étoit aussi plus sensé.
Mais ne fût-il pas sans reproche,
Avouons tous qu'il étoit beau
Le temps où l'on mettoit en broche
Un bœuf au lieu d'un aloyau.

M. J. Boucher de Perthes.

LICORIS ET IDA,

OU

LES PLAINTES.

IDYLLE.

IDA.

Les lilas ont refleuri deux fois, deux fois la passagère hirondelle a reparu dans le hameau, depuis le jour où, trop crédule et rassurée par tes serments, j'ai pu sacrifier au desir de te plaire les saintes lois de la pudeur... Et pour prix de tant d'amour, tu me fuis !... Tu me fuis, sans songer si je pourrai survivre à la perte de mon honneur et de mon amant ! Ne crains pas que je t'accuse ; la bergère qui n'est plus aimée a-t-elle le droit de faire des reproches ? elle peut au moins parler de son amour. O Lycoris ! quelle autre t'aimera comme moi ? Quelle autre, comme moi, mettra son bonheur à t'aimer ? Sois inconstant et parjure, tu le peux ; pour m'oublier, jamais. Vivante, tu craindras de me rencontrer ; après ma

mort, je t'apparoîtrai en songe pour troubler ton repos. Apprends-moi donc ce qui t'oblige à changer? Elle est plus belle que moi, celle que ton cœur me préfère aujourd'hui; j'en conviens, elle est plus belle, mais sa tendresse ne sauroit se comparer à la mienne. Sa beauté s'effacera promptement; chaque année, chaque mois, chaque jour, en emportera quelque chose, et tes yeux à la fin auront peine à la reconnoître. Mais rien ne peut affoiblir un sentiment quand il est profond, et le temps passe sans y porter atteinte; le cœur ne sauroit vieillir. Ah, Lycoris! Lycoris! quelle folie est la tienne, de préférer de vains charmes, des attraits périssables, à tout ce que la passion a de plus tendre et de plus exalté!

LYCORIS.

Bergère, j'appréhende ton inconstance. Ce que tu as fait pour moi, tu peux le faire pour un autre; celle qui.... tu m'entends.... Quels garants puis-je avoir de ta fidélité?

IDA.

N'avois-tu pas mon amour? Puisqu'il ne te suffit pas, tu auras ma mort, oui, ma mort; le dur reproche que tu viens de me faire est pour moi l'ordre de mourir. Tu connoîtras alors quel cœur tu avois trouvé, quel cœur tu as offensé. Ingrat! par quel prix as-tu mérité l'amour que j'éprouve pour toi, et

le sacrifice que je te fais de mon existence! Adieu, Lycoris, adieu! pleure, pleure sur moi, pleure mon trépas; il est prématuré: c'est toi, c'est ta rigueur, c'est ton injustice, et ta défiance qui vont avancer mon heure fatale; c'est ta main, barbare et chère à-la-fois, qui tranche avant le terme le fil de mes tristes jours.

LYCORIS.

Ida, ma chère Ida, que dis-tu? que veux-tu faire? Arrête, je t'en conjure: qu'as-tu besoin de mourir pour me prouver ton amour? Vis au contraire, vis pour m'aimer, pour être aimée à ton tour, aimée éternellement. Ce jour va nous unir à jamais; courons au temple, et prenons la majesté des dieux à témoin de notre auguste serment.

IDA.

Avec quel transport je te suis! j'allois mourir de douleur, et je crains de succomber à l'excès de ma joie; et cependant, jamais, non, jamais la vie ne me fut aussi chère.

M. Talairat.

ÉPITRE

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Jouis, le front courbé sur ton docte digeste;
Subis de ce fatras la lecture indigeste;
Amuse-toi, Damon : je n'en suis point jaloux,
Et jamais sur les miens je ne régle les goûts.
Fais comme moi : consens, philosophe commode,
A laisser sans façon chacun vivre à sa mode.
Tu te plais, toi, Damon, aux travaux sérieux;
Et moi je suis d'avis qu'ils sont fort ennuyeux.
Les sciences pour toi sont un objet d'envie;
Moi j'aime les beaux-arts; ils enchantent ma vie;
Et, sans me condamner à des soins importants,
Comme un autre, à la fin, je triomphe du temps.
Cédons à notre étoile, et soyons moins sévères.
Ces principes, dis-tu, sont de folles chimères.
On use ainsi la vie à des frivolités,
Quand on pourroit, cherchant d'utiles vérités,
Justifier du temps l'emploi le plus louable.
Eh bien, sage Damon, sois cet homme estimable :

D'autres t'imiteront; mais, je t'en fais l'aveu,
J'entends suivre mes goûts. Libre, content de peu,
De la protection craignant la servitude,
Préférant aux honneurs la retraite et l'étude,
Je vis en paix, caché dans un état obscur
Où, loin des envieux, je conserve un cœur pur;
Où j'ai de doux loisirs que j'emploie avec zèle
Au culte des beaux-arts, à l'amitié fidèle;
Je suis heureux.—Fort bien! Et tu crois faire assez?
—Oui.—Voilà des loisirs, certes, bien dépensés!
—Quoi! suis-je donc oisif?—Quel mérite! plus sage,
Tu saurois de ton temps faire un meilleur usage.
—Je crois payer ma dette à la société.
—Oui, vraiment! Et ces riens dont tu fais vanité
Sont à tes yeux, sans doute, un tribut légitime?
—De mes délassements va-t-on me faire un crime?
—Non; mais on peut, du moins, remplir mieux ses loisirs.
O combien d'esprits forts, ennemis des plaisirs,
A des riens plus pompeux et non moins inutiles
S'épuisent, enchantés de leurs veilles stériles!
Je ne les blâme point. Atomes effrontés,
Grands ou petits, d'orgueil nous sommes tous frottés.
C'est un travers qui tient à l'humaine foiblesse;
Et de là, bien souvent, la vérité nous blesse.
Mais, sont-ils occupés, les hommes sont contents.
Chacun croit mieux qu'un autre utiliser son temps.

C'est là qu'on reconnoît *la poche de derrière.*
Un voisin rarement fait ce qu'il devroit faire:
Il étourdit sa vie, et, dans un sot état,
Tranche de l'important, et n'est rien moins qu'un fat.
Tout emploi qu'on n'a pas n'est qu'une bagatelle.
La carrière qu'on suit est toujours la plus belle.
Nous verrons, plein de morgue, un Vestris avancer
Qu'on est assez savant alors qu'on sait danser.
Un piqueur veut qu'on chasse; un régent veut qu'on lise.
Que faites-vous? Priez, nous dit l'homme d'église.
Quand il faut prier Dieu, vous manquez de loisirs,
Et vous en trouvez bien pour de mondains plaisirs!
Tu vois de ses penchants comme on est fanatique;
Et comme on peut vanter ce qu'un autre critique,
Bien fou qui se croiroit en tout point estimé:
Ce qu'on loue aujourd'hui demain sera blâmé.
Antoine auroit-il tort, dans sa franche rudesse,
De gourmander Boileau de sa docte paresse?
Je ne sais lequel est le plus laborieux.
Le travail de l'esprit est le seul à tes yeux;
Soit: mais songe aux abus. Fainéant incurable,
Ariste soutiendra que le travail l'accable;
Qu'il y rêve la nuit; qu'il s'y morfond le jour,
Et n'a pas un instant pour faire aux grands sa cour.
Le croirois-tu? chargé du faix de sa paresse,
Son esprit soucieux se promène sans cesse

Des travaux de la veille à ceux du lendemain;
Mais agir par lui-même, il l'essaieroit en vain.
Profitant des secours d'une main étrangère,
Préoccupé d'un rien, avec l'air de tout faire,
Le travail, quel qu'il soit, est fort peu de son goût.
  Des Alcippes, mon cher, on en trouve par-tout;
Par-tout nous rencontrons de ces êtres frivoles
Qui, toujours occupés, ne le sont qu'en paroles.
Qu'importe? J'en connois qui sont de bons vivants;
Témoin Florval : Dieu sait comme il use du temps!
Vois-tu s'adoniser ce barbon petit-maître:
Sa glace est, à ses yeux, infidèle, peut-être;
Il en gémit. Ses traits sont loin d'être flattés,
Dit-il; puis, se parant de cheveux achetés,
Il fredonne un couplet, se parfume, se mire;
Forme avec art le nœud d'un riche cachemire;
Choisit dans son écrin le rubis le plus beau;
Médite gravement un costume nouveau,
Et desire en cela de passer pour un aigle.
Combien de temps exige une toilette en régle!
Ami, tu n'en crois rien, toi qui ne penses pas
Que l'habit soit compté pour beaucoup ici-bas,
Et que souvent à plaire il rende l'homme habile.
  Mais quoi! je vois déja se soulever ta bile.
Que vais-je t'ennuyer de ces petits travers?
N'est-il pas de sujets plus dignes de mes vers,

Diras-tu ? Toutefois à la molle indolence
Tu ne me verras point prodiguer l'indulgence.
Personne plus que moi ne hait l'oisiveté,
Vice du lâche, écueil de la félicité;
Mais je suis tolérant : quelque chose qu'il fasse,
L'honnête homme toujours à mes yeux trouve grace.
Je souffre volontiers qu'il s'occupe à son choix.
Nous ne pouvons pas tous, dotés de hauts emplois,
Du peuple émerveillé captiver les suffrages;
Ni, créateurs féconds de sublimes ouvrages,
Par d'éclatants succès marquer tous nos instants.
Il suffit à mon gré d'employer tout son temps,
D'avoir la paix du cœur, de jouir de la vie,
D'être heureux, en un mot. Voilà ce que j'envie;
Et, bien loin de briguer l'éclat d'un nom fameux,
Je mets, chétif mortel, des bornes à mes vœux,
Quand je vois tel Crésus dont le destin se joue,
Hier, au plus haut poste, aujourd'hui dans la boue.
— Bien! applaudissez-vous de votre obscurité.
C'est rendre un grand service à la société;
Et si chacun suivoit des maximes pareilles,
Nous verrions, à coup sûr, éclore des merveilles!
Voilà de tes grands mots, Damon; et tu prétends
Qu'on peut, sans être oisif, fort bien perdre son temps.
L'agréable n'est rien; tu ne vois que l'utile;
Je dis plus : sur ce point censeur trop difficile,

A tes stoïques yeux il n'est pas de degrés;
Et tu trouves par-tout des flots de désœuvrés
Courant tous au plaisir. Tu ne saurois comprendre
Qu'à sa perfide amorce on se laisse ainsi prendre.
Allons, poursuis, Damon ; j'entrevois ton dessein :
Tu veux faire la guerre à tout le genre humain.
— Je la ferai, du moins, aux lâches optimistes.
— Soit; mais en ce beau rêve, ami, si tu persistes,
Si de nous régenter tu conçois le besoin,
Attends-toi, digne Alceste, à prêcher sans témoin.
Mentor de Dorilas, dis-nous s'il se corrige;
Si, d'après tes conseils, toujours il se dirige;
Si l'étude nourrit ses éternels loisirs?
Je le crois peu jaloux de si nobles plaisirs.
Il aime à s'occuper librement et sans peine;
Tu traînes, selon lui, péniblement ta chaîne,
Et la sienne est légère, elle est toute de fleurs.
Tu conviens qu'il est bon, qu'il a de douces mœurs;
Seulement tu voudrois qu'à tes vœux moins rebelle,
A d'utiles travaux il essayât son zèle.
Chacun l'aime pourtant et se plaît avec lui.
Nul ne possède mieux l'art de chasser l'ennui;
Mais faut-il s'appliquer, son esprit indocile
Préfère bien souvent l'agréable à l'utile.
Peut-être est-ce un défaut qui nuit à ses succès.
Toutefois son penchant pour le calme et la paix

Aux desirs inquiets tient son ame fermée.
Crois-tu que les honneurs, le rang, la renommée
Aient du charme à ses yeux? Il les craint, il les fuit;
L'aisance et le repos, voilà ce qu'il poursuit;
Et c'est agir en sage. Eh! qu'est-ce que la vie?
A peine en jouit-on qu'elle nous est ravie.
Faut-il sur cette mer où nous jeta le sort
Sans cesse s'agiter pour arriver au port?
Ne peut-on échapper sans honte à la tourmente,
Et dans la traversée est-ce l'écueil qui tente?
Et moi, foible pilote, irai-je me charger
De pesants avirons pour mon canot léger?
Irai-je en pleine mer m'exposer au naufrage,
Quand je puis, doucement côtoyant le rivage,
Me dérober sans peine à des flots dangereux?
Si le trajet est court, du moins qu'il soit heureux!

M. J. A. Marc.

LA SŒUR GRISE.

ÉLÉGIE.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle ;
Mes jeunes sœurs pleuroient, ma pauvre mère aussi.
Oh ! qu'un regret tardif me rendroit criminelle !
Ne suis-je pas heureuse ici ? . .

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée :
Dieu qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens !
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point : et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurois dû le connoître
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Foible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu. . . .
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde?
  Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul, ici, doit nous glacer d'effroi?

Ici, la charité remplit mes chastes heures.
Le malheureux bénit ma main qui le défend :
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures :
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures,
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
  Vont peut-être se préparer;
Que des fleurs dont ma mère aimoit à se parer
  Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille, et je prie..., et ne dois point pleurer!

O de mes premiers jours images trop fidèles!
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs.
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
  Le front ceint de roses, comme elles.

  Vaine illusion d'un instant,
Dont le charme confus douteuse encor m'éveille!
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille.
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là, naguère une pauvre fille
Me disoit en pleurant : Dieu finit mes malheurs.
J'étois orpheline, et je meurs
Sans avoir connu ma famille...
Moi, j'ai quitté la mienne... et nous mêlions nos pleurs...

J'avois une famille, et pourtant je l'oublie;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil
Quand le pauvre a pressé de sa main affoiblie
Ma main qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix, à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité :
Que dis-je ? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.

Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son ame;
Au mourant, de prier pour moi.

M. Alex. GUIRAUD.

A M. N...C,

En lui envoyant un exemplaire du premier recueil de mes poésies, dédié à mon frère aîné.

Bien jeune encor, sur le Parnasse,
Sans que rien ait pu m'arrêter,
Épris des doux accents d'Horace,
D'un pas ferme j'osai monter;
Et là, plein d'un heureux délire,
Idolâtre amant des beaux vers,
J'appris à tirer de la lyre
Quelques mélodieux concerts.
De Cythère le dieu perfide
Vint doubler ces feux indiscrets;
Et, m'offrant son flambeau pour guide,
Bientôt me fit boire à longs traits
A la fontaine Aganippide.
Je fus trahi : l'amour cruel,
Le jour où sa main nous couronne,
Promet un bonheur éternel
Que bien rarement il nous donne.
Trompé dans mes plus chers desirs,

Triste victime du caprice,
A la lyre consolatrice
Je confiai mes déplaisirs;
Et des belles fuyant les ruses,
Plus tranquille de jour en jour,
Dans le doux commerce des Muses
J'oubliai les torts de l'amour.
Combien, au sein de leurs demeures,
Dégagé de honteux liens,
Dans leurs paisibles entretiens
Je coulai d'agréables heures!
Sur les roses de l'Hélicon
Voltigeant ainsi qu'une abeille,
Des fleurs que fait naître Apollon
J'eus bientôt rempli ma corbeille;
Et, pressé de les réunir,
J'en formai, sous les yeux de Flore,
Le petit bouquet inodore
Qu'aujourd'hui je viens vous offrir.
Ce don que je vous fais, peut-être
N'a rien qui puisse vous charmer;
Car dans l'art d'écrire et d'aimer
Je trouve en vous un double maître :
Mais, dans mon projet affermi,
Je ne compte point à demi
Sur vos avis que je demande;

Et j'adresse enfin mon offrande
Moins au poëte qu'à l'ami.
Heureux si vous daignez sourire
A ces bluettes qu'en jouant,
Grace à la muse qui m'inspire,
Je vais chaque jour composant :
Je sais qu'on y peut aisément
Trouver cent choses à redire ;
Mais, en charitable censeur,
Vous me passerez, je l'espère,
Le titre de mauvais rimeur,
En ma qualité de bon frère.

M. Auguste Moufle.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN GRAND AVOCAT D'UNE PETITE VILLE.

Mons Batistin, en fausset libéral,
Pour mieux nous étaler sa faconde vénale,
Tourne le mal en bien, change le bien en mal;
Il dîne du mensonge et soupe du scandale.

L'ERMITAGE.

Sur le sommet de ce coteau,
Au temps de la chevalerie,
On raconte qu'un vieux château
Dominoit au loin la prairie.
Séjour du crime, il fut l'effroi
Et le tyran de la contrée.
Sa tour antique et délabrée
Du temps enfin subit la loi.
Sur ses ruines un autre âge
Vit s'élever, à peu de frais,
Un simple et modeste ermitage,
Ombragé de quelques cyprès.
C'est là qu'un sage anachorète
Adoroit Dieu d'un cœur fervent :
Les villageois venoient souvent
Le consulter dans sa retraite.
Chéri de tous, ses soins pieux
Savoient consoler leur souffrance;
Ils bénissoient son assistance
Et s'en retournoient plus heureux.

Ainsi vécut le solitaire,
S'applaudissant de son destin,
Et vers les cieux chaque matin
Montoit sa voix octogénaire.
Un jour, ô regrets snperflus!
La nuit fuyoit devant l'aurore;
Caché sous les rameaux touffus,
Le rossignol chantoit encore....
Le saint vieillard ne chanta plus.

M. F. Delcroix.

VÉRITÉ TRISTE.

Le pis de notre destinée
N'est pas de naître pour mourir;
Mais c'est qu'à vivre pour souffrir
Notre espèce fut condamnée.
Faut-il que plaisir et bonheur
Ne fassent qu'un jour d'une année,
Lorsque ennui, chagrin, et douleur
Font un siècle d'une journée!

M. Neste.

LE ROI DES AULNES.

ÉLÉGIE.

Qui passe donc si tard à travers la vallée?
C'est un vieux châtelain, qui, sur un coursier noir,
Un enfant dans ses bras, suit la route isolée.
Il se plaint de la nuit qui voile son manoir ;
Et l'enfant (ah ! pourquoi troubler ces cœurs novices?)
Se rappelle en tremblant ces récits fabuleux
Qu'aux lueurs de la lampe, au vague effroi propices,
Le soir, près des foyers, racontent les nourrices.

Il croit voir... Il a vu, sous le bois nébuleux,
Un de ces vains esprits, de ces antiques gnomes,
Qui, railleurs et cruels, doux et flatteurs fantômes,
Se plaisent à troubler le songe des pasteurs :
Soit qu'ils poussent leur rire à de courts intervalles,
S'attachent aux longs crins des errantes cavales,
Ou prêtent à la nuit des rayons imposteurs.

Voilant de tous ses pas les riants artifices,

Le monstre, au bord des précipices,
Marche, sans les courber, sur la cime des fleurs,
Et de sa robe aux sept couleurs
Il a déployé les caprices.
A l'enfant qu'il attire il ouvre un frais chemin,
Fait briller sa couronne et sourit; dans sa main
Flotte le blanc troène et les nénuphars jaunes.
« Mon père, dit l'enfant, vois-tu le roi des Aulnes?
— Mon fils, sous mon manteau pourquoi cacher ta peur?
Du ruisseau qui nous suit c'est la blanche vapeur.
—J'entends ses sœurs courir et murmurer ensemble...
— C'est la brise du soir sous ce bouleau qui tremble :
Rassure-toi, mon fils, contre un effroi trompeur.
— Qui frémit dans les bois? — Le ramier qui s'éveille.
— Il me parle!... Entends-tu sa voix à mon oreille :
« Viens, bel enfant, j'ai des bijoux,
« Du sable d'or, de blancs cailloux;
« Ma mère de nos airs t'apprendra les cadences;
« Je sais de jolis jeux, tu verras dans nos champs
« Les chœurs variés par nos danses;
« Je t'endormirai par nos chants. »

Mon père! aux bords des eaux vois-tu là-bas sa mère?...
—Mon fils, mon cher enfant, vaine et triste chimère :
C'est le tronc du vieux saule et ses rameaux penchants.
« Bel enfant, à mes vœux docile,

« Je sers de guide à tes pas égarés.
« Pour toi mes sœurs vont, d'une main agile,
« Tresser des festons bigarrés :
« Regarde, que de fleurs au bord du lac tranquille !
« Pourquoi ces craintes, ces délais ?
« Viens, ta place est dans mon palais,
« Me résister est inutile ! »
—Mon père ! ... il m'a saisi, je souffre... ah ! sauve-moi ! »
Le châtelain frissonne : et l'enfant, plein d'effroi,
Se serre sur son cœur et demeure immobile.

Mais le vieux châtelain, pressant son coursier noir,
Et l'enfant dans ses bras, regagne son manoir.
Voilà les hautes tours et la porte propice.
Le pont mouvant s'abaisse : il entre ; et la nourrice
Apporte sur le seuil un vacillant flambeau.
Le père avec tendresse écarte son manteau.
« Soyez donc plus discrète ; il m'a durant la route,
« Isaure, entretenu des esprits qu'il redoute ;
« Il crioit dans mes bras, mais maintenant il dort :
« Reprenez votre enfant.—Oh ! dit-elle, il est mort ! »

M. H. de Latouche.

EUCHARIS A TÉLÉMAQUE.

HÉROÏDE.

Télémaque, tu fuis !... tu fuis, et loin de moi,
Lâche et parjure amant, tu cours trahir ta foi !
Elle m'appartenoit quand ton ame étoit pure.
Quel immense désert au sein de la nature !
Les pompes de la nuit et la splendeur du jour
S'éteignent pour le cœur où s'est éteint l'amour.
Je vivois et je meurs : affreuse destinée !
Sous quel astre ennemi, dieux cruels, suis-je née ?
Mon crime fut d'aimer, aimer est mon tourment;
J'appelle, il n'entend plus; j'aime, et n'ai plus d'amant.
Insensée ! est-ce à moi de parler de tendresse ?
Méprisons un ingrat, oublions ma foiblesse.
Malheureuse ! le puis-je ? Hélas ! mon foible cœur
En songeant à l'amour, rêve encor le bonheur.
Toujours il me souvient, amour, de tes délices !
Quand nos feux étoient purs les cieux étoient propices.
Tantôt dans les forêts à l'ombre d'un ormeau;
Tantôt dans la prairie aux bords d'un clair ruisseau;

Tantôt dans un réduit obscur et solitaire,
L'un près de l'autre assis, n'aspirant qu'à nous plaire,
Du myrte le plus beau nos deux fronts couronnés,
Nous vivions pour aimer et vivions fortunés.
Falloit-il donc, grands dieux, que ces jours pleins de charmes
Fussent interrompus par de vives alarmes?
Trop farouche guerrier, laisse-toi désarmer!
Pour toi je veux créer un nouvel art d'aimer.
Brave du vieux Mentor les conseils trop perfides;
Que l'amour, que ton cœur, soient désormais tes guides!
Cher amant, vois mes pleurs, connois quel est monsort;
Secours ma foible vie, ou m'apprête la mort.
  Calypso me poursuit: la déesse outragée
Sur mes tristes appas veut être enfin vengée.
Déja je l'aperçois, les yeux étincelants,
Furieuse, vers moi guider ses pas tremblants;
M'arrêter, me fixer, me reprocher mon crime,
Et le fer à la main immoler sa victime.
Télémaque, pour toi je vais perdre le jour.
La mort! voilà le prix qu'on réserve à l'amour.
Vois mon sang ruisseler de ma large blessure;
Vois mes yeux se fermer à toute la nature;
Prends pitié d'Eucharis, en ce pressant danger,
Accours pour la défendre, ou bien pour la venger.
  Que dis-je? infortunée! il me fuit, il m'abhorre!
Celui qui me trahit est celui que j'implore.

Télémaque, en ce jour, lié par d'autres nœuds,
Soupire dans Salente et rejette mes vœux.
Antiope est l'objet de sa flamme nouvelle;
Antiope a rendu mon amant infidéle.
Malheureuse, quel nom par ma main est tracé;
Eh! déja par mes pleurs ce nom est effacé.
Cruel, ignorois-tu qu'en fuyant cette rive,
Eucharis, tout le jour, toute la nuit plaintive,
De ses gémissements rempliroit les déserts!
Une grotte et ton cœur étoient mon univers!
Objet de tous mes vœux tu régnois sur mon ame;
En proie à mon amour, tout entière à sa flamme,
Je ne résistai point à tes vives ardeurs;
La fleur nourrit l'abeille, et l'amour vit de pleurs.
J'en croyois mon ardeur, j'en croyois tes promesses;
Je goûtai sans remords, et rendis tes caresses.
La vertu, c'est d'aimer; le crime est de trahir:
Toi seul est criminel... et moi, je vais mourir.
Mourir! ô sort affreux! ah! malheureuse amante!
Vivons pour nous venger, armons ma main tremblante.
Jusques aux bords lointains qui te peuvent cacher,
A travers mille écueils je cours pour te chercher.
Rien ne m'arrêtera; ta perfide maîtresse
Dans son coupable sang éteindra sa tendresse;
Et toi-même...que dis-je?... eh! jusque dans ton sein,
Qui, moi? j'irois plonger ma sacrilége main!

Non, non : il est des dieux ! ils prendront ma défense.
Tremble, leur foudre est prête ainsi que ma vengeance;
Ils sauront égaler la peine aux attentats :
L'abîme est sous tes yeux, l'enfer est sous tes pas.
Des serpents dans les mains et de vengeance avides
Accourent à mes cris les pâles Euménides :
Elles frappent ; leurs fouets, instruments des douleurs,
Arrachent à-la-fois et du sang et des pleurs.
Du triste repentir j'entends la voix plaintive !
Inutile remords et prière tardive !
Il faut que l'univers frémisse en apprenant
Quel étoit son forfait, quel fut son châtiment !
Qu'ai-je dit ? Arrêtez, dieux puissants que j'implore !
Il est coupable, j'aime ; il me fuit, je l'adore :
Et s'il faut pardonner ou punir en ce jour,
Fuyez, ressentiments, viens triompher, amour !

M. Talairat.

LA NAISSANCE DE CAROLINE.

IMITATION DE JEAN-SECOND.

Vénus étoit enceinte, et la céleste cour
En éprouvoit une douleur amère,
Craignant déja qu'elle ne mît au jour
Un fils aussi puissant que le dieu de Cythère.
Vers le maître des cieux fut alors député
L'adroit et vigilant Mercure,
Pour supplier sa majesté
De prendre, en cette affaire, une prompte mesure.
Jupiter aussitôt répond au messager :
« Allez, mon fils, allez rassurer ma famille;
« Dites-lui que j'ai su pressentir le danger,
« Et que Vénus aura, par mon ordre, une fille
« Riche d'attraits et de vertus,
« Mais qu'à la terre je destine,
« Et qu'on nommera Caroline :
« Partez donc, et ne craignez plus. »

M. P. J. Delcamp.

LE POÈTE MOURANT.

ÉLÉGIE.

Le poëte chantoit : de sa lampe fidèle
S'éteignoient par degrés les rayons pâlissants,
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhaloit ces tristes accents.

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presqu'au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le plaisir habite avec la mort.
Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort !
Volupté des amours ! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil.

Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paroîtrai pas devant le temple austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeoit les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques uns de mes vers.
Et vous, par qui je meurs, vous, à qui je pardonne,
Femmes! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour:
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poëte chantoit: quand la lyre fidèle
S'échappa tout-à-coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Millevoye.

DERNIÈRE ASSEMBLÉE DES FRANCS-JUGES.

FRAGMENT.

Au milieu d'une des forêts de la Westphalie, dans une vaste clairière, s'élève un tribunal construit avec des troncs d'arbres; aux quatre coins, sont debout quatre hommes armés de haches; en face, est placé un billot couvert d'un manteau noir, sur lequel on aperçoit une épée; et à la lueur de quelques torches attachées à des arbres, on voit se mouvoir, au loin, dans la forêt, des hommes enveloppés dans des manteaux, qui se parlent, qui se font mutuellement des signes extraordinaires, et qui se promènent dans une agitation tumultueuse.

Tout-à-coup sept hommes, enveloppés pareillement dans des manteaux et portant de hauts panaches sur la tête, montent sur le tribunal. La foule se rapproche, et se presse sur les arbres qui forment la ceinture de la clairière; les quatre hommes armés de

haches font entendre le cri sinistre de *wehem-gericht!* Quelle heure est-il? demanda le chef des sept juges. Il est la première heure du jour, répondent les quatre bourreaux. Voilà qui est bien, reprend le grand-maître en s'asseyant; et les quatre bourreaux s'écrient à haute voix: Silence à la justice des comtes libres!

Le grand-maître se lève, et dit: Ce qu'a établi Charlemagne, Sigismond peut-il le détruire? L'épée qu'il a reçue de ceux qui l'ont précédé au trône, peut-il se dispenser de la transmettre à ses successeurs? Ce n'est pas pour Sigismond, plutôt que pour chacun des empereurs qui doivent régner après lui, que nous avons été créés par ceux qui ont fondé l'empire; Sigismond n'a donc pas le droit de nous dissoudre. J'en conclus que nous devons en appeler de son arrêt aux futurs empereurs, et que nous devons subsister jusqu'à ce que nous ayons reconnu par nous-mêmes que nous sommes devenus inutiles, par un amendement véritable dans la conduite de ceux qui obéissent et de ceux qui régnent.

Le discours du grand-maître est accueilli par un murmure d'approbation; le cri de: Tribunal secret! tribunal secret! se fait entendre de toutes parts; seulement les juges tressaillirent, car il leur sembla qu'au milieu des cris de la foule, et qu'à travers le

bruit du vent, une voix avoit prononcé le cri fameux des partisans du pouvoir impérial : Tribunal défendu !

Le grand-maître se lève une seconde fois, et dit : Malheur à nous, si la haine ou l'amitié ont quelque influence sur nos décisions ! Que le sang de l'innocent retombe sur notre tête aussi bien que l'impunité du coupable. Je cite devant vous, comme coupable de trahison, le chevalier Éberhard de Wolfenbuttel. Les quatre hommes armés de haches, placés aux quatre coins du tribunal, répétèrent trois fois à haute voix : Éberhard de Wolfenbuttel.

Ici divers discours s'élevèrent entre les six autres chevaliers francs-juges. « Il y a décision de l'empereur. Qui osera se charger de l'exécution de la sentence de mort ? Malheur à ceux qui l'auront prononcée ! D'ailleurs, il n'est pas certain que nous ne servions pas ici des vengeances particulières. »

« Il n'y a point ici de vengeances particulières, reprit le grand-maître ; la loi parle : Éberhard mérite la mort ; j'ai envoyé des chevaliers pour le saisir dans son château. Il sera convaincu par nos paroles et mis à mort par nos épées. »

Pour la seconde fois, les quatre hommes armés de haches s'écrièrent à haute voix : Éberhard de Wolfenbuttel ; et la foule répondit par les clameurs : Res-

pect aux francs-juges ! exécution à la justice des comtes libres !

En ce moment, à l'extrémité de la clairière, parut un chevalier attaché sur son cheval, et conduit par quatre hommes d'armes qui marchoient l'épée nue à la main.

Deux chevaliers s'avancèrent, et reçurent à voix basse le mot d'ordre que leur transmirent les gardiens du prisonnier ; et ceux-ci, s'arrêtant à quelque distance du tribunal, s'écrièrent : Voici Éberhard de Wolfenbuttel.

La nuit étoit sombre : des nuages épais passoient rapidement sur la lune, les torches attachées aux arbres ne jetoient qu'une foible lueur. La plupart des chevaliers, épouvantés des ordres de l'empereur, craignoient également de reconnoître ceux qui les entouroient et d'en être reconnus.

— Es-tu Éberhard de Wolfenbuttel ? demanda le grand-maître au prisonnier. — Je le suis, répondit une voix que tous les chevaliers présents reconnurent pour celle d'Éberhard. On remarqua seulement que le chevalier qui étoit monté à cheval laissoit tomber sa tête sur sa poitrine : quelques uns crurent entendre un gémissement étouffé ; mais tous étoient attentifs au discours du grand-maître, et la

forêt commençoit à être agitée par une tempête prochaine.

— Éberhard, dit le grand-maître, tu es accusé de trahison; qu'as-tu à dire pour ta défense?

— La trahison, répondit Éberhard, est celle de celui qui n'a pas craint d'envoyer son fils dans mon château, sous prétexte d'hospitalité, pour s'emparer de ma personne, et pour me conduire devant ce tribunal de sang.

— Il n'y a point de trahison avec les traîtres, reprit le grand-maître.

— Je le pense ainsi, répondit Éberhard.

— Tu es accusé de trahison, reprit le grand-maître; qu'as-tu à dire pour ta défense?

— Comtes libres, soyez juges entre lui et moi, repartit Éberhard. Un des fils du grand-maître avoit déshonoré la sœur de mon ami; et pour se soustraire à sa vengeance, il s'étoit fait moine. Malgré la sainteté de son habit, mon ami osa le tuer. D'après vos lois il méritoit la mort. Je fus choisi par le grand-maître pour l'assassiner. Je préférai mon ami à mon serment; je lui déclarai les mots secrets de passage, et je l'aidai à traverser le Rhin De quoi suis-je coupable?

— D'un crime qui mérite la mort, répondirent tous les francs-juges.

— Quoi ! dit Éberhard, il n'y a donc point distinction de motifs ; quiconque dévoile les secrets de l'ordre doit périr ?

— C'est toi qui l'a dit, répondit le grand-maître.

— Mais s'il étoit prisonnier dans le château de son ennemi, s'il étoit menacé des tortures, et s'il étoit approché des brasiers ardents ?

— S'il déclare le mot de l'ordre, il doit périr, reprit le grand-maître.

— Eh bien, c'est vous qui l'avez dit, s'écria Éberhard ; que le sang qui va être répandu retombe sur votre tête.

En ce moment les quatre hommes d'armes firent avancer le cheval du chevalier jusqu'auprès du fatal billot ; l'épée à la main, ils le forcèrent de mettre pied à terre ; l'infortuné gémissoit sourdement, et ses sanglots étouffés contrastoient avec la fierté de son langage.

— Qui se chargera de l'exécution ? demanda le grand-maître. — Mais les ordres de l'empereur étoient si précis que personne ne se présenta. — Ce sera donc moi, reprit le grand-maître, et il descendit du tribunal.

Il s'avança suivi des quatre bourreaux. Arrivé près

des quatre hommes d'armes, il leur demanda : Où est mon fils ? Ils répondirent : il n'est pas loin. Puis ils s'éloignèrent et se perdirent dans la foule.

— Enfin tu vas mourir, Éberhard, dit le vieillard au prisonnier avec une joie féroce ; un gémissement étouffé fut toute sa réponse. A genoux, lâche, reprit le grand-maître ; et comme le prisonnier tardoit, les bourreaux le forcèrent à s'agenouiller, et saisissant sa chevelure lui tinrent la tête baissée sur le billot.

Le vieillard frappa. Il se fit un grand silence ; puis, levant son épée, il s'écria d'une voix triomphante : Il est mort ! Qui est-ce qui est mort ? répondit une voix que tous les assistants reconnurent avec effroi pour celle d'Éberhard.

On apporte des torches, on examine le cadavre ; un bâillon lui fermoit la bouche, et le grand-maître reconnoît avec horreur son propre fils.

Il se relève. Allumez des flambeaux, parcourez la forêt ; chevaliers, aidez-moi à reconnoître le traître qui est caché parmi vous ! Une voix se fait entendre : Malheur à ceux qui ont transgressé les ordres de l'empereur ! Soudain les torches s'éteignent ; il se fait un profond silence, et l'assemblée entière s'éloigne comme si elle avoit été dispersée par un prodige.

M. Eugène Hugo.

INÈS DE CASTRO,

ÉPISODE DE LA LUSIADE DU CAMOENS.

Dans ces riants vallons, sous ces ombrages frais
Où l'heureux Montégo voit fleurir ses bosquets,
Une jeune beauté se cachoit à la terre.
Là, toujours, tendre Inès, à l'écho solitaire
De ton prince chéri tu redisois le nom.
O d'un crédule amour trompeuse illusion!
Don Pédre te charmoit; et, dans ta douce ivresse,
Tu croyois par l'hymen couronner ta tendresse;
Mais, tandis qu'à l'espoir ton cœur étoit livré,
Que faisoit loin de toi cet amant adoré?
Ton image à ses yeux sans cesse étoit présente;
Le jour il ne rêvoit qu'à sa fidéle amante;
La nuit ses traits encor, pour enchanter son cœur,
Se peignoient à ses yeux en un songe trompeur.
O céleste beauté! pour toi, dans son délire,
Il eût de l'univers sacrifié l'empire!
Amour, lorsqu'on fléchit sous ton aimable loi,
Il n'est plus d'autres biens, d'autre bonheur que toi.

Alphonse en son orgueil exhalant la menace,
Dans l'amour de son fils voit l'affront de sa race :
Don Pédre à tous ses vœux répond avec dédain,
Et des filles des rois a refusé la main.
Charmante Inès, toi seule avois droit de lui plaire !
Mais du monarque altier éclate la colère ;
Et ce roi, la terreur du Maure belliqueux ;
Ce roi, de l'Aragon le conquérant heureux,
Et, qui, dans Salado, sur l'onde ensanglantée,
Poussoit des Africains la flotte épouvantée,
D'une femme timide a juré le trépas !
C'en est fait : les bourreaux arment déjà leurs bras ;
Alors l'aimable Inès, les yeux baignés de larmes,
Et, dans son désespoir, belle de nouveaux charmes,
Regarde ses bourreaux, et pousse un cri d'effroi !
Inès, ah ! ce n'est point que tu trembles pour toi ?
Mais à tes chers enfants on va ravir leur mère !
Hélas ! et pour fléchir le tyran sanguinaire
Ton cœur désespéré te dicte ce discours :
« S'il est vrai qu'on ait vu les tigres, les vautours,
De leurs féroces cœurs dépouillant la rudesse,
De timides enfants épargner la foiblesse ;
Vous qui, dans tous vos traits, n'offrez rien d'inhumain,
N'êtes-vous point touché de mon triste destin ?
Eh ! quoi, l'infortunée, hélas ! dont le seul crime
Est d'être de l'amour une triste victime,

Doit-elle à l'échafaud expier le malheur
D'avoir trop écouté le penchant de son cœur !
Eh bien ! si c'est pour vous un forfait exécrable ;
Si, pour vous attendrir, Inès est trop coupable,
Quel crime ont-ils commis, ces jeunes orphelins,
Ces malheureux enfants qui vous tendent les mains ?
Plus que mes pleurs encor leur timide innocence
Doit de leur triste mère embrasser la défense !
Hélas ! à leurs destins mon destin est lié.
Vainqueur des musulmans, la voix de la pitié
Osa vous implorer pour l'Africain farouche :
Qu'une seconde fois l'infortune vous touche !
La malheureuse Inès ne vous demande, hélas !
Que le fond d'un désert pour y cacher ses pas.
Là, sur le sable ardent de la Mauritanie,
Ou parmi les rochers de la froide Scythie,
Elle rencontrera, dans les monstres des bois,
Cette pitié qu'en vain réclame ici sa voix.
Là, toujours au milieu des soupirs et des larmes,
Toujours le cœur rempli d'un objet plein de charmes,
De ses jeunes enfants qui croîtront sous ses yeux,
Elle pourra veiller le dépôt précieux ;
Dans leurs embrassements oublier sa misère,
Et dans leurs traits chéris revoir ceux de leur père. »
Alphonse à cette voix qui pénètre son cœur,
Va révoquer l'arrêt dicté par sa fureur ;

Mais ses vils courtisans qui provoquent le crime;
Eux-mêmes, sous ses yeux, saisissent la victime,
La traînent à la mort; et, sourds à ses accents,
Font briller dans les airs leurs glaives menaçants.
Tous, à coups redoublés, s'empressent de détruire
Ces graces que l'amour ne sauroit reproduire.
Moins cruel fut Pyrrhus, quand son bras furieux
Égorgea la beauté dans le temple des dieux.
Et toi, soleil, et toi, qui, dans ce jour funeste
Où tu vis achever le festin de Thyeste,
Reculas de terreur et voilas ta clarté,
N'es-tu pas de ce crime encor épouvanté ?
Jusqu'au dernier soupir Inès répéte encore
Le nom, le nom si cher de l'époux qu'elle adore.
Des roses de son teint se fanent les couleurs;
Ainsi l'on vit ternir le tendre éclat des fleurs
Que presse sous ses doigts la timide bergère.
Des bois de Montégo la nymphe solitaire,
Long-temps, ô tendre Inès, pleura sur tes malheurs;
Et la main des amours, en recueillant ses pleurs,
Dirigea ce ruisseau qui fuit dans ce bocage
Où l'amant, pour rêver, cherche un paisible ombrage.

M. Boucharlat.

LA GROTTE MAGIQUE.

« Hélas! où la trouver cette tendre Agénire?
« Pour elle j'ai vaincu, pour elle je respire.
« Quel génie envieux, quelle fée en courroux
« M'a ravi tout l'espoir d'un avenir si doux?
« Sous quels climats lointains gémit-elle enfermée?
« Quel pouvoir à mes vœux rendra ma bien-aimée?
« J'ai parcouru les monts, j'ai traversé les mers;
« Et j'irois la chercher au bout de l'univers. »
C'est ainsi qu'égaré dans les hautes Cévennes,
Aux arbres, aux rochers, Canor disoit ses peines.
Le jeune et beau Canor, la fleur des chevaliers,
Modèle des amants, modèle des guerriers,
Errant depuis six mois pour trouver son amante,
Cherche en vain dans son cœur sa force défaillante.
L'été de tous ses feux embrase l'horizon,
Et jusque dans les bois a brûlé le gazon;
Les sentiers sont couverts d'une rouge poussière.
Canor marche, insensible à la nature entière:
Son malheur seul l'occupe. Une sombre pâleur
Voile ses traits si doux, changés par la douleur.

De ses brillants exploits il sent fuir la mémoire.
Quand le cœur est en deuil, songe-t-on à la gloire?
« Agénire! Agénire! il faut perdre l'espoir,
« Dit-il; et je succombe, et je ne puis te voir! »
Soudain, près d'une grotte où la fraîcheur l'attire,
Il entend répéter : « Agénire! Agénire! »
Il entre sous ces rocs en voûtes arrondis,
Retentissant encor de ces accents chéris.
Là brillent mille fleurs sur la mousse riante;
Le pampre en longs festons sur les granits serpente;
Une source du roc jaillit dans un bassin :
Le frais suit son cristal épuré dans son sein;
Et son doux bruit s'étend sous la voûte profonde.
Canor, brûlant de soif, s'approche de cette onde;
Il se penche, et sa lèvre avec avidité
Pressoit dans le bassin le liquide agité;
Mais aussitôt des feux, une noire fumée,
Sortent avec grand bruit de la source enflammée.
Canor, saisi d'effroi, recule, et lit ces mots
Tracés sur le bassin où bouillonnent les flots :
« O guerrier! dans cette eau ta soif ne peut s'éteindre,
« S'il est quelque danger que ton cœur puisse craindre
« Vois cette pierre où pend ce large anneau de fer :
« Elle enferme un trésor bien aimable et bien cher.
« Dès qu'elle tombera sous ton effort rapide,
« Cette source pour toi sera fraîche et limpide. »

Le jeune chevalier, par la soif dévoré,
Saisit l'anneau de fer, et, d'un bras assuré,
Ébranle et fait tomber la noire et large pierre,
Qui découvre à ses yeux une affreuse tanière,
D'où sortent à-la-fois cent monstres menaçants
Dont l'aspect et les cris font tressaillir ses sens.
L'un rampe, l'autre vole, et d'autres, plus terribles,
De leurs langues de feu lancent les dards horribles
Le guerrier a saisi son glaive étincelant.
Il combat, entouré d'un bataillon volant,
Surpris de toute part, de toute part il frappe.
A son bras furieux aucun monstre n'échappe ;
Et jamais on ne vit le fer dans son courroux,
Porter en un instant de si rapides coups.
Enfin il voit tomber cette affreuse phalange,
Et demeure couvert et de sang et de fange.
La soif, comme un volcan, s'allume dans son sein.
Il court, rempli d'espoir, vers le fatal bassin.
O prodige nouveau ! les eaux en sont glacées,
Et sur le noir granit ces lignes sont tracées :
« Au-delà de ce roc par tes mains renversé,
« Est un bloc plus pesant et de fer hérissé ;
« Qu'il tombe, et, pour toi seul, ces eaux douces et pures
« En éteignant ta soif guériront tes blessures. »
Lire ces mots, voler, saisir l'énorme bloc;
Briser ses dards de fer et l'arracher du roc,

C'est ce qu'a fait Canor, aussi prompt que la foudre
Qui brille sur le toit qu'elle a réduit en poudre.
Mais, ô douleur! le bloc va couvrir en roulant
Ces flots, ces flots si chers à son poumon brûlant.
La source pour jamais est cachée à sa vue.
C'en est fait, du guerrier la force est abattue;
Quand, du réduit profond que vient d'ouvrir son bras,
Une nymphe qu'Amour environne d'appas
Sort, le front couronné de saphirs et de roses;
Son sein demi-voilé, ses regards caressants,
Appellent les desirs et troublent tous les sens.
Elle tient d'une main une aiguière brillante,
Et dans l'autre elle montre une coupe riante:
« Viens, jeune chevalier; le nectar est pour toi;
« Viens, jeune chevalier, viens le boire avec moi.
« Tiens, prends la coupe d'or, bois l'ennui de tes peines,
« Aussi doux que l'amour qui brûle dans mes veines.
« Viens; ma grotte est profonde; et, sur un lit de fleurs,
« Goûte tous les plaisirs après tant de douleurs.
« Mais ne sois point ingrat à ma vive tendresse:
« D'amour et de nectar composons notre ivresse. »
Canor prenoit la coupe, et sa tremblante main
L'approchoit de sa lèvre. Il s'arrête soudain:
« Non, dit-il, à l'amour je dois ce sacrifice.
» D'une brûlante soif j'éprouve le supplice;
« Mais si pour l'apaiser il faut trahir ma foi,

« Le nectar le plus pur est un poison pour moi.
« Fuyez, nymphe, fuyez; en me rendant la vie,
« Vous porteriez la mort au cœur de mon amie.
« Je mourrai digne d'elle, et digne de ses pleurs.
« Fuyez, et respectez mes dernières douleurs! »
Comme il disoit ces mots d'une voix défaillante,
Il tombe en prononçant le nom de son amante.
Il tombe; mais soudain douze jeunes beautés
L'emportent dans un lieu tout brillant de clartés,
Font couler dans son sein une eau limpide et pure
Qui seconde aisément l'effort de la nature.
Canor renaît; ses yeux, ranimés par l'amour,
Avec étonnement contemplent ce séjour.
Les granits du rocher, façonnés en arcades,
Laissent jaillir les eaux en brillantes cascades.
Par-tout l'or en festons lie amoureusement
Le chiffre d'Agénire au nom de son amant.
En tout lieu retentit l'hymne de l'alégresse,
Et les chants de la gloire, et ceux de la tendresse.
Canor, l'heureux Canor, sous un dôme de fleurs,
Voit son amante encor essuyant quelques pleurs.
Il tombe à ses genoux: « Agénire! Agénire!... »
Achevez ce récit, vous que l'amour inspire.
Pour peindre ces plaisirs, cherchez dans votre cœur
Des plus doux sentiments la plus douce couleur.
Dans notre siècle, hélas! les vrais amants sont rares!

L'Amour, le tendre Amour nous traite de barbares.
Chacun rit des soupirs du pauvre Céladon;
Et le Léthé, chez nous, remplace le Lignon.

M. Brès.

LA FEMME.

Douce monnoie, un tant soi peu légère,
Marquée au coin des volages amours;
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythère
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage;
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours s'y mêle, on la reçoit toujours:
De mains en mains constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsque enfin son empreinte s'efface.

Millevoye.

L'ORPHELIN.

HYMNE

A LA VIERGE,

Qui a obtenu une mention honorable au concours de l'Académie des Jeux Floraux, le 1er mai 1824.

Sub tuum præsidium confugimus.
ANTIENNE A LA VIERGE.

Sous le parvis d'une chapelle,
Non loin des rives de l'Adour,
Aux pieds de la Vierge immortelle
Un jeune enfant prioit un jour.
Depuis qu'à la première aurore
Ses tristes yeux se sont ouverts,
A peine dix fois les hivers
Ont fait place aux doux jeux de Flore.
De l'âpre aiguillon des douleurs
Déja son ame semble atteinte;
Son visage est baigné de pleurs:

De la souffrance et des malheurs
Sur son front la trace est empreinte.
Sans doute de profonds chagrins
Ont guidé ses pas dans le temple;
Mais, tandis que des pélerins
La foule immense le contemple,
Les yeux vers la terre inclinés,
Plein du souci qui le dévore,
Bientôt en ces mots il implore
Le soutien des infortunés :

« O mère du Sauveur du monde !
« Toi sur qui mon espoir se fonde
« Dans la détresse où tu me vois,
« Prête-moi ton bras secourable,
« Et prends pitié d'un misérable
« Qui naquit sous tes saintes lois!

« Elle est triste, ma destinée!
« Ma jeunesse est abandonnée;
« Chacun me repousse ou me fuit :
« Plaintif, errant, et solitaire,
« Je n'ai plus rien, rien sur la terre;
« Et le malheur seul me poursuit.

« O regrets ! ô douleur amère !

« Les flots à mon père, à ma mère,
« Aujourd'hui servent de tombeau :
« Ils ont défié la tempête,
« Et la foudre a frappé leur tête...
« Que n'a-t-elle atteint mon berceau !

« Ils disoient, dans leur espérance :
« La fortune, loin de la France,
« Viendra sourire à nos efforts;
« Et, grace à l'heureuse industrie,
« Nous rentrerons dans la patrie,
« Comblés de joie et de trésors.

« Que leur espérance étoit vaine !
« Bientôt, sous la liquide plaine,
« Le foible esquif a disparu :
« Il a touché le roc sauvage,
« Et péri, là, sur le rivage
« Où, tremblant, j'étois accouru.

« Pour moi, depuis ce jour funeste,
« Nul appui, nul espoir ne reste ;
« Ma famille... je n'en ai plus !
« Ma voix, mes cris, rien ne la touche ;
« Pour fléchir sa pitié farouche,
« J'ai versé des pleurs superflus.

« Comme la fleur qui vient d'éclore,
« A peine, hélas! à mon aurore,
« J'entrevois déja mon déclin!
« Que dis-je!... Pardonne à ma plainte!
« Ton sein n'est-il pas, Vierge sainte,
« Le refuge de l'orphelin?

« Ce temple sera ma patrie!
« Dès ce jour, divine Marie,
« Je me consacre à tes autels :
« Voué, soumis à ton saint culte,
« Là, du moins j'oublierai l'insulte
« Et l'injustice des mortels. »

Qu'elle a de charmes, l'innocence,
Quand, le front noyé dans les pleurs,
Elle vient, triste et sans défense,
Conter sa peine et ses malheurs
A Notre-Dame-des-Douleurs,
Dont elle implore l'assistance!
O Marie! ô reine du ciel!
Ta bonté calme ses alarmes;
Et jamais ses timides larmes
N'ont en vain mouillé ton autel.
Ton amour, ta céleste flamme
Épure le cœur des humains :

Un seul de tes regards divins
Fait rentrer l'espoir dans notre ame.
De ce pauvre enfant délaissé
Par toi la voix fut entendue;
Ta main sur lui s'est étendue,
Et soudain, dans son cœur brisé,
La douce paix est descendue.
Des chagrins qui l'ont consumé
Son sein déja n'est plus la proie;
Et du premier rayon de joie
Son jeune front s'est animé.
Tel, assailli par la tempête,
L'arbuste foible et languissant,
Aux feux de l'astre bienfaisant
Relève sa fragile tête.
Toi qui, sous tes pieds triomphants,
Terrassas l'ennemi des hommes,
Toujours, comme au temps où nous sommes,
Les pauvres furent tes enfants,
O Vierge pure! Et les épreuves
Où t'ont fait passer les destins
Te rendirent l'appui des veuves,
Et la mère des orphelins.
Mais tandis que, dans la chapelle,
La foule attentive et fidèle
Invoque ton nom révéré,

Du sanctuaire où tu consoles
Franchissant le dernier degré,
Tout-à-coup le prêtre inspiré
Nous fait entendre ces paroles :

« Dieu chérit l'orphelin pieux
« Qui met en lui son espérance,
« Et dont le cœur religieux
« Se confie à sa providence.

« Jamais Dieu n'abandonnera
« Celui qui croit à ses miracles ;
« Sous son égide il grandira
« Dans la paix des saints tabernacles.

« Enfant, tes destins sont fixés ;
« Et par la divine Marie
« Tes chastes vœux sont exaucés :
« Ce temple sera ta patrie.

« Ici tu recevras un jour
« L'ineffaçable caractère ;
« Et le Christ, ce Dieu plein d'amour,
« Te dévoilera son mystère. »

Il dit ; et les chrétiens ravis,

Cédant à leurs transports d'ivresse,
Des plus doux concerts d'allégresse
Remplissent le sacré parvis.
Heureux de ce chœur unanime,
L'orphelin, qu'un saint zèle anime,
Mêle sa voix à leurs accents;
Et, vers les cieux resplendissants,
Séjour de la Toute-Puissance,
S'élève, comme un pur encens,
L'hymne de la reconnoissance.
« Béni soit dans tout l'univers, »
S'écrioit la foule attendrie,
« Béni soit le nom de MARIE,
« Qui nous soutient dans nos revers!
« Gloire à la Vierge protectrice,
« Dont la grace réparatrice
« S'étend sur tout le genre humain;
« Et qui, par un bienfait de mère,
« Donne, à l'ombre du sanctuaire,
« Un asile au pauvre orphelin! »

M. AUGUSTE MOUFLE.

LE PASSAGER.

BALLADE.

Jadis en paix, sans soins, sans méfiance,
Le premier homme ignoroit la douleur;
Mais d'un instant la funeste imprudence
A jusqu'aux cieux relégué le bonheur.
Depuis ce jour, dans les maux, dans la guerre,
Tout ici-bas se plaît à nous plonger;
Et le bonheur que sans cesse on espère
N'y paroît plus, hélas! qu'en passager!

O mes amis, pour une gloire vaine,
Ne troublons point un instant de plaisir!...
Profitons-en; la vie est incertaine,
L'instant qui suit peut nous la voir ravir.
Loin d'envier une pompe éphémère,
Ces beaux palais où l'ennui va loger,
Sachons jouir, puisque enfin sur la terre
L'homme n'est plus qu'un simple passager.

Le froid rêveur voit des écueils sans nombre

Sur cette mer où nous portent nos vœux;
Toujours chagrin, toujours seul, toujours sombre,
Il se croit sage... il n'est que malheureux!
Avant le temps où le danger commence,
Triste mortel, pourquoi t'en affliger?
Arrive-t-il? la divine espérance
Des cieux encor sourit au passager.

Toi que je vois si belle et si légère,
Toi dont les yeux promettent le bonheur,
Jeune Naïs, écoute ma prière:
Je ne suis point un fade adorateur;
Non, dans l'ennui d'un trop long esclavage
Mon fol orgueil ne veut point t'engager;
Mais daigne un jour, dans ce cœur si volage,
Me recevoir du moins en passager.

Quand le printemps vient embellir la terre,
Tout nous invite à voguer vers Paphos;
Jeunes encor, notre barque légère
Brave sans crainte et l'orage et les flots,
Mais l'âge enfin nous fixe sur la côte,
Du doux trajet il montre le danger.
Sur cette mer tel qui fut bon pilote
N'est plus un jour qu'un mauvais passager.

M. Aza Delon.

LA PAUVRE MÈRE.

ÉLÉGIE.

(Pour faire suite à la belle et touchante élégie intitulée : La Pauvre Fille, par M. Alexandre Soumet.)

Je me retrouve enfin sous le même feuillage
Qui de son ombre épaisse a voilé mes erreurs :
C'est ici que l'amour, en essuyant mes pleurs,
A dompter la nature excita mon courage.
Et j'y pus consentir !... Quinze ans déja passés,
Sur ma tête, quinze ans, les remords amassés
Des plus amers chagrins ont éprouvé ma vie !
Je ne m'en souviens plus, et la source est tarie.
Je vais te voir, je vais te presser dans mes bras.
Ma fille, près de toi le ciel guide mes pas.

Quel nom j'ai prononcé ! Je sens couler mes larmes !
Nature, avec transport j'en savoure les charmes !
J'ai pu désavouer mon cœur et mon amour :
Je fus coupable... Eh bien, je suis mère en ce jour.

D'où vient que je frissonne à l'aspect d'une pierre?
J'étois là quand un monstre... (Ah! j'aurois dû mourir !)
Là, sensible à tes cris et sourd à ma prière,
Foible enfant, à ta mère il osa te ravir.
Pardonne... désormais, dans mes bras caressée,
Tu ne pleureras plus ; tu pleuras trop long-temps :
Viens me sourire, accours, ma fille, « Je t'attends
« Sur la pierre où je t'ai laissée ! «

J'écoute... Un son lugubre arrive jusqu'à moi;
C'est le glas de la mort que tinte le beffroi.
La cloche, dans les airs lentement balancée,
Retombe sur mon cœur, et jette en ma pensée
Un noir pressentiment qui me glace d'effroi.
La foule sort du temple, et le prêtre s'avance;
Il marche, revêtu des ornements du deuil;
Derrière lui, la mort, sur ses pas, un cercueil;
Et son pénible chant trouble un morne silence.

Des vierges du hameau le chant survient après ;
Leurs cheveux sont épars; le lugubre cyprès
Sur leur front se marie à la rose sauvage,
Des pleurs, en longs ruisseaux, coulent sur leur visage

Sans doute une compagne, au matin de ses jours,
Victime déplorable, a terminé sa vie.

Elle n'entendra plus soupirer ses amours :
Pour ne plus s'éveiller elle s'est endormie.
Couverte d'un linceul éclatant de blancheur,
Signe de pureté, symbole de candeur,
Elle court se mêler au doux concert des anges,
Du Très-Haut, avec eux, célébrer les louanges.

L'on approche... En mon sein quel effroi répandu !
Fuyons... je ne saurois... tout mon cœur est ému !
De celle qui n'est plus montrez-moi la famille?
— Elle n'en avoit pas. — Son nom ? — Fut inconnu :
On l'appeloit la pauvre fille.

— Sans parents et sans nom ! Et quel âge ? — Vingt ans.
— Où fut-elle trouvée? — Ici, sur cette pierre.
Vous pleurez ? — Ah ! cruels, vous parlez à sa mère !

Et la mère aussitôt, par des cris déchirants,
Exprime la douleur où son être succombe ;
Elle court au cercueil : de ce spectacle affreux
Elle abreuve son cœur... elle repaît ses yeux...
Et pour les recevoir s'ouvre la même tombe.

M. Talairat.

LA POULE ET L'ALOUETTE.

FABLE.

Dans un vallon couvert d'épis,
Sous l'abri protecteur de la moisson flottante,
Une Alouette prévoyante
Avoit déposé ses petits.
Une Poule, en ces lieux paissant à l'aventure,
La rencontre au moment où, volant à leurs cris,
Le bec chargé de nourriture,
Elle rentroit dans son logis.
« Heureuse mère, lui dit-elle,
« Tu les réchauffes de ton aile;
« Tu jouis en repos des fils qui te sont chers;
« Tu les nourris sans trouble, et ta jeune famille,
« Avant que la moisson tombe sous la faucille,
« Aura pris l'essor dans les airs.
« Et moi, je cherche en vain où cacher ma couvée.
« A peine ai-je pondu qu'elle m'est enlevée;
« Et l'avare fermier me prive chaque jour
« Des tristes fruits de mon amour.

« — C'est ta faute, répond la tendre ménagère ;
« A peine as-tu connu le plaisir d'être mère,
« Que tu fais retentir les échos de tes chants ;
« Ton orgueil te décèle au fermier qui t'épie. »

Ne cherchons point à faire envie :
Cachons notre bonheur pour en jouir long-temps,
On le risqne toujours quand on s'en glorifie.

M. VIENNET.

L'OISELEUR.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Alloit guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage :
C'étoit l'Amour; il s'enfuit. Quel dommage!
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger : « Mon enfant, dit le sage,
« Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage,
« Il reviendra bientôt, pour ton malheur !
« Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

MILLEVOYE.

L'ABANDON.

STANCES.

Où vas-tu, pauvre jeune fille,
Loin de ton vieux père endormi?
Tu vas à ton vil ennemi
Livrer l'honneur de ta famille.
Ah! que n'as-tu mieux combattu
Contre une ivresse mensongère!
Arrête! Loin de ton vieux père,
Pauvre jeune fille, où vas-tu?

Où vas-tu, pauvre jeune fille,
Victime d'un moment d'erreur?
Le remords déchire ton cœur,
Dans tes yeux la colère brille.
Je lis sur ton front abattu
Que le perfide te délaisse;
Pour fuir la douleur qui t'oppresse,
Pauvre jeune fille, où vas-tu?

Où vas-tu, pauvre jeune fille,
Avec ce cortége de deuil?
Quels sont ces voiles, ce cercueil,
Ces pleurs d'une triste famille?
Tu n'as pu vivre sans vertu;
Et de loin j'entends sur ta bière
Lentement retomber la terre....
Pauvre jeune fille, où vas-tu?

M. L. Sauvage.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Onde fâcheuse, onde mal avisée,
Dont le murmure assoupit l'Élysée,
Et qui, sans choix, engloutis dans tes eaux
Le souvenir et des biens et des maux,
Retire-toi : ta faveur inhumaine
Ne sera point l'objet de mon desir;
Et je renonce à l'oubli de la peine
Qu'il faut payer par l'oubli du plaisir.

Millevoye.

LA NOCE D'ELMANCE.

ROMANCE.

« Beau chevalier au pays maure
Voyage et combat pour la foi ;
Peut-être aux champs où naît l'aurore
Il expire en songeant à moi !
Et moi, jouvencelle plaintive,
Tout le jour j'attends, en ce lieu,
Où de sa voile fugitive
Me parvint le dernier adieu. »

Ainsi chantoit la jeune Elmance,
Sur la vieille tour des remparts.
Là, naguère, en quittant la France,
Osval lui dit : « J'aime et je pars ! »
Là, les doigts errants sur sa harpe,
La vierge, en croyant refuser,
Laissa tomber sa blanche écharpe,
Et pensa mourir d'un baiser.

Elmance alloit chanter encore;
Mais sa mère accourt à grands pas;
Sa mère qui sans doute ignore
Que l'amour ne se guérit pas :
« Éteins, lui dit-elle, une flamme
Dont le ciel se montre ennemi;
Osval t'a retiré son ame,
Ou dans la tombe est endormi.

« Écoute : George d'Éristole
Demande ton cœur et ta main;
Il a ma foi, j'ai sa parole,
Tu seras sa femme demain.
— Ciel! s'écrie Elmance effrayée,
Quelle image osez-vous m'offrir!
Osval ne m'a point oubliée,
Et s'il est mort, je veux mourir. »

George, baron farouche et sombre,
Au pied de la tour vient s'asseoir;
Debout devant lui, comme une ombre,
Elmance apparoît vers le soir;
Il s'émeut, une joie étrange
Brille sur son front menaçant;
Mais elle , de la voix d'un ange,
Lui dit ces mots en rougissant :

« J'aime Osval; la fée Armentine
M'a promise au beau chevalier;
A son départ en Palestine,
J'ai pleuré sur son bouclier;
Osval!... Il a baisé ma bouche,
Et ma main a cherché sa main!
Lui seul doit visiter la couche
Que la Pudeur céde à l'Hymen.

« Mais si mes plaintes étouffées
Ne me rendent point mon Osval,
Tu connois le pouvoir des fées:
Malheur, malheur à son rival!
Au moment où sa vaine flamme
Croira triompher de ma foi,
Il n'aura qu'un spectre pour femme!
A présent, George, épouse-moi. »

Elle dit, et dans les ténébres
Elle précipite ses pas,
En murmurant des mots funébres
Que George écoute et n'entend pas.
Mais est-il un frein légitime
Pour un impie au cœur de fer?
Il rit des pleurs de sa victime
Et des menaces de l'enfer.

Déja la vieille basilique
S'orne de feuillage et de fleurs,
Et la cloche mélancolique
Appelle l'hyménée en pleurs;
Vingt pages, en habits de noce,
Cherchent Elmance à pas pressés....
Ils la trouvent près d'une fosse,
Chantant l'hymne des trépassés.

On l'entraîne!... Triste et parée,
La victime est devant l'autel;
Mais loin d'une chaîne abhorrée
Son ame s'enfuit dans le ciel.
Vers son épouse infortunée
George se tourne en souriant;
Déja le voile d'hyménée
Ne couvroit qu'un spectre effrayant.

La cérémonie est troublée,
Le prêtre se taît, l'époux fuit;
Voilà qu'à travers l'assemblée
Le fantôme ardent le poursuit;
Il le poursuit, pendant une heure,
Parmi les grands bois d'alentour,
Et le raméne à sa demeure,
Et monte avec lui dans la tour.

Depuis, quand l'horloge prochaine
Lentement a sonné minuit,
Un spectre, que l'enfer déchaîne,
Du cercueil s'échappe à grand bruit.
Au lit du veuf il prend sa place,
Froid, à ses côtés il s'étend;
Et, par un sourire de glace,
Réclame un hymen révoltant.

En vain l'infortuné s'agite
Et pousse de longs hurlements;
Le spectre s'acharne et l'invite
Par d'horribles embrassements;
Et, pour un moment, s'il succombe
Au poids d'un sommeil plein d'effroi,
Une voix, qui sort de la tombe,
Soudain lui crie: « Épouse-moi. »

M. Émile Deschamps.

STANCES AUX GRECS.

Nobles enfants de l'Ionie antique,
Fiers affranchis des chaînes du Koran,
Foulez aux pieds les ordres du tyran
Qui vous courboit sous son joug despotique!
Du fils d'Othman, contre vous irrité,
Humiliez l'insolente furie!
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité.

La liberté naît du sein des alarmes;
Son bras vous guide au milieu des combats;
Elle préside à vos sanglants débats,
Et l'univers fait des vœux pour vos armes.
Sur votre sol, désormais respecté,
Qu'au chêne altier le laurier se marie!
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité

Vos oppresseurs ont connu la défaite:
Vingt fois déja, sans le secours des rois,

Entre vos mains, l'étendard de la croix
A terrassé le drapeau du prophète.
L'horreur du joug que vous avez porté
Enflammera votre audace aguerrie.
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité.

De vos aïeux la valeur glorieuse
Vit tout entière aux cœurs de vos soldats;
Et, s'il le faut, du grand Léonidas
Ils chercheront la mort victorieuse.
Que Bozaris par vous soit imité!
Entendez-vous son ombre qui vous crie:
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité?

A vos exploits consacrant l'épopée,
Un fils du Pinde [1], appui de vos desseins,
Vient aujourd'hui, contre vos assassins,
Vous présenter son or et son épée.
La terre illustre où Tyrtée a chanté

[1] Ces vers ont été faits quinze jours avant la mort de lord Byron, dont l'héroïque dévouement à la cause des Grecs a été admiré de toute l'Europe, et chanté par nos meilleurs poëtes.

Par l'Osmanlis ne sera plus flétrie.
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité.

Que des chrétiens le bras s'appesantisse
Sur les brigands qui vous ont asservis!
De votre sang trop long-temps assouvis,
Que Dieu les frappe et les anéantisse!
Brisez l'orgueil de ce peuple hébêté
Qui sur les arts étend sa barbarie!
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité.

Exterminez, sous le tranchant du glaive,
Ceux dont le glaive a moissonné vos fils!
Ne craignez rien des soldats de Memphis;
Contre son roi leur maître se soulève.
De vos malheurs, grace à la liberté,
Le terme approche, et leur source est tarie.
Le nom du brave est cher à la patrie;
Sa récompense est l'immortalité.

M. Auguste Moufle.

L'ILLUSION.

L'avare rêve de trésors,
Le poéte de renommée;
Plus heureux dans mes doux transports,
Je rêve de ma bien aimée,
Et, de même qu'un voyageur
Privé d'une onde salutaire,
La nuit, dans un songe flatteur,
Boit un nectar imaginaire;
Moi, sur ma couche solitaire,
Loin de l'épouse de mon cœur,
D'une volupté mensongère
Je goûte à longs traits la douceur.
Oui, malgré l'absence ennemie,
Le sommeil la rend à mes vœux,
Sur mon oreiller paresseux
Sa tête repose endormie,
Et du sein de ma jeune amie
Je presse l'albâtre amoureux.
Ainsi j'affermis mon courage
Contre ce funeste voyage

Par qui mon bonheur fut détruit.
Ainsi, quand l'espoir m'abandonne,
Comme une étoile qui rayonne
Elle m'apparoît daus la nuit.
Je la revois toujours fidéle,
Je m'enivre de ses faveurs,
Et de plaisirs faux et trompeurs
Je berce une peine réelle.

M. S. Edmond Géraud.

INSCRIPTION

POUR UNE MAISON DE JEU.

Il est trois portes à cet antre :
L'espoir, l'infamie, et la mort.
C'est par la première qu'on entre ;
C'est par les deux autres qu'on sort.

LA MESSE DU MARIAGE.

Pour la vierge endormie, ô quel charmant réveil,
Quand du jour de l'hymen la naissante lumière
D'un rayon caressant a touché sa paupière!
Le bonheur à ses yeux brille avec le soleil.
La vierge doute encor si ce n'est point un songe;
Pensive, et de ses yeux écartant le sommeil,
Elle dit au bonheur : « N'es-tu pas un mensonge? »
Mais ce tissu qui doit embellir ses appas,
Ces ornements épars dont l'éclat l'environne,
Le bouquet nuptial, le voile, la couronne,
Sont là pour l'avertir qu'elle ne rêve pas.
Elle revêt bientôt sa parure légère:
Sur son front rougissant c'est la main d'une mère
Qui pose cette fleur, douce aux yeux de l'amour,
Fleur qui sur ses cheveux ne peut briller qu'un jour!
Sa mère s'applaudit en la voyant si belle.
Le temps fuit: de son cœur le battement pressé
Répond aux sons pieux de l'airain balancé,
Qui, prêtant aux autels une voix solennelle,
Semble dire: « Venez: le Seigneur vous appelle. »

On part: elle entre enfin dans le temple sacré.
De ses nombreux amis l'autel brille entouré:
Quel murmure flatteur excite sa présence!
Tous les yeux vont chercher la beauté qui s'avance.
Des chrétiens assemblés la foule ouvre les rangs;
Et l'on voit de plus près flotter les voiles blancs
Dont le pudique éclat pare son innocence.
La vierge intimidée, et pâle de pudeur,
Baisse avec modestie un front plein de candeur,
Et dans les saints parvis s'agenouille en silence.
Son amant l'accompagne aux marches de l'autel;
Près d'unir leurs destins, ils mêlent leurs prières.
O spectacle touchant, auguste, solennel,
Quand, suspendant le cours de nos divins mystères,
Le ministre du ciel, entre ses mains austères,
Leur fait prêter serment sur le livre éternel!
Ce rapide moment contient leurs destinées;
Ils jurent de couler ensemble leurs années,
Et, jusques au tombeau suivant le même cours,
De traverser la vie en confondant leurs jours.

C'en est fait: et le ciel vient d'épurer leur flamme;
Ils n'ont plus qu'une vie, une pensée, une ame.
Le prêtre, couronnant leurs fidèles amours,
A béni l'anneau d'or, gage de leur tendresse.
De son trouble la vierge est à peine maîtresse;

Et d'un pieux respect son cœur se sent toucher.
Sa tendre émotion lui prête un nouveau charme;
Vainement sous son voile elle veut la cacher;
Et de ses yeux trahis tombe une douce larme
Sur l'anneau qu'à son doigt l'époux vient d'attacher.

M. ÉDOUARD ALLETZ.

ÉPIGRAMME.

Pourquoi, dans le siècle où nous sommes,
Le langage du cœur est-il sans agréments?

Pourquoi ne voit-on plus les hommes
En traits de feu peindre leurs sentiments?

Est-ce donc qu'à l'amour moins de belles s'adonnent?
Est-ce donc par respect pour les mœurs et les lois?
Non : mais c'est qu'à présent, filles et femmes donnent
Ce qu'il falloit obtenir autrefois.

LE SAULE PLEUREUR

DE GROSLAY.

A MADAME *****

Planté par la main d'une mère,
Et, par ses soins, d'une eau vive arrosé,
En quinze étés, du ciel favorisé,
J'ai surpassé la cime altière
Et la beauté des saules les plus grands
Qu'on voit régner au loin sur le bord des étangs.
Le vaste abri de mon paisible ombrage
Est de ma bienfaitrice un des plus doux présents :
De ses bontés il retrace l'image.
Qu'elle daigne agréer l'hommage
De mes rameaux reconnaissants !
Ils tombent inclinés, et pleurent avec elle,
Les objets chers et vénérés
Qu'un bois mystérieux dans ses grottes recèle....
Mortels, si quelque jour mon ombre vous appelle
Vers ces asiles retirés,

Gardez de ses bienfaits la mémoire fidèle;
Et que ces monuments vous soient toujours sacrés!

M. J.-B.-M. Gence.

LA FANTAISIE.

Plaisir, un jour échappé de Cythère,
Couroit les champs : ce petit volontaire,
Vrai papillon difficile à saisir,
De tous les dieux est le moins sédentaire.
En son absence, Inconstance et Desir,
Dans les bosquets se trouvant de loisir,
Burent ensemble amoureuse ambrosie.
Il en naquit nouvelle déité,
Vive et légère, aimable enfant gâté :
Beauté l'adore; elle a nom *Fantaisie*.

Millevoye.

LA PALINODIE DU GUERRIER,

IMITATION

DE WILLIAM THOMSON.

Un guerrier revenu des champs de la victoire,
Fier de ses beaux exploits ne pensoit qu'à la gloire;
Un jour, dans un bosquet peuplé de myrtes verts,
Il rencontra l'Amour. En vain, enfant pervers,
S'écria le héros dans un accès d'audace,
En vain tu prends ton arc; je brave ta menace.

Un soldat est fait pour chérir
Le camp et ses alarmes.
A lui la paix a beau s'offrir,
Elle est pour lui sans charmes.
Fuis, Cupidon, fuis loin de moi :
Je ne serai jamais à toi,
Je ne crains pas tes armes.

L'Amour alors sourit; et, sans daigner s'armer,
Il recourt à Philis faite pour tout charmer.

D'un regard enflammé la brûlante étincelle
Embrase ce cœur froid. L'intrépide chancelle,
Accablé tout-à-coup, cède à l'attrait vainqueur,
Et chante sa défaite, ou plutôt son bonheur.

Vous qui cherchez à conserver
Une liberté toujours chère,
Ayez garde de vous trouver
Dans un bocage solitaire.
Vous pouvez rencontrer un dieu
Dont la puissance est infinie,
Qui se rend le maître en tout lieu,
Et fait bénir sa tyrannie.

M. Regnault de Beaucaron.

LE PORTRAIT.

Paul, grand bavard, vient de se faire peindre,
Et dit par-tout qu'il n'est pas ressemblant.
Paul a grand tort; nous serions trop à plaindre
Si le peintre l'eût fait parlant.

M. P. R.

LE BOIS DÉTRUIT.

ÉLÉGIE.

Nymphes, pleurez! pleurez! l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère!
Pleurez, amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois!
Je n'entends plus sous ces vastes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour, hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante:
Implore en vain, contre les feux du jour,
L'ombrage épais disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé;
Ne le voit pas, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.

Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois, et des vergers;
Il règne, assis sur de hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leurs ailes
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage
De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'amour;
Et le zéphir, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportoit autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.

MILLEVOYE.

LE DÉPART.

Loin des beaux lieux qui m'ont vu naître,
Chassé par les destins cruels,
Je pars ; et, pour jamais peut-être,
Je quitte les champs paternels.
Sans avenir, sans espérance,
Je traînerai des jours affreux.
Heureux séjour de mon enfance,
Recevez mes derniers adieux.

Coteaux pour moi si pleins de charmes,
Beau vallon, bois silencieux ;
Témoins de mes premières larmes,
Protecteurs de mes premiers jeux ;
De ma rêveuse adolescence
Vous berciez les songes heureux ;
Je vous dois ma reconnoissance,
Recevez mes derniers adieux.

Discret sentier, route chérie,
Que j'aimois tant à parcourir,

Où, bien souvent, de mon amie,
Je caressois le souvenir.
Verte forêt, riant bocage
Dont les détours mystérieux
Conduisoient à son beau village,
Recevez mes derniers adieux.

Et, lorsqu'une absence éternelle
Bientôt nous aura désunis,
Long-temps encor, arbre fidèle,
Conserve nos chiffres unis.
Si quelquefois à ma maîtresse
Tu prêtes ton ombrage heureux,
Ah! parle-lui de ma tendresse,
Redis-lui mes derniers adieux.

Quand la mort, long-temps appelée,
Aura mis fin à mes douleurs,
Là-bas, sur ma tombe exilée,
Quels yeux viendront verser des pleurs?
Doux projets qui charmiez ma vie
De vos rêves délicieux,
Maîtresse, amis, gloire, patrie,
Recevez mes derniers adieux.

M. L. Sauvage.

RÊVERIES ET REGRETS.

Flambeau des nuits, astre plein de mystères,
Dont la lumière est si douce au malheur,
Que j'aime à voir de ces bois solitaires
Tes feux tremblants percer la profondeur !

Quand tes rayons, à travers les nuages,
Astre charmant, descendent sur les mers,
Mon œil te suit; et de mes jours d'orages
Les longs ennuis me semblent moins amers.

Peut-être un jour, exempt d'inquiétudes,
L'homme affranchi des liens du trépas,
Ira peupler tes belles solitudes,
Et ses malheurs ne l'y poursuivront pas.

Ah ! s'il est vrai qu'en ce monde paisible
Les cœurs amis ne soient plus séparés....
Fuyons, mon ame !... Adieu, terre insensible !
Je vais revoir ceux que j'ai tant pleurés !...

M. J.-B.-A. Soulié.

L'AMITIÉ.

ODE.

O toi, que respire mon ame,
Noble arbitre de mon destin,
Amitié, ravissante flamme,
Toi, qui fais tressaillir mon sein,
Si, jusqu'à ce jour, libre au pure
Ma bouche, étrangère et parjure,
A l'or ne se vendit jamais,
Viens et seconde mon délire,
Enflamme mon cœur et ma lyre,
Je veux célébrer tes bienfaits.

Un ami! quel titre sublime!
Montre-toi, mortel assez grand
Dont la constance magnanime
Ose prétendre à ce haut rang!
Est-ce un Mondor insatiable?
L'insolent! il s'abreuve à table
Des pleurs, du sang des malheureux :

Un Sybarite?... amitié tendre!
Pour te sentir, pour te comprendre,
Que faut-il? un cœur généreux.

Les chagrins montent jusqu'au trône :
Ils en descendent à ta voix :
Mieux que l'éclat de leur couronne,
Tu brilles sur le front des rois.
Alexandre part et s'élance :
Tout fuit : la terre fait silence
A l'aspect de ce conquérant;
Mais à l'amitié qui l'entraîne
Quand il livre une ame hautaine,
Le héros me paroît plus grand.

De mes maux, sans que je t'implore,
La moitié pèse sur ton cœur.
Heureux! je le suis plus encore,
Un autre goûte mon bonheur!
Tu parles! à mon indigence
S'abaisse la fière opulence;
Et si mes jours sont en danger,
Je ne crains rien, ton bras me reste :
Pylade veille sur Oreste,
Il va périr ou le venger!

Toi seule, à la terre charmée,
Étales ces nobles mortels,
Dont l'éclatante renommée
En tous lieux aura des autels,
D'un tyran bravant la menace,
Pythias recherche une place
Et des fers qui lui semblent doux:
Pars, ami, pars, sans plus attendre!
Et toi, Damon, viens les reprendre:
Denis, admire et sois jaloux.

Voix plaintive de la nature,
Tu pousses des cris déchirants.
Une mère!... aux maux qu'elle endure
Quels cœurs seroient indifférents!
Près d'elle, sa fille, en prière,
Attend que dans la nuit dernière
Ses jours roulent ensevelis:
Viens, ami, viens, dieu tutélaire,
A la fille tu rends un père,
A la mère tu rends un fils.

Amitié, charme de la vie,
Et du cœur le plus doux lien!
Contre la fortune ennemie,

Sans toi, quel seroit le soutien?
Que les ailes de la tempête
Balancent la mort sur ma tête!
Défiant les dieux et le sort,
Tu m'offres, au sein de l'orage,
Le débris, vainqueur du naufrage,
Qui peut seul me conduire au port.

M. Talairat.

VERS

ÉCRITS SUR LE JOURNAL DES MODES

DE MLLE JULIE L****

Des objets qu'à vos yeux la mode vient offrir,
Que ne puis-je emprunter la forme passagère!
N'eussé-je qu'un jour à vous plaire,
Ce jour, du moins, ce jour seroit tout au plaisir.

M. E. Héreau.

LE PARRICIDE.

ÉLÉGIE.

Il étoit nuit; l'éclair fendoit la nue;
Au loin grondoit la foudre; et pourtant, au hameau,
Tout dormoit: j'errois seul dans la sombre avenue
Qui méne aux murs du vieux château.
En proie à ma peine secréte,
J'avançois tristement au milieu des débris,
Lorsque de lamentables cris
M'arrachent tout-à-coup à ma douleur muette.
Je m'arrête: un fantôme a passé devant moi;
Mon cœur en a tremblé d'effroi;
J'en frémis encor d'épouvante!...
Mais quelle erreur! c'est un mortel!
Il s'agenouille, et sa plainte fervente
S'éléve en ces mots vers le ciel:

« Dieu! combien j'ai souffert depuis l'instant funeste
« Où mon cœur devint criminel!
« Nuit et jour vainement j'implore l'Éternel:

« Les humains m'ont banni, l'Éternel me déteste.
« D'un trait réprobateur son courroux m'a frappé;
« Mais sa colère est légitime !
« Depuis vingt ans, au supplice échappé,
« Le remords me déchire; et c'est le fruit du crime.
« De la bonté de Dieu j'invoque le trépas;
« Mais si c'est un bienfait, je ne l'obtiendrai pas.
« Quel droit, Dieu tout-puissant, ai-je encore à ta grace?
« Que dis-je? Ce poignard.... O misérable orgueil!
« Si de l'homme irrité j'ai bravé la menace,
« Ta vengeance m'attend au-delà du cercueil.

« Et voilà donc l'horreur où m'a plongé le vice!
« Voilà donc le prix des forfaits!
« Le crime a sous mes pas ouvert un précipice:
« Le repentir et les regrets
« Ne désarmeront pas la céleste justice.
« Honte de la nature, opprobre des humains,
« J'ai dans le sang d'un père osé tremper mes mains!
« Et de quel père encor...! Dieu qui ne peus m'absoudre,
« Quand à ce crime affreux tu me vis entraîné,
« Ah! pourquoi, Dieu vengeur, d'un seul coup de ta foudre
« Ne m'as-tu pas exterminé?
« Tu devois me réduire en poudre.
« Un monstre tel que moi, pour le monde indigné,
« Est un fardeau pesant; j'en dus être éloigné :

« Est-ce pour le punir, que tu permets le crime?
« Puisse du moins, grand Dieu, le destin qui m'opprime
« Servir d'exemple aux fils ingrats,
« Et porter la terreur au cœur des scélérats!
« L'ame du parricide est un brûlant abyme.

« Après vingt ans de repentir,
« Sous les lambeaux de la misère,
« Le ciel à ma douleur amère
« Ne peut-il enfin compatir?...
« Mais, dans son équité rigide,
« Le ciel, appui des innocents,
« Repousse, comme un vil encens,
« La prière de 'homicide.

« De mes égarements déplorables effets!
« Jour affreux dont encor le souvenir m'accable!
« C'est ici que, bravant la justice implacable,
« Ma fureur médita le plus noir des forfaits;
« C'est là que, d'un bras sanguinaire,
« Dans ma farouche inimitié,
« J'immolai mon vertueux père;
« Là que j'ai, tigre sans pitié,
« Traîné son front sexagénaire....
« O crime! ô mortelles douleurs!
« J'ai dédaigné ses cris, j'ai méprisé ses pleurs!

« Que j'ai bien mérité ta vengeance et ta haîne,
« O ciel!... Mais contre moi ton courroux se déchaîne,
« Pour mon cœur dès long-temps il n'est plus de repos ;
« Tout est sourd à ma voix dans la nature entière :
« Le sommeil et ses doux pavots
« Ne rafraîchissent plus ma débile paupière.
« Dans le fond des forêts, aux plus vils animaux,
« J'ai vingt ans disputé la part de leurs victimes :
« Dieu sur mon front coupable assembla tous les maux,
« Mais les peines toujours se mesurent aux crimes.
« L'échafaud m'attendoit, je sus m'y dérober :
« Sous le glaive des lois craignant de succomber,
« Loin des champs paternels, comme une ombre souffrante,
« Mourant, j'allai cacher ma destinée errante.
« De mes jours réprouvés détestant le flambeau,
« J'espérois que la faim, de ses horreurs suivie,
« M'ouvriroit par degrés les portes du tombeau ;
« Et, pour mon châtiment, Dieu me laissa la vie.
« Je vécus ; mais quel sort, hélas !
« Les cieux réservent au coupable !
« Grand Dieu ! le plus affreux trépas
« Est cent fois moins épouvantable !

« Réduit au plus triste abandon,
« Dans le repentir qui m'anime,
« En vain j'implore mon pardon ;

« Il n'en fut jamais pour mon crime.

« A mon aspect, dans la forêt,
« Le pâtre effrayé fuit ou tremble ;
« Ma voix l'appelle ; mais il semble
« Qu'il a deviné mon forfait.

« Autour de moi tout s'intimide ;
« La main du Dieu qui m'a proscrit,
« Sur mon front a sans doute écrit :
« Fuyez, fuyez le parricide !

« Mais, je le sens, mon tourment va finir ;
« Le tonnerre a grondé, mon dernier jour se lève :
« Le temps n'a plus pour moi d'ailes ni d'avenir ;
« L'heure fatale approche, et mon destin s'achève.

« J'ai coulé, dans ces lieux, quelques jours fortunés ;
« J'y vécus innocent, coupable j'y succombe....
« Champs que mon crime a profanés,
« Vous fûtes mon berceau, soyez aussi ma tombe !

« Tu vois mes remords déchirants,
« Mon Père !... sois touché des pleurs où je me noie !
« Daigne implorer pour moi, dans ta céleste joie,
« Le Dieu qui pardonne aux mourants !

« Ah! si ce bras perfide a pu trancher ta vie,
« Ne sois pas mon accusateur!
Sois plutôt pour ton fils l'ange consolateur!
« Que la mort nous réconcilie!

« O Dieu vengeur! tu m'as trop épargné;
« Tonne aujourd'hui, frappe ma tête impie!
« A ton courroux mon cœur est résigné:
« Ne faut-il pas que le crime s'expie?

« Mais le Très-Haut est paternel!
« Jamais, en ce moment cruel,
« Sa grace ne nous abandonne:
« Espère encor, vieux criminel,
« Dans les bontés de l'Éternel!
« Béni soit le Dieu qui pardonne! »

Alors du meurtrier, dans des sanglots amers,
Expire la voix douloureuse;
Et, le front attaché sur la terre poudreuse,
Il semble encor prier le Dieu de l'univers
De mettre un terme à sa vie odieuse.
Je m'approche: un éclair affreux,
Déchirant de la nuit le voile ténébreux,
Vient éclairer son teint pâle et livide:
Grace, Dieu tout-puissant!... si tu fus outragé,

En toi la clémence réside...
Mais, ô terreur! ô coup rapide!
C'en est fait, le monde est vengé!
Ta foudre a terrassé le front du parricide.

Le crime ne peut échapper
Au châtiment d'un Dieu sévère:
Plus son bras est lent à frapper,
Plus éclatante est sa colère.

Le jour de la vengeance a lui;
La justice humaine est contente:
Toi qui, du meurtrier, vis l'ame repentante,
O mon Dieu! prends pitié de lui!

M. Auguste Moufle.

ÉPIGRAMME.

Seroit-il vrai, Myrthé, qu'au public idolâtre
Tu fisses tes adieux? — Eh mais, il le faut bien;
Monseigneur, qui me veut du bien,
Dit que l'on se perd au théâtre.

M. E. Héreau.

ERNEST ET MARIE.

Le temps est sombre ; le vent souffle avec force ; le tonnerre gronde, la nature entière semble parler de destruction ; le pâtre rempli de terreur a poussé son troupeau vers la bergerie , et le laboureur a laissé imparfait le sillon commencé. Tout a fui, la plaine est déserte. Mais quel homme, ou plutôt quel spectre déplorable a paru sur le coteau ? sa figure est pâle, ses yeux creusés, ses joues décharnées ; le vent agite avec violence les boucles éparses de ses cheveux ; on diroit à chaque instant que ses forces vont l'abandonner , et qu'il va rouler sans vie du haut de la colline. Cependant ses yeux brillent d'une énergie sinistre, et l'on voit dans tous ses mouvements l'agitation d'une force frénétique. Il a descendu rapidement la montagne, et le voilà qui s'élance dans la vallée. Mais une puissance invisible et soudaine a brisé tout-à-coup cette énergie surnaturelle; il fléchit; l'accablement succède à la fièvre du désespoir. Il tombe au pied d'un arbre, non pas dans le sommeil, mais dans un état de stupeur et d'engourdissement

qui ne diffère de la mort que par un sentiment vague de souffrance et de douleur. Ce malheureux, c'est Ernest. Il a long-temps aimé Marie. Le sort cruel (car il ne veut pas accuser les hommes), le sort cruel l'a séparé pour jamais de son amie, et quelle est l'ame ardente qui peut résister à ce mot : jamais !

Cependant une vague rêverie semblable à l'ombre de la vie, est rentrée dans l'ame d'Ernest. Ce n'est ni un songe ni une pensée ; c'est un souvenir mystérieux qui traverse en silence la mémoire de l'infortuné.

Un jour, dans les temps du bonheur, et dans un de ces moments de crainte inséparables de l'imparfaite félicité des hommes, Ernest avoit dit à son amie : — « Marie, si je vous disois : Je veux mourir, et je « mourrai seul si vous ne m'accompagnez pas ; que « me répondriez-vous ? » — « Vous ne songeriez donc « pas, dit la douce Marie, à la douleur que vous « laisseriez après vous ? » — Ernest garda un instant le silence ; mais bientôt il reprit avec plus de force : — « Marie, si je vous disois : Je veux mourir, et je « mourrai seul si vous ne m'accompagnez pas, que « me répondriez-vous ? » — « Je répondrois : Je « mourrai avec vous. » — Marie prononça ces paroles d'une voix triste et résignée, et cependant ferme et courageuse.

Est-ce l'excès de la douleur, est-ce un démon

échappé de l'enfer qui a réveillé ce souvenir dans le cœur d'Ernest? Il ouvre les yeux; il se léve rapidement. Devant lui est un enfant sorti de la chaumière prochaine, et qui fixe en tremblant ses timides regards sur les regards farouches d'Ernest. Cependant oubliant la terreur pour la pitié : — « Étranger, dit-il « à Ernest, vous semblez souffrant; est-il quelque « service qu'un pauvre enfant puisse vous rendre? » — Ernest jette sur la terre un sombre regard, et relevant tout-à-coup sa tête : — « Oui, lui dit-il, tu « peux me rendre un service; le dernier que je rece- « vrai des hommes. » — Aussitôt il prend un crayon, déchire une feuille de ses tablettes, écrit quelques mots à la hâte, et met le papier entre les mains de l'enfant : — « Va, lui dit-il, à ce bâtiment que tu « vois là-bas, adossé contre le coteau. Tu demande- « ras la jeune Marie.... » — « Marie! s'écria le jeune « innocent, je la connois. C'est elle que j'ai vue du- « rant les belles soirées de l'été, brillante de jeunesse « et de beauté, se mêler aux jeux folâtres et aux « danses champêtres du hameau. » — « Oui, répon- « dit Ernest d'une voix sombre, et en détournant les « yeux; oui, c'est elle. » — Une larme s'échappa des yeux desséchés du malheureux, et coula lentement le long de ses joues décharnées. — « Tu la cherche- « ras, tu choisiras l'instant où elle sera seule, et tu

» lui remettras ce papier. » — « Oh ! oui, dit le petit « paysan, je m'acquitterai avec zéle de ma commis- « sion : elle est si bonne, Marie ! toutes ses compagnes « l'aiment tant ! tout le village desire tant de la voir « heureuse ! » — « Va, enfant, va, tais-toi, lui cria « Ernest d'une voix terrible. » Le jeune enfant baissa les yeux ; le sourire disparut soudain de ses lévres, et il prit en silence le chemin qui conduisoit à la demeure de Marie.

La jeune fille se promenoit dans un vaste jardin, sous une belle allée, dont plus d'une fois le doux ombrage l'avoit vue heureuse auprès d'Ernest ; elle s'y promenoit seule, et elle pleuroit. L'enfant s'approcha d'elle, et lui remit le billet d'Ernest. Marie l'ouvrit en tremblant et lut ces paroles : « Je veux « mourir, et je mourrai seul si vous ne m'accompa- « gnez pas. » — Marie leva les yeux au ciel, les tourna tristement vers la fenêtre de la chambre où sa mère attendoit son retour ; et, traçant quelques mots sur le papier, elle le remit à l'enfant en lui disant : — « Va porter la réponse. » — L'enfant court retrouver Ernest ; celui-ci saisit avidement le papier. Ces mots y sont écrits de la main de Marie : « Je « mourrai avec vous.... Attendez-moi à minuit au « pied de la croix du vallon. » — « A minuit ! » s'écrie

Ernest. Il met une piéce d'or dans la main du villageois, et s'éloigne rapidement.

Déja depuis long-temps la nuit a répandu son voile sur la nature. Le silence régne au loin dans la plaine et dans le hameau. Cependant une jeune fille enveloppée d'un voile blanc et une lampe à la main, a quitté sa couche solitaire. Elle entr'ouvre doucement sa porte et se glisse hors de sa chambre. Une autre porte est située en face de la sienne. C'est là que la jeune fille va s'agenouiller, et levant vers la chambre ses yeux humides de larmes : — « O ma mère, dit-« elle d'une voix basse et tremblante, je vais donc te « fuir. Je vais quitter celle qui fut le guide, et plutôt « encore l'amie de mes jeunes ans. O ma mère! si tu « voyois cette fille coupable abandonner en secret le « toit natal, et se glisser dans les ténébres, comme « ces insensées qui vont chercher loin du devoir de « criminelles voluptés ; reconnoîtrois-tu ta fille ché-« rie, celle dont l'enfance a reçu tes sages conseils et « tes nobles exemples? Oh! pardonne-moi! j'avois « promis dans le bonheur ; dans le malheur, il seroit « lâche d'oublier mes serments. Si je fuis la maison « paternelle ce n'est pas pour courir au-devant des « honteux plaisirs ; c'est la mort que je vais chercher. « Adieu, ma mère, tu vas perdre ta dernière fille ; « adieu pour toujours. » —

Marie s'est relevée ; sa main tremblante a ressaisi sa lampe, et elle s'éloigne en versant des pleurs. Bientôt elle a passé une vaste cour, que souvent, appuyée sur le bras de ses jeunes compagnes, quelquefois même sur celui d'Ernest, elle avoit traversée pour aller aux fêtes bruyantes et aux danses joyeuses du dimanche. Sa main défaillante ouvre péniblement la porte pesante, qui, roulant avec lenteur sur ses gonds, fait entendre un gémissement lugubre. Elle jette encore un regard derrière elle, et s'éloigne pour toujours.

Au pied d'une colline, non loin d'un bois silencieux, est une croix solitaire consacrée au Dieu qui protége les voyageurs. Assis au pied de cette croix, sur une large pierre, Ernest contemploit d'un sombre regard la lune dont le disque argenté brilloit au milieu d'un ciel pur. Plus d'une fois, dans les soirées d'été, pressant dans sa main la main de son amie, Ernest avoit partagé avec elle les émotions que fait naître une belle nuit ; et jetant un regard d'amour sur le visage de Marie, il la comparoit à la fille d'Ossian lorsque ses pas nocturnes fouloient lentement la bruyère de la colline. Il aperçoit Marie, et s'élançant vers elle, il s'écrie : — « Ma seule amie, je te reconnois, « fidèle jusqu'au tombeau. » — Marie laisse tomber sa main dans la main d'Ernest, et, d'une voix résignée,

elle lui dit : — « Je viens mourir avec vous. » — Le jeune homme jette ses bras autour de Marie, et la presse avec passion contre son cœur. Mille émotions diverses agitent son ame ; il ne peut trouver de paroles pour les exprimer, et il s'écrie avec transport : — « O ma seule amie ! quelle est donc cette puissance de l'amour qui donne encore du bonheur sur les limites de la mort ? »

Deux pistolets sont placés sur la pierre qui soutient la croix. Ernest les montre à Marie, et les deux amants gardent le silence. Tout-à-coup le jeune homme s'écrie, en contemplant Marie : — « Ces yeux « qui tant de fois ont peint l'amour et la joie ; cette « main qui trembloit dans la mienne ; ce cœur dont « les battements répondoient aux battements du « mien ; quelques minutes encore, et tout cela ne « sera plus qu'un cadavre. » — Ernest se tut quelques instants ; bientôt il reprit avec plus de véhémence : — « Imprudents !... venez voir votre ou-« vrage ; venez voir la jeune fille que vous avez re-« poussée, couverte de son sang mêlé à celui de son « amant. Vous aviez tout combiné, mais ceci avoit « échappé à vos profonds calculs. Marie, continua-t-« il, en saisissant un des pistolets, Marie, nous se-« rons bien vengés. Les vois-tu, l'œil fixé sur nos « cadavres, le cœur dévoré de remords, maudire

« l'instant où ils ont résolu de nous séparer. Oh ! si je « pouvois alors ressaisir un instant, un seul instant « l'existence, pour leur rappeler le passé et les acca- « bler du présent. Oh ! combien je rirois de leurs « larmes ! O Marie ! Marie ! partages-tu ma joie ? » —

En prononçant ces mots, Ernest, pâle et défait, la bouche béante, les cheveux hérissés, présentoit aux yeux de Marie l'aspect le plus effrayant. Tout son corps trembloit ; ses yeux lançoient une flamme sinistre. Tantôt il regardoit le ciel avec l'air du désespoir ; tantôt il fixoit vers la terre des regards hideux qui sembloient mesurer une éternité de supplices. On eût cru voir, à la pâle clarté de la lune, l'esprit des ténèbres échappé des sombres demeures. Marie, effrayée des affreuses paroles de son ami, la douce Marie jetoit sur le frénétique un regard suppliant. — « Mon seul ami, lui dit-elle d'une voix tendre, je « suis prête à mourir. » — « A mourir !... oui, tu as « raison, il faut mourir ; ils l'ont voulu. Le repos « n'est que là ;... c'est le seul asile qu'ils t'aient laissé ; « je vais t'y conduire. » — Et il appuya sur le front de Marie l'arme meurtrière. » — « O mon Dieu ! s'é- « cria-t-il en baissant le pistolet, quand, pour la pre- « mière fois, je fis entendre à cette ame simple et naïve « une parole d'amour ; quand j'arrachois à sa timide « pudeur l'aveu de sa tendresse, c'est le premier pas

« vers la tombe qu'elle alloit faire ; c'est dans le che-
« min de la mort que je la conduisois.... Allons ! il le
« faut. Ils m'ont réduit à ce point que la pitié devien-
« droit un crime ! Marie, cette arme t'est destinée ;
« la mienne est là, sur cette pierre.... O mon père !
« tu l'as voulu !.... »

Cependant Ernest avoit encore déposé l'arme fatale. Il est si difficile de se précipiter dans ce gouffre inconnu qu'on appelle la mort ! il est si difficile de ne pas s'arrêter un instant sur les limites de l'irréparable ! Le jeune homme assis sur la pierre de la croix laissa tomber sa tête sur ses genoux. Marie lui prit la main ; et la serrant doucement dans les siennes : — « Ernest, lui dit-elle, tu ne verras donc plus
« ton père ? » — Ernest tressaillit. — « Et quand, de-
« main, ta mère visitera ta couche abandonnée,
« quand elle parcourra tous les lieux où tu vivois
« près d'elle, quand elle verra la table où tu tra-
« vaillois, et la place que tu occupois au repas fru-
« gal du matin, Ernest, tu l'auras donc abandonnée
« pour jamais ?... » — « O Marie, pourquoi viens-tu
« me montrer les horreurs d'une résolution néces-
« saire ? Marie, il est des douleurs insupportables ;
« alors qui pourroit défendre à l'homme de mou-
« rir ? — « O mon ami, reprit Marie, le ciel m'est
« témoin que je ne regrette pas la vie, que je ne re-

« doute point la mort. Il fut un temps où l'existence m'étoit chère. Ivre des illusions de l'amour, « je m'étois bâti dans l'avenir une félicité imaginaire. Le temps est venu briser l'édifice de mes « rêves. Aujourd'hui, pour moi, la vie c'est le désespoir, la mort, ce seroit le repos. Mais, Ernest, « nous ne sommes pas seuls sur la terre. Si nous « souffrons, notre douleur nous donne-t-elle le « droit de rendre les autres malheureux? Non. Celui « dont la mort doit laisser des regrets, ne peut pas dire, « ma vie est à moi. N'y eût-il qu'une seule larme répandue sur ta tombe, cette larme t'accuseroit devant l'Éternel. Tu dis qu'il est des malheurs insupportables et que l'homme alors peut mourir : Ernest, ose lever les yeux sur cette croix solitaire « qui s'élève au-dessus de ta tête ; ose interroger les « souvenirs qu'elle te rappelle. Il fut un être qui « n'avoit répandu que des bienfaits; chacune de ses « actions, chacune de ses paroles avoit pour but le « bonheur des hommes. Eh bien! il se vit accablé de « souffrances et d'injures, et d'une ignominie plus « cruelle encore que tous les supplices. Celui-là sans « doute étoit malheureux. A-t-il cherché la mort? « Non; il a souffert. C'est un Dieu que je t'offre pour « exemple. Mais ne fut-il qu'un homme, il seroit « noble encore de l'imiter. Ernest, connois mieux la

« véritable force. La douleur, l'inexorable douleur « s'est attachée à ton ame ; ose la supporter. Mourir, « c'est céder ; souffrir, c'est combattre, dis-moi de « quel côté est le vrai courage ? » — Ernest jetoit sur Marie des regards étonnés, et la jeune fille voyoit sur son visage que la persuasion alloit gagner son cœur. — « Mon ami, poursuivit-elle, relève ta tête « abattue. Contemple cette voûte céleste, cette nature « admirable, et comprends mieux la destinée de « l'homme. Dieu t'a-t-il dit aujourd'hui ce qu'il vou- « dra demain ? de quel droit arrêterois-tu sa volonté ? « Détruire par ta mort l'avenir qui t'est destiné, « n'est-ce pas attenter sur les droits de Dieu ? Laisse « aller la vie, et marche en avant. »

Un feu surnaturel brilloit dans les yeux de Marie. Ce n'étoit plus cette jeune fille timide pour qui l'amour d'Ernest étoit l'avenir, et qui ne voyoit rien par-delà le jour que son amant passoit près d'elle. C'étoit une femme inspirée, plus forte que l'homme abattu qui languissoit devant elle. En la voyant couverte d'un voile blanc, et la main levée vers la ciel, au pied de la croix solitaire, on l'eût prise pour une apparition mystérieuse envoyée par le ciel au secours de la douleur. — « Tu l'emportes ; s'écria Ernest ; ô « Marie, tu l'emportes. Je venois avec la haine, et « tu m'as fait retrouver la pitié ; je venois pour mou-

« rir, et je vivrai. O mon Dieu, continua-t-il en se « jetant à genoux, ce n'est pas pour un malheureux « indigne de ta clémence, que ma voix s'éléve jusqu'à toi. Mais que cette infortunée dont j'ai flétri « le cœur puisse un jour remonter à la vie ! O mon « Dieu, que Marie soit heureuse ! » — Et conduisant la jeune fille au pied de la croix : — « Viens, Marie, « lui dit-il, viens prier pour moi, les prières d'un « ange doivent être accueillies dans le ciel. »

La jeune fille s'agenouilla et croisant les mains sur sa poitrine. — « Dieu des chrétiens, s'écrie-t-elle « tu vois deux foibles arbrisseaux courbés par le vent « du malheur. Ils viénnent à toi parcequ'ils savent « que tu es le Dieu des douleurs, reléve cet homme « malheureux dont l'infortune a fait fléchir la tête. « Donne-lui la force de supporter la vie qu'il a « reçue de toi. O mon Dieu, qu'Ernest soit heureux ! »

Marie se reléve ; elle abandonne à son amant une main qu'il couvre de baisers. — « Adieu, lui dit-« elle, en versant des larmes. » — « Adieu ; répond « le jeune homme en soupirant. »

Et les deux amants se séparèrent.

M. L. Sauvage.

MON VILLAGE.

Combien je te regrette
Beau ciel de mon pays,
Et toi, douce retraite,
Que toujours je chéris!
Soleil qui fais éclore
Les trésors de l'été,
Dois-tu me rendre encore
La vie et ma gaîté?

Une erreur trop commune
Égara ma raison;
Je rêvai la fortune
Et l'éclat d'un vain nom;
Mais aujourd'hui, plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera?

Là repose ma mère,
L'amitié m'attend là.
O pensers pleins de charmes,
Endormez ma douleur !
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur !

Une fleur étrangère
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimats.
Jeune, ainsi je succombe,
Foible comme la fleur :
Ici je vois la tombe ;
Là bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir.
Là commença ma vie,
Là je veux la finir.

M. Justin Gensoul.

ISOLIER, OU LE VAINCU.

ROMANCE.

L'orage a détruit notre armée,
Hormis l'honneur, tout est perdu ;
Triste, sous la verte ramée,
Isolier languit étendu.
Sa lance tressaille indignée,
Le casque est tombé de son front,
De son sang la terre est baignée,
Et des pleurs disent son affront.

« Oserai-je suspendre encore
« Ma bannière à la vieille tour ?
« Oserai-je aux lèvres d'Isaure
« Ravir le baiser du retour ?
« Que répondrai-je à mon vieux père
« Qui viendra, dans mes bras sanglants,
« Chercher le laurier dont, naguère,
« J'avois flatté ses cheveux blancs ?

« Mais pourquoi ces indignes larmes !...
« Mon glaive a long-temps combattu ;
« Si le sort a trahi mes armes,
« Je n'ai point trahi la vertu ;
« Aux caprices de la victoire
« Doit s'accoutumer un grand cœur,
« L'honneur seul est tout ; et la gloire
« N'est pas toujours pour le vainqueur.

« Déja, d'un belliqueux murmure
« Tout mon cœur n'a-t-il pas frémi?
« Oui, je sens que ma jeune armure
« Verra fuir un jour l'ennemi ;
« La vengeance, aux guerriers si chère,
« Nous ramènera les succès ;
« Et jamais la palme étrangère
« N'a grandi sur le sol françois ! »

M. Émile Deschamps.

LE PROMONTOIRE
DE
LEUCADE.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis!
ÉNÉIDE, liv. IV.

Les flots tumultueux de la mer d'Ionie
Sous la brise du soir abaissoient leur furie;
La nuit tomboit des cieux et parfumoit les airs ;
Dans l'horizon lointain, balancés sur les mers,
Quelques vaisseaux encor saluoient le rivage
Où du dieu de Claros brille la sainte image [1]:
Soudain au noir sommet de ces rocs sourcilleux,
La pâleur sur le front et la mort dans les yeux,

[1] Apollon avoit un temple au sommet du promontoire de Leucade.

Comme aux jours du bonheur de roses couronnée,
Telle qu'une victime aux autels amenée,
Sapho, la lyre en main, s'est assise, et ses pleurs
Trop long-temps comprimés ont trahi ses douleurs.
Bientôt son sein brûlant profondément soupire.
Elle ouvre un œil éteint, puis saisissant sa lyre
Et préludant par un divin accord :
« Chantons, a-t-elle dit, chantons l'hymne de mort.

« Salut, ô rochers inflexibles !
« Abymes grondant sous mes pas,
« Sur vos sommets inaccessibles
« Je viens implorer le trépas.
« J'ai revêtu pour vous la brillante Chlamyde ;
« Pour vous j'ai ceint de fleurs ce front triste et mourant ;
« Et sur ma chevelure humide
« Ma main a fait couler les parfums d'Orient.

Pour fléchir un ingrat, tendre et voluptueuse,
Je me plaisois jadis à tous ces vains apprêts ;
Et des amours j'épuisois les secrets
Pour adoucir sa fierté dédaigneuse.

« Mais pourquoi, vains regrets, m'accabler aujourd'hui ?
« Ah ! fuis loin de mes yeux, fuis, importune image !
« Me poursuivras-tu donc sur l'infernal rivage,

« Quand j'aurai mis la tombe entre mon cœur et lui?... »

Échappée à sa main, la lyre détendue
Tombe en jetant encore un son plaintif et lent.
Les yeux noyés d'amour, haletante, éperdue,
La fille de Lesbos est debout, et reprend :

« Que sont-ils devenus ces jours que l'espérance
« Embellissoit de ses charmes trompeurs?
« Ces jours qui du bonheur défioient l'inconstance,
« Ces jours que je devois payer par tant de pleurs ?
« Souvent (il m'en souvient) un bois sombre et sauvage
« Contre les feux du jour nous prêtoit son ombrage.
« Pour toi seul dans mon cœur étouffant le devoir,
« Phaon, je m'enivrois du plaisir de te voir.
« Dieux! quels feux m'embrasoient quand sur ma bouche avide
« Le Zéphyr apportoit l'or de tes longs cheveux,
« Ou lorsque tes regards suspendus à mes yeux
« Versoient l'amour sur ma paupière humide !

« Oh ! que ne suis-je encor dans les champs de Lesbos,
« Lorsqu'au milieu de nos jeunes héros,
« Mes yeux l'apercevoient à travers la poussière
« Lançant un char vainqueur au bout de la carrière,
« Ou le ceste à la main, terrassant ses rivaux ?
« J'étois heureuse alors : je me croyois aimée ?...

« Hélas, les dieux jaloux m'ont ravi mon erreur !
« Ce n'est plus cet amour dont j'étois enflammée :
« L'enfer est dans mon cœur.

« De Gnide et de Paphos implacable déesse,
« Toi qui poursuis tous les mortels,
« Pourquoi d'une fatale ivresse
« As-tu frappé le cœur de ta prêtresse,
« Au pied même de tes autels ?
« Ah ! si jamais les pieux sacrifices
« Que ma main alluma sur tes trépieds sacrés ;
« Si le sang pur des nombreuses génisses
« Dont j'ai rougi tes parvis révérés ;
« Si les hymnes enfin que soupira ma lyre,
« Comme un encens propice ont monté jusqu'aux cieux,
« Toi qui sur les dieux même étends ton vaste empire,
« Vénus, exauce au moins le dernier de mes vœux !
« Contre l'ingrat j'invoque ta puissance !
« Que d'une amante altière essuyant les rigueurs,
« Il sente loin de lui s'exiler l'espérance !
« Amour, viens lui souffler tes plus noires fureurs !
« Que ses cris douloureux fassent trembler la plage ;
« Qu'épuisé de tourments, sur ce rocher sauvage
« Il cherche en vain un remède à ses maux ;
« Et que son corps, déchiré par l'orage,
« Aille frapper les rochers de Lesbos !...

« Mais quoi ! mon cœur frémit... et près d'être vengée,
« De secrètes terreurs je me sens assiégée !
« Je tremble... que le ciel, dont le bras va s'armer,
« Ne punisse l'ingrat que j'ose encore aimer :
« Ah ! qu'il tourne sur moi la foudre vengeresse !
« Et toi, Vénus, punis ton indigne prêtresse ;
« De mes jours pâlissants renverse le flambeau :
« On passe sans regret du malheur au tombeau.

« Déjà la nuit étend ses voiles sombres ;
« De ses douces clartés Phébé blanchit les flots :
« Avant que le soleil ait dispersé les ombres
« Je dormirai de l'éternel repos.

« O vous dont les concerts sublimes
« Furent jadis mes premières amours,
« Muses, à qui du moins je dois quelques beaux jours,
« Je vais bientôt descendre aux noirs abymes ;
« Adieu ! je vous fuis pour toujours.

« Ma cendre de vos pleurs sera donc arrosée !
« Demain vous voilerez vos fronts de noirs cyprès ;
« Les bords de Castalie entendront vos regrets ;
« Mon ombre en sourira dans l'heureux Élysée [1].

[1] Selon une ancienne tradition, les Muses en deuil suivoient les funérailles des Lesbiennes.

« Adieu, champs paternels, vous ne me verrez plus
« Fouler les prés naissants de vos vertes campagnes,
« Ni chercher la fraîcheur sous vos hêtres touffus !
« Et vous qui fûtes mes compagnes,
« Vous ne me verrez plus me mêler à vos jeux,
« Et sans moi vous ceindrez les myrtes amoureux.
« Bientôt hélas ! la renommée
« Vous redira ma honte et mon malheur :
« O vous du moins, vous qui l'avez aimée,
« Souvenez-vous de votre sœur. »

Et la voix s'éteignit... parti du sein des ondes,
Un bruit sourd et confus fit mugir les échos ;
Et l'on vit tournoyer sur les vagues profondes
Un luth, un voile blanc, qu'engloutirent les eaux.

M. A. Royer.

LA ROSE DE SALENTE.

Ne chantez pas la Rose de Salente,
Ne dites point que son parfum est doux.
Que vos accents sur sa tige charmante
N'appellent pas un injuste courroux ;
Le soupçon veille, et sa main est puissante.
O troubadour ! taisez-vous, taisez-vous,
Ne chantez pas la Rose de Salente.

Reine des fleurs, que ta douceur m'enchante !
Que je voudrois, loin des regards jaloux,
Seul respirer la fraîcheur enivrante
Que le Zéphyr apporte jusqu'à nous.
Reine des fleurs que ta douceur m'enchante !
O troubadour ! taisez-vous, taisez-vous,
Ne chantez pas la Rose de Salente.

Ne chanterai la Rose de Salente,
Je ne dirai que son ombrage est doux ;
Amour, amour de sa tige charmante
Que le parfum arrive jusqu'à nous !

Je ne dirai que sa douceur m'enchante.
O troubadour ! taisez-vous, taisez-vous,
Ne chantez pas la Rose de Salente.

M. Boucher de Perthes.

A VÉNUS.

IMITATION D'HORACE.

Lib. I, od. 30.

O reine de Paphos, de Gnide, et de Cythère !
Vénus, pour un instant abandonne ta cour !
L'encens fume pour toi chez la belle Glycère :
Viens, en la visitant, honorer son séjour.

Avec l'enfant malin qui se rit de nos larmes,
Que ces nymphes en foule accourent sous tes yeux ;
Et que la jeune Hébé, qui te doit tous ses charmes,
Des Graces, en dansant, guide l'essaim joyeux !

M. Tézénas.

OSCAR A MORNI.

CHANT GALLIQUE.

Morni ! Morni ! mon compagnon , mon frère ,
Éveille-toi , sors de ton long sommeil !
Ryno , demain , au retour du soleil ,
Attaquera le farouche insulaire.
Ah ! loin d'aller, vil flatteur de l'orgueil ,
A ses genoux courber un front esclave ,
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers , la honte , et le cercueil.

Contre Salgar marchons d'un pas rapide !
Que, dès ce jour, le fer arme ta main ;
Et que bientôt ce despote inhumain
Tombe expirant sous ta lance intrépide !
Par-tout il sème et la mort et le deuil :
C'est dans le sang qu'un tel affront se lave !
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers , la honte, et le cercueil.

Si de Salgar nous dévorons l'outrage ,

Frémis du sort qui nous est destiné !
Le bras du foible est sans peine enchaîné ;
L'indépendance est fille du courage.
De nos palais il a touché le seuil ;
Il veut de l'or, l'intérêt le déprave :
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte, et le cercueil.

Sais-tu, Morni, sais-tu ce qu'il médite,
Cet étranger, si lâche en son courroux !
Il a juré de nous asservir tous,
Il l'a juré sur la roche maudite.
Iras-tu donc, plus tremblant qu'un chevreuil,
Offrir ta tête à son indigne entrave ?
Je t'apprendrai quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte, et le cercueil.

Dans les périls tout cède à la constance :
Libres et fiers, est-ce à nous à plier ?
Honte éternelle au parjure guerrier
Qui du barbare implore l'assistance !
Pour ce tyran nos rocs sont un écueil.
Qu'il porte ailleurs le joug affreux du Slave !
Apprenons-lui quel est le choix du brave
Entre les fers, la honte, et le cercueil.

M. AUGUSTE MOUFLE.

DAPHNÉ.

IDYLLE.

L'Amour aperçoit un jour Daphné qui fondoit en larmes; il approche : — « Dieu cruel, s'écrie « Daphné, auteur de tous mes maux, viens-tu pour « les accroître encore ! — Non, dit l'Amour, et je « prétends me réconcilier avec toi. Prononce toi- « même sur ton sort ; de l'indifférence ou d'une con- « quête nouvelle, que choisis-tu ? — Méchant, ré- « pond Daphné, j'aime mieux souffrir que de vivre in- « sensible ou légère ; laisse, laisse couler mes larmes, « il m'est doux de pleurer pour Amyntas. — Eh bien, « reprend le Dieu, tant d'amour sera récompensé : « dès ce jour, tu vas voir Amyntas revenir à toi, pour « ne plus te quitter. — Prends-y garde, Amour, son- « ges, si tu me trompes, qu'il me faudra mourir. — « Tu vivras, crie une voix, » et bientôt Amyntas, lui répéte en tombant à ses genoux, « tu vivras pour « faire mon bonheur! le mien sera de t'aimer tou- « jours. »

L'Amour secoue sur eux son flambeau, et s'envole dans les airs.

M. Talairat.



A Mlle JULIE L****,

EN LUI ENVOYANT UNE CORBEILLE DE FLEURS.

Ces fleurs, amantes du printemps,
Avant lui passeront peut-être;
Si l'ame est immortelle, un jour, vainqueur du temps,
L'amour que j'ai pour vous doit survivre à mon être.

M. E. Héreau.

LA LAMPE.

A VOUS.

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir,
Et le sommeil dans nos demeures
Descend après l'ombre du soir.
Des longs plis de son voile il touche
Vos yeux que j'avois vus si doux;
La lampe est près de votre couche,
Elle veille et brûle pour vous.

Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux;
« Oh! direz-vous, reviens des cieux,
« Reviens à moi, riant mensonge,
« Car elle veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
Demain, quand sur son char d'Opale
Remontera le roi des jours,

Vous la reverrez foible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours !

Puisse alors une voix secréte
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et discréte,
Et que le temps n'éteindra pas.
Soit que dans l'orgueil de vos charmes,
Vous regardiez, sans voir ses larmes,
Celui qui n'ose vous nommer ;
Ou soit qu'à vous-même ravie,
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer.

M. ÉMILE DESCHAMPS.

MADRIGAL.

J'ai ong-temps de l'amour parlé sans le connoître;
Ce feu qu'un seul instant devoit me révéler,
Julie en mon sein l'a fait naître...
Et je n'ose plus en parler.

M. E. HÉREAU.

LE FANTOME.

Toutes les nuits une voix lamentable
Se fait, hélas ! entendre dans ces lieux;
Ne troublez pas ce mystère effroyable
Et suspendez vos chansons et vos jeux.

Voici l'instant : amis, faites silence,
Paix ! écoutez... Le spectre est près de nous;
Ce bruit sinistre annonce sa présence,
Ciel ! un sanglot... silence... entendez-vous ?

N'appelez pas; le fantôme peut-être
Viendroit punir votre témérité.
Il m'a semblé déjà voir apparoître
Sur votre tête un bras ensanglanté.

Il rentrera dans les sombres demeures,
Il cessera ces longs gémissements,
Dès que l'horloge aura sonné dix heures,
Alors, amis, nous reprendrons nos chants.

M. Boucher de Perthes.

L'AMOUR.

D'Anacréon le rival plein de grace
A célébré le dieu des bonnes gens ;
Et, dans ses vers qu'eût réclamés Horace,
Il n'a chanté que des dieux indulgents.
Moi, pauvre enfant, de la double colline
Mes yeux jamais n'ont vu l'auguste cour ;
Mais j'obéis au dieu qui me domine,
Et je chante l'Amour.

Avant les temps, la matière immobile
Dormoit confuse au milieu du chaos,
La nuit régnoit ; et du monde inutile
Rien ne troubloit le sinistre repos.
Mais tout-à-coup l'air s'émeut, l'eau circule,
Le soleil brille, et l'homme voit le jour;
Son cœur s'agite, et le feu qui le brûle
Est déja de l'amour.

Par les hivers la nature flétrie
Renaît plus belle aux beaux jours du printemps

L'amant heureux voit éclore la vie
Sous le pouvoir de ses baisers brûlants.
Un Dieu puissant fit l'homme à son image,
Mais l'homme seul n'eût existé qu'un jour;
Un autre dieu conserve son ouvrage,
Et ce dieu c'est l'Amour.

S'il n'eût aimé, le chantre de Délie
Jusques à nous ne fût point parvenu;
Et si Rousseau n'eût pas rêvé Julie,
Peut-être encor seroit-il inconnu.
Qu'un autre porte aux filles de mémoire
Un feu discret sans espoir de retour.
Il n'est qu'un dieu qui nous donne la gloire,
Et ce dieu c'est l'Amour.

L'amant aimé, plein d'une douce ivresse
Écoutera la voix du malheureux.
Le sentiment vaut mieux que la sagesse,
On est si bon alors qu'on est heureux!
S'il est aimé, le coupable lui-même
A la vertu peut remonter un jour.
Un homme bon est meilleur quand il aime;
La vertu c'est l'Amour.

Au temps jadis une reine étrangère

Avoit vendu la patrie aux Anglais ;
Et des plaisirs l'amorce mensongère
Tenoit captif le monarque français.
Mais, près d'Agnès, retrouvant sa vaillance,
Charle a quitté le repos de sa cour ;
Et le héros a reconquis la France
A la voix de l'Amour.

Si d'un succès je rêvois l'espérance,
Mes foibles chants craindroient plus d'un revers ;
Mais des amours j'ai chanté la puissance,
Et les amours vont absoudre mes vers.
Aux coups du sort si bientôt je succombe,
Je veux aimer jusqu'à mon dernier jour.
La lyre en main, sur le bord de la tombe,
Je veux chanter l'Amour.

M. L. Sauvage.

L'ANE ET LE CHAMEAU,

FABLE IMITÉE DU PERSAN.

Un jour, de compagnie et marchant côte à côte,
Alloient je ne sais où
Sa grandeur le Chameau, portant la tête haute,
Et maître Aliboron, humble et baissant le cou.

Ils arrivent au bord d'un fleuve.
L'onde étoit calme, et le chameau
Propose à l'âne cette épreuve:
« Voyons qui de nous deux, traversant ce ruisseau,
« Sera le premier sur la rive. »

Il dit, s'ouvre les flots, franchit l'espace, arrive,
Et voit son compagnon resté sur l'autre bord.

« Eh bien! que fais-tu donc? as-tu peur de cette onde?
« Poltron! elle n'est point profonde;
« Tu l'as vu, j'en avois à mi-jambes. »— D'accord,
Répond sagement l'autre bête;

« Mais j'en aurois, moi, par-dessus la tête,
« Et je te dis adieu. »

Que de gens moins sensés j'ai vus en plus d'un lieu!

M. E. Héreau.

A UN SCULPTEUR.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

Tu tiens, comme Atropos, un ciseau dans ta main;
Mais par un plus heureux destin,
Tu venges les héros de la rigueur des Parques.
De la triste Atropos le ciseau redouté
Fait tomber sous ses coups les guerriers, les monarques,
Le tien leur rend la vie et l'immortalité.

M. L. de Saint-Geniès.

PLAINTE

DE LA JEUNE EMMA.

Parceque je suis jeune et vive
On me croit légère. — Oh ! non pas.
Je chante ?... Écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette ame, sœur de mon ame,
Hélas ! que j'attendois pour aimer et souffrir..

Ta bouche, ô mon ami, trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux ;
Moi, je t'appartiens tout entière :
Pour te voir seulement je chéris la lumière,
Et chaque nuit un songe achève tes aveux.

Aussi, pleine de trouble, et d'ivresse, et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur ;

Loin de toi, contre toi j'ai cru trouver des armes,
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur,
La biche y vient à moi se sauver du chasseur..
Tout ce qui me charmoit n'a plus rien de ses charmes,
Et même, sans joie et sans larmes,
J'ai revu ma mère et ma sœur.

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château ; tout peuplé de souvenirs si doux,
Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes
C'est moi, c'est votre Emma, la reconnoissez-vous ?
Et vous, mes églantiers, dont ma rieuse enfance
Dépouilloit les rameaux enfants,
Oserez-vous refleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence?..

Je souffre, on ne me comprend pas ;
On s'étonne, on me dit que je suis jeune et vive,
Qu'il faut rire et chanter. — Je vais chanter hélas !
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

M. ÉMILE DESCHAMPS.

ÉLÉGIE.

Ne me saluez plus du doux nom de poëte :
Il n'aura pas de lendemain
Le jour dont je vois l'aube, hélas ! et de ma main
S'échappe ma lyre muette.

Décevante immortalité,
A tes songes flatteurs ne me fais plus sourire :
Vainement sur tes pas mon cœur est emporté :
Un nuage épaissi me voile ton empire !
Mon espoir est déshérité !
La mobile célébrité
M'offrit des palmes éphémères ;
Et, brûlant de les conquérir,
Je m'enivrai de ses chimères,
Et ses chimères font mourir !...

Du beau mois où naissent les roses,
Pour la dernière fois j'admire les couleurs ;
Pour la dernière fois j'admire de ses fleurs
Les brillantes métamorphoses.

D'un ruisseau suivant les erreurs,
Je ne foulerai plus l'herbe de nos prairies.
De nos collines tant chéries
Soleil! je ne dois plus te voir,
Descendu lentement dans la pourpre du soir :
Égarant par les bois mes vagues reveries,
Sous le chêne sacré je n'irai plus m'asseoir.

Loin de moi vous croyez encore,
Parents infortunés! qu'il est déjà vaincu
Le mal brûlant qui me dévore;
Tu le crois, ô mon père! et ton fils a vécu!

Quelle est ma destinée!... Aux chaînes de l'enfance
Succède mon adolescence,
Que remplace bientôt jeunesse et liberté,
Et pour moi l'avenir se dore d'espérance.
Aux syrènes de volupté
Je prête à-la-fois les oreilles,
Et je dévore les merveilles
Que de la docte antiquité
Nous léguèrent les nobles veilles.
Mais des eaux d'Hypocrène à peine ai-je goûté,
Qu'Apollon de Saturne a hâté le ravage.

Du calice des jours le nectar enchanté

S'éloigne, et de mes vers, qui du sombre Léthé
Quelques siécles peut-être eussent bravé l'outrage,
Sur l'abîme des temps vers la postérité
Ne doit pas flotter une page.

Approchez, approchez, ô mes jeunes amis,
J'entrevois la lugubre plage,
J'achéve les moments que le ciel m'a commis.
Adieu, troupe fidéle! En ce lieu solitaire,
Où de nombreux flacons le Champagne vieilli
Couloit, depuis cinq ans, aux fêtes de mon père
Près de l'antique monastère,
Que par vous, par vous seuls je sois enseveli!
Et si jamais sur la bruyère
Vous rencontrez ma pauvre mère,
L'œil en larmes, le front pâli,
Cachez à sa douleur le tertre funéraire
Où sur moi pésera l'oubli!

M. J. Travers.

ADIEU.

J'ai vu naître l'aurore
A l'ombre de ces bois,
Je viens la voir encore
Pour la dernière fois.
Chante, chante, ô fauvette!
Sous ces arbres touffus,
Redis ta chansonnette,
Je ne l'entendrai plus.

Fontaine qui murmure,
Naïade de ce lieu;
Coteaux, rochers, verdure,
Je vais partir, adieu.
O grotte tant aimée,
Témoins de mes beaux jours!
Adieu, la pauvre Edmée
Vous quitte pour toujours.

Adieu, douce hirondelle:
Tu fuis de ces climats,

A la saison nouvelle
Vers eux tu reviendras.
Comme toi voyageuse,
Pour des lieux inconnus,
Je pars; mais moins heureuse
Je ne reviendrai plus.

M. Boucher de Perthes.

ÉPIGRAMME.

Fatigant, importun, même aux yeux d'un ami,
Ergaste est plein de lui : quand il parle, il s'écoute.
— C'est pour cette raison sans doute
Qu'il a toujours l'air endormi.

M. Halevy.

ROMANCE.

A quinze ans je fis le serment
De fuir à jamais la tendresse;
Un an plus tard, timide amant,
J'atois aux pieds d'une maîtresse.
J'abaissois mon orgueil d'un jour
Devant un regard de Julie;
Mais hélas! j'avois tant d'amour,
Ma maîtresse étoit si jolie!

Puisque déja mon foible cœur
A subi les lois d'une belle,
Soyons sage dans mon erreur,
Et du moins demeurons fidèle.
Six mois après Claire eut son tour,
Et mon cœur oublia Julie;
Mais hélas! j'avais tant d'amour,
Ma maîtresse étoit si jolie!

Le temps fuit, et bientôt les ans
Vont me ramener la sagesse.

Adieu transports, songes brillants,
Long délire de la jeunesse!
Bien fou qui voudroit le retour
De l'erreur et de la folie ...
Mais pourtant j'avois tant d'amour,
Ma maîtresse étoit si jolie!

M. L. Sauvage.

QUATRAIN.

Le bruit court que Valère a terminé son sort :
Assurément c'est grand dommage;
Il étoit plein d'esprit, d'honneur, et de courage...
Ajoutez : pourvu qu'il soit mort.

ENCOR.

A MADEMOISELLE L***,

Qui ne m'a pas écrit depuis le jour où elle me promettoit d'être toujours mon amie.

« Je puis faire *encor* ton bonheur;
« Je serai toujours ton amie! »
Vous le disiez, jeune *Eugénie*,
Et vous trompiez *encor* mon cœur!

Seroit-ce *encor* un sacrifice
Qu'on voudroit exiger de vous!
Eh quoi! pour n'être pas époux
Faut-il *encor* qu'on se haïsse?

Je souffre aujourd'hui mille morts,
C'est *encor* le prix de mon zèle;
Auriez-vous donc juré, cruelle,
De me faire expier vos torts?

M. Blanchard de La Musse.

STANCES

SUR LA VIE ET LA MORT

DE LORD BYRON.

Ton front s'élève aux cieux, tes pieds touchent l'abyme ;
Tantôt jour sans nuage et tantôt sombre nuit :
Exhaltant la vertu, préconisant le crime,
La vérité se montre et l'erreur te séduit.

O contraste frappant ! ô destinée étrange !
A la source du bien tu vas puiser le mal !
De contradictions trop horrible mélange !
Ton regard est divin, ton sourire infernal.

Lorsque de la beauté tu célèbres l'empire,
De celle qui t'écoute on doit plaindre le sort :
Si ta voix l'a séduit, ta rage le déchire ;
Tes plaisirs sont le deuil, ton amour c'est la mort.

Semblable à Jupiter, pourquoi réduire en poudre

L'amante que ta lyre a pris soin de charmer !
Écarte de son sein et l'orage et la foudre :
Démon, tu peux haïr, mortel, tu dois aimer.

J'écoute!... et n'entends plus ce roi de l'harmonie!
Ce barde, qui chantoit la gloire et le plaisir,
Ce fier enfant du nord, bon et fatal génie,
Il est tombé!... Son nom ne doit jamais périr.

Si l'amère ironie et l'active vengeance,
Comme un feu dévorant, s'exhalent de son sein,
C'étoit le cri d'une ame en proie à la souffrance,
Qui lutte et se débat contre un cruel destin.

Mais du jour que sa voix à la Grèce assemblée
Fit entendre ces mots : Patrie et Liberté!
Par ses mâles accents la Grèce consolée
A dit: Gloire à Byron!.. l'écho l'a répété.

Tes torts sont expiés: ce dévoûment sublime,
Nouveau Léonidas, t'élève jusqu'aux cieux :
Ta gloire désormais a reconquis l'estime;
Ton génie a pris place au rang des demi-dieux.

Et la Grèce a permis!... Ta cendre révérée
Dans les antres du Nord ira s'ensevelir.

Hellènes! parmi vous cette cendre adorée
D'un nouveau Marathon dotoit votre avenir.

Byron n'est plus!..Byron!..O vierges immortelles,
Pleurez! Graces, pleurez! aux bosquets de Paphos,
Au sommet d'Hélicon, vos lyres solennelles
Doivent éterniser le chantre et le héros.

Le fer de Périclès, la lyre de Tyrtée,
Ont brillé dans tes mains au bord de l'Eurotas;
Minerve toute armée, à ta voix excitée,
La liberté renaît pour ces heureux climats.

Ce n'est point à des vers inspirés par la haine
Que tu dois en ce jour l'hommage des mortels:
Ton laurier est plus beau; c'est la superbe Athène,
Qui décerne à ton nom un culte et des autels.

Qu'elle soit libre enfin, ou bien qu'elle succombe,
Athène redira qu'un fils vaillant du Nord,
Près d'elle vint chercher la gloire de la tombe,
Vieux par ses nobles faits, par ses ans jeune encor.

Quoi! dit-il, quoi! déja, tu meurs,... et la victoire
De l'avide oppresseur vient de briser les fers!
Tu meurs! console-toi, dans le sein de la gloire,

Ombre fameuse, entends la voix de l'univers!

« Qu'il fut grand ce héros, qui pour réduire en poudre
« Un fol amas d'erreurs, de superstitions,
« Du ciel et des tyrans osa braver la foudre,
« Et rappeler la Grèce au rang des nations.

Déja pour consoler ton ombre gémissante,
De ton rival heureux [1] j'entends les doux accords
Lentement s'échapper de sa lyre brillante,
Et passer jusqu'à toi dans l'empire des morts.

Peindrai-je ton ami [2], barde illustre et sublime,
De ses yeux sans repos laissant tomber des pleurs,
Désormais solitaire, au bord du vaste abyme,
A l'Irlande déserte il dicte ses douleurs.

Et ce jeune François [3], dont la muse attendrie
A l'entour d'un tombeau se plaît à soupirer,
La gloire et l'ornement de sa belle patrie,
Il te chanta vivant, mort il doit te pleurer.

Rare et brillant génie, au char de la victoire,

[1] Walter-Scott. — [2] Thomas Moore. — [3] Alphonse de La Martine.

Emporté dans les cieux, Byron, je t'apperçoi :
Adieu, de cette terre au temple de mémoire
Un lumineux sentier me guide jusqu'à toi.

M. Talairat.

SUR LE PORTRAIT

D'UNE JEUNE FILLE.

Tu souris, des éclairs jaillissent de tes yeux,
Et je vois murmurer ta bouche demi-close ;
Que ne l'ouvres-tu donc, cette bouche de rose,
Pour prononcer le mot qui me rendroit heureux !

M. L. de Villadon.

ODE

SUR L'AVÈNEMENT DU ROI

CHARLES X.

Voilez-vous, basilique sainte,
Dont l'autel est dressé sur les cendres des rois;
Un trépas solennel a rouvert votre enceinte;
Élevez jusqu'à Dieu nos lamentables voix.
Le crime si souvent [1] a, par des morts fatales,
Forcé de vos caveaux les portes sépulcrales,
Que saisis d'épouvante à nos cris de douleur,
Les vieux prêtres, commis à garder vos poussières,
Demandent, en voyant le deuil de nos bannières,
S'ils n'ont qu'à pleurer un malheur.

Il faudroit d'éternelles larmes,

[1] On frémit de compter les royales victimes de la révolution, et l'on ne peut oublier que le dernier Bourbon qu'a reçu Saint-Denis y a été encore amené par un crime.

Si nos pas s'arrêtoient en ces funèbres lieux;
Et si, pour rassurer nos publiques alarmes,
Nous n'avions pas un trône où reposer les yeux.
Un roi toujours vivant y reçoit notre hommage :
L'auguste royauté sous une auguste image,
Une haute sagesse en de simples discours,
La force aux jours de deuil, la grace aux temps prospères,
Tout ce que nous aimions, ce qu'ont aimé nos pères,
Nos cœurs l'y retrouvent toujours.

Saint pouvoir des droits légitimes,
Toi qu'on a blasphémé, voilà de tes bienfaits!
Des peuples mieux instruits les respects unanimes
Consacrent maintenant tes sublimes effets.
Des fastes de l'honneur noble dépositaire,
Tu donnes à la gloire un prix héréditaire,
Des services présents tu dotes l'avenir,
Et tu fais, d'une main toujours reconnoissante,
Vivre la récompense, où l'histoire impuissante
Ne gardoit que le souvenir.

Charles, ta grandeur et la nôtre
Sont dans cet ordre heureux où Dieu nous a placés,
Où l'aïeul et le fils s'honorent l'un par l'autre,
Où les temps à venir naissent des temps passés.
Digne représentant de toute notre histoire,

Une longue espérance, une longue mémoire,
Redoublent ton éclat à nos yeux éblouis.
Fils de Louis-le-Grand sois fier de ta naissance ;
De ta postérité sois fier avec la France,
Père du plus jeune Louis.

Du Tage aux champs catalaniques,
L'Europe a vu courir ses rapides succès,
Et les peuples sauvés aux rivages bétiques,
Ont de notre Dauphin béni le cœur françois.
Là, ce cœur généreux, s'aidant de ton exemple,
Veut que l'Europe entière avec toi le contemple :
Conquérant pacifique, au pardon exercé,
Son triomphe modeste épure la victoire;
Princes, instruisez-vous : c'est la première gloire
Dont aucun regard n'est blessé.

Pourtant, dans vos rangs magnanimes,
Trop jeune, ô Vendéens, il ne put être admis :
Où donc a-t-il puisé tant de vertus sublimes?
Dans le sang tout royal en ses veines transmis.
Rejeton d'une tige à nos vœux dérobée,
Que l'orage brisa, mais sans l'avoir courbée,
Comme il bravoit l'exil, il a bravé la mort;
Dieu, de tous les destins régulateur suprême,
Vouloit qu'un front promis au poids d'un diadème

S'affermit sous les coups du sort.

Nobles leçons de l'infortune,
Vous avez enseigné les peuples et les rois;
Tous, rentrés maintenant sous la régle commune,
Savent que les devoirs sont plus saints que les droits.
Peuple, qu'un nouveau régne à tant d'espoir appelle,
D'un cœur indépendant éléve un cri fidéle;
Roi, dont l'antique sceptre a reçu notre foi,
Songe qu'à l'Éternel tu rendras ta couronne,
Souffre la vérité sur les marches du trône,
Et la liberté près de toi.

Mais ces vœux sont presque un outrage;
Charles, comme Louis, est enfant de Henri.
N'a-t-il pas le premier, pour conjurer l'orage,
Ramené parmi nous le panache d'Ivry?...
Je m'écriois alors: « France, ouvre-lui tes villes;
« Un François vient calmer tes discordes civiles;
« Sa clémence console, et promet d'oublier;
« La bonne foi le suit, dissipant les alarmes,
« Et d'un vainqueur superbe il détourne les armes,
« Qu'il entrelace d'olivier. »

Même au plus fort de leurs disgraces,
Les Bourbons nous gardoient un cœur tout paternel;

Et quand l'aigle épuisé s'abattit sur leurs traces,
Ils vinrent accomplir l'œuvre de l'Éternel.
La France, à leur retour, fière mais chancelante
Courboit sous trop d'exploits une tête sanglante;
De ses drapeaux penchés ils soutinrent l'honneur;
Ils avoient dans l'exil adopté nos victoires;
Et le *Roi-Desiré* fut heureux de nos gloires,
Fut puissant de notre bonheur.

Ce n'est toujours qu'un même régne;
C'est toujours un Bourbon qui fait notre destin.
François, les lis semés sur la royale enseigne
Ne vous permettent pas un espoir incertain!
Entre le Roi qui tombe et celui qui s'éléve,
Jamais les passions n'agitèrent le glaive;
Le sang n'étoit pas seul dans leur fraternité:
Tous deux avoient blanchi dans le même courage,
Dans l'intime rapport des vertus et de l'âge,
Hélas! et de l'adversité.

O la plus belle des patries,
France, si ton éclat un moment fut voilé,
Si le crime effeuilla tes guirlandes flétries,
Ceinte de lis nouveaux, léve un front consolé;
Nul peuple à ta splendeur n'a des splendeurs égales;
Aucun de tant d'exploits n'a rempli ses annales,

Et tant y sont pressés ces faits victorieux,
Que les titres nouveaux, conquis par notre audace,
Lorca, Llers, et Cadix, ont peine à trouver place
Parmi tant de noms glorieux.

Sur tes bords où l'Europe abonde,
Les lauriers de la paix naissent de toutes parts.
Ta cité souveraine est la cité du monde,
Et tes enfants sont rois de la guerre et des arts.
Puissante par tes lois non moins que par tes armes,
Les peuples maintenant t'admirent sans alarmes;
On les voit, dans les jours d'épouvante et de deuil,
Marcher à ta lumière, au milieu des tempêtes;
Et, comme un phare immense, élevé sur leur têtes,
Tu les préserves de l'écueil.

M. A. Guiraud.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

MM, Page

L.

M.

N.

P.

R.

